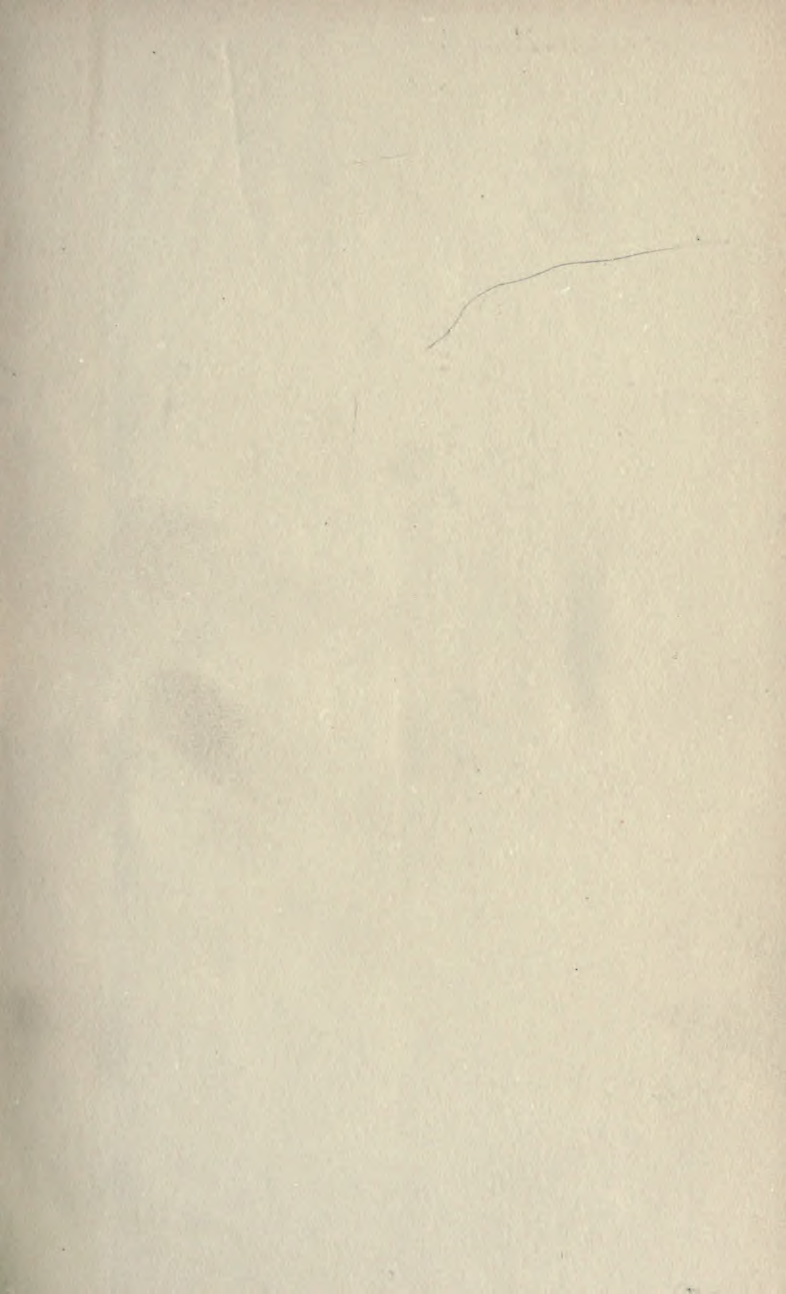

3 1761 05970410 6



FRANCISQUE SARCEY

DU MÊME AUTEUR

L'Articolo nominale e l'articolo verbale nella Lingua Francese. Vol. in-16, pp. 160, Milano, Trevisini.

La Declinazione dei sostantivi tedeschi, con numerose osservazioni e note filologiche e sintattiche. Vol. in-16, pp. 134, Torino, Sten.

Il Verbo francese e la sua teoria dal IX al XX secolo. Studio critico-storico-filologico.
- Vol. I: *Verbi ausiliari.* Vol. in-16, pp. 110, Torino, Sten.
- » II: *Modi di flessione.* Vol. in-16, pp. 130, Torino, Sten.
- » III: *La coniugazione morta.* Vol. in-16, pp. XXXIV, 576, Roma, Albrighi e Segati.

Grammatica francese dell'uso moderno. Vol. in-16, pp. VII, 497, Napoli, Perrella, 3ª ediz.

Raccolta di esercizi e di temi per applicazione alla Grammatica francese dell' uso moderno. Vol. in-16, pp. 286, Napoli, Perrella, 3ª ediz.

Vocabolario dei verbi francesi coniugati regolari, irregolari e difettivi. Vol. in-16, pp. 187, Firenze, Bemporad.

Notes de Grammaire historique [*Courre*, in « Studi di filologia moderna », II, fasc. 1-2; *Je vas,* in « Studi di filologia moderna », II, fasc. 3-4; *Un mien*, in « Studi di fil. mod. », V, fasc. 3-4; *Prononciation de* eu *du verbe avoir,* in « Le Moniteur », I, 1; *Je me suis en allé*, in « Le Moniteur », I, 3; *Je puis et je peux,* in « Le Moniteur », I, 5-6; *Poindre*, in « Le Moniteur », I, 8].

Abrégé de l'Histoire de la Littérature française. Vol. in-16, pp. VI, 80, Florence, Bemporad.

Moisson dorée. Pages choisies des meilleurs auteurs français du XVIIe au XXe siècle. Vol. in-16, pp. XII. 550, Florence, Bemporad, 2e édition (en collaboration avec A. SORANI).

Première gerbe. Pagine di lettura dei migliori scrittori francesi. Vol. in-16, pp. VII, 348, Firenze, Bemporad, 3ª ediz. (in collaborazione con A. SORANI).

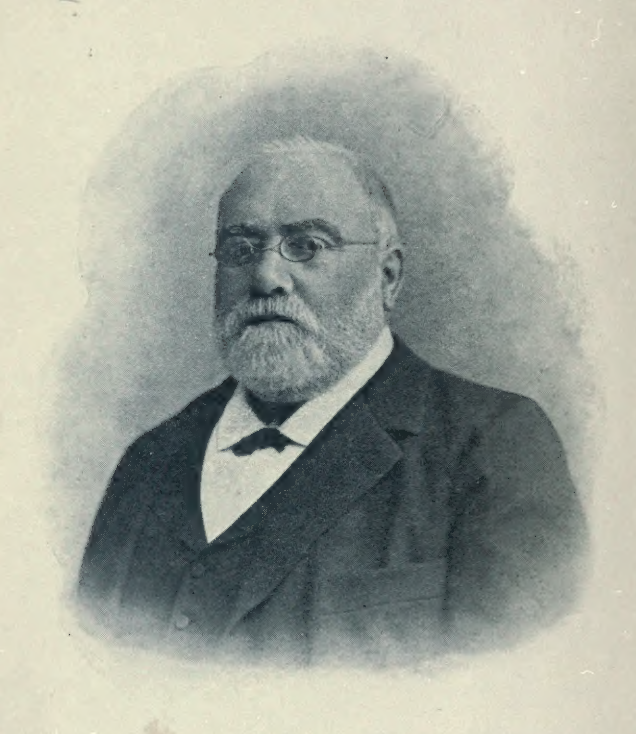
Sous presse :

Recueil de dictées françaises, à l'usage des écoles de l'Italie.

Sourire de printemps. Pages choisies des meilleurs auteurs italiens (en collabor. avec Mlle A. MAZZONI), à l'usage des écoles françaises.

En préparation :

Corso teorico-pratico di Lingua Francese (in tre volumi).



FRANCISQUE SARCEY
d'après une photographie de Reutlinger.

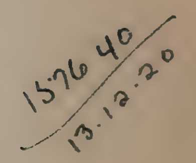
LUIGI de ANNA

FRANCISQUE SARCEY

professeur et journaliste

SA VIE ET SON ŒUVRE





FLORENCE
R. BEMPORAD & FILS — ÉDITEURS
7, Rue del Proconsolo, 7

Florence, Imprimerie G. Spinelli & C., 89, Rue S. Reparata



A

M. ADOLPHE BRISSON

LE FIDÈLE CONTINUATEUR DU MAÎTRE

CES PAGES DE VIE ET DE FOI

HUMBLEMENT

PRÉFACE

En publiant cette étude critique sur la vie et l'œuvre de Francisque Sarcey, je ne dois point càcher les nombreuses difficultés que j'ai surmontées pour accomplir ma tâche.

Quoique j'aie utilisé les notes, les brochures et les articles de revues et de journaux publiés sur le Maître de la Critique dramatique et j'aie largement puisé aux sources les plus sûres, je ne sais pas si j'ai réussi à présenter sous son véritable jour ce professeur et journaliste *si aimé et maltraité à la fois. Je sais seulement que j'y ai mis toute ma bonne volonté, assez heureux, d'ailleurs, si la critique bienveillante voudra reconnaître mes efforts et accueillir favorablement cet ouvrage qui, initié avant la guerre et interrompu à cause de la guerre, paraît après que la victoire de la Justice et de la Liberté a serré davantage les liens qui unissent les deux nations sœurs.*

Luigi de Anna.

Florence, le 10 septembre 1919.



BIBLIOGRAPHIE

Albert M., *Les Théâtres des Boulevards.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

Atlantic Monthly. LVI, 1885 ; LXX, 1892.

Becque H., *Souvenirs d'un auteur dramatique.* Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895.

Bernheim A., *Trente ans de théâtre.* 1ère série, Paris, Charpentier, 1903 ; IIIe série, Paris, J. Rueff, 1906; IVe série, Paris, Lemerre, 1908.

Bordeaux H., *La Vie au théâtre.* IIIe série, Paris, Plon-Nourrit, 1913.

Bourget P., *Études et Portraits.* I, Portraits d'écrivains. Paris, Lemerre, 1894.

Brisson A., *Journal de jeunesse de Francisque Sarcey* (1839-1857), suivi d'un choix de chroniques. Bibliothèque des Annales politiques et littéraires. Paris, 1903.

Brisson A., *Les livres de Sarcey.* Paris. Imprimé pour les amis des livres, 1900.

Brisson A., *Portraits intimes.* (5 séries), 3ème édition, Paris, A. Colin, 1904.

BRISSON A., *Le Théâtre et les Mœurs.* Paris, Flammarion, 1905.

BRUNETIÈRE F., *Essais sur la Littérature contemporaine.* Paris, Calmann-Lévy, VI[e] édition, 1892.

BRUNETIÈRE F., *Les Époques du théâtre français.* Paris, Hachette, 1896.

BRUNETIÈRE F., *Questions de critique.* Paris, Calmann-Lévy, 1897.

BUTEAU M., *Le Droit de critique en matière littéraire, dramatique et artistique.* Paris, J. B. Sirey, 1910.

CLARETIE J., *La Vie à Paris 1911-1912-1913.* Paris, Charpentier, 1914.

CLARETIE L., *Histoire de la Littérature française.* Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1905-1909, 4 vol.

DE CHAMPRIS HENRY GAILLARD, *Émile Augier et la Comédie sociale.* Paris, B. Grasset, 1910.

De Gids, IV, 1885; II, 1899.

DE JULLEVILLE L. PETIT, *Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines à 1900.* Tome VIII, Paris, Colin, 1899.

DELFOUR L. CL., *La Religion des Contemporains.* Essais de critique catholique, 2[ème] série, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.

DE PONTMARTIN A., *Souvenirs d'un vieux critique.* VI[e] série, Paris, Calmann-Lévy, 1885.

DOUMIC R., *Études sur la Littérature française.* IV[e] série, Paris, Perrin, 1901.

DOUMIC R., *Portraits d'écrivains.* 1ère série, Paris, Perrin, 1911.

DOUMIC R., *De Scribe à Ibsen.* Causeries sur le théâtre contemporain, Paris, Perrin, 1913.

DOUMIC R., *Le Théâtre nouveau.* Paris, Perrin, 1908.

DOUMIC R., *Essais sur le théâtre contemporain.* Paris, Perrin, 1905.

DUMAS A. (fils), *Entr'actes.* 1ère série, Paris, Calmann-Lévy, 1898.

FAGUET É., *Propos littéraires,* IIe série. Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1904.

FILON A., *De Dumas à Rostand.* Esquisse du mouvement dramatique contemporain, Paris, A. Colin, 1911.

FRANCE A., *La Vie Littéraire.* Paris, Calmann-Lévy, 1888-1892, 1er et 2me vol.

FRÉDÉRIX G., *Trente ans de critique.* Tome I, Paris, Hetzel, 1900.

HUGO V., *Théâtre I. Cromwell.* Paris, Hachette, 1884.

La Quinzaine, juin, 1899.

LARROUMET G., *Études de critique dramatique.* Paris, Hachette, 2 vol., 1906.

LEMAÎTRE J., *Impressions de théâtre.* VIIe série, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1901.

LEMAÎTRE J., *Les Contemporains. Études et portraits littéraires.* Deuxième série, 7e édit., Paris, Librairie H. Lecène et H. Oudin, 1887,

Le *Temps*. 19 mai 1899; 22 mai 1899; 15 janvier 1900; 2 et 9 septembre 1907, etc.

Levallois J., *Mémoires d'un critique*. Paris, Libr. illustrée, 1896.

Lintillhac E., *Histoire générale du théâtre en France*. V. La Comédie de la Révolution au Second Empire, Paris, Flammarion, 1910.

Michaut N., *La lune et M. Sarcey, ou les dangers de la précipitation*. Berger, Levrault et C.ie, 1874.

Montégut É., *Dramaturges et romanciers*. Paris, Hachette, 1890.

Parigot H., *Le théâtre d'hier*. Études dramatiques, littéraires et sociales, Paris, Lecène, Oudin et C.ie, 1893.

Pellissier G., *Le mouvement littéraire au XIXe siècle*. Paris, Hachette, 1912, 9e édit.

Pellissier G., *Le mouvement littéraire contemporain*. Paris, Hachette, 1901.

Revue d'art dramatique. Paris, V, 1887; XVII, 1890 e VIII, 1899.

Revue de Paris. Paris, III, 1899.

Revue des deux Mondes. Paris, CLIX, 1900.

Revue encyclopédique. Paris, IX, 1899.

Revue politique et littéraire (Revue bleue). Paris, XXXV, 1885.

Roux E., *Fr. Sarcey à Grenoble*. Grenoble, Falque et Perrin, 1899.

Séché A. et Bertaut J., *L'évolution du théâtre contemporain*. Paris, *Mercure de France*, 1908.

Thalasso A., *Le Théâtre libre*. Essai critique,

historique et documentaire, Paris, *Mercure de France,* 1909.

The Bookman. IX, 1899.

The Critic. New-York, XXXV, 1900.

The Nation. XXVI, 1878.

TYSSANDIER L., *Figures parisiennes.* Paris, Ollendorff, 1886.

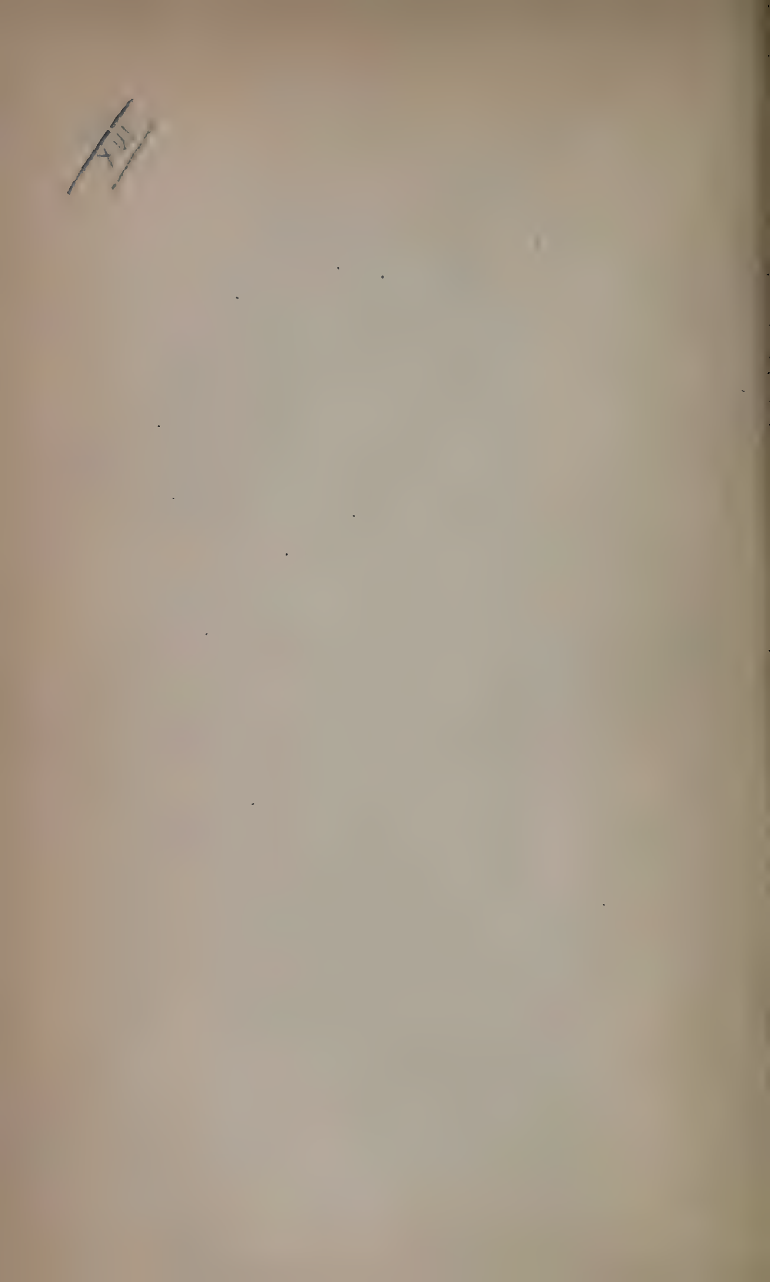
WEIS J. J., *Le Théâtre et les mœurs.* Paris, Calmann-Lévy, 1889.

WEISS J. J., *Autour de la Comédie Française.* Paris, Calmann-Lévy, 1892.

WEISS J. J., *A propos de théâtre.* Paris, Calmann-Lévy, 1893.

ZOLA É., *Documents littéraires.* Paris, Charpentier, 1882.

ZOLA É., *Nos auteurs dramatiques.* Paris, Charpentier, 1904.



LA JEUNESSE DE FR. SARCEY

I.

François Sarcey De Suttière, connu dans le monde littéraire sous le nom de *Francisque Sarcey*, naquit à Dourdan-en-Hurepoix, — une agréable petite ville, qui n'est guère qu'à quarante - six kilomètres de Paris — le 8 octobre 1827, et mourut à Paris le 16 mai 1899.

Son père avait commencé par être canut à Lyon, son pays d'origine, et tirait la navette sans aucune espérance de faire fortune. Il s'enrôla, malgré sa myopie excessive, dans l'armée de l'Empereur, fit la campagne de France et se trouva, en 1815, échoué à Paris, avec quelques sous vaillant. Un de ses amis lui conseilla de s'établir à Dourdan et d'y ouvrir une institution. Il suivit ce conseil, et c'est dans ce métier qu'il passa la dernière partie de son existence.

On sait, par la précieuse correspondance d'André-Marie Ampère, éditée par M.me Cheuvreux, que des Sarcey De Suttière, vivant à Lyon, étaient des bourgeois notables au temps du Directoire et du Consulat.

M. Sarcey père y tenait un pensionnat. Il n'était pas le moins considéré de la ville; il s'était formé lui-

même ; et, parti de Lyon comme simple ouvrier en soie (il était le onzième enfant d'une famille de canuts lyonnais), il avait pris des grades, passé des examens scolaires (1), conquis ses diplômes universitaires et occupé, pendant plusieurs mois, à la célèbre institution Massin de Paris, une place de maître d'étude (2).

La mère de Sarcey, née près de Sens, était une Serbonne, fille du marquis et de la marquise de Serbonne, une maison plus noble que les Sarcey De Suttière, qui étaient d'une famille bourgeoise, ayant ajouté à son nom un nom de terre, selon l'usage très répandu à la fin du XVIIIe siècle (3).

Elle était d'une activité merveilleuse ; elle veillait au grain, faisait tout par elle-même, trouvant le moyen d'être partout à la fois, au marché, à la cuisine et au parloir, où elle recevait les parents des élèves. « Il me semble la voir », disait Fr. Sarcey à son gendre M. A. Brisson (4), à l'occasion de son jubilé, « trottinant, claquant les portes, gourmandant les servantes, suspendant le linge de la lessive dans l'allée de tilleuls ».

Il paraît que M. Fr. Sarcey n'a pas connu son grand-père ni sa grand'mère paternels, ni son grand-père maternel. Mais il a très bien connu sa grand'mère maternelle « la marquise », comme on disait dans la famille, une vieille femme vive et spirituelle, qui avait un grand

---

(1) J. J. Weiss, *A propos de théâtre*. Paris, Calmann-Lévy 1893, p. 257.

(2) A. Brisson, *Journal de jeunesse de Fr. Sarcey*. Paris, Bibliothèque des Annales 1903, p. 3.

(3) É. Faguet, *Propos littéraires*. Paris, Soc. franç. d'imprimerie 1904, IIe série, p. 256.

(4) A. Brisson, *Portraits intimes*. Paris, Colin 1904, 1ère série, p. 15.

bon sens, beaucoup de lecture et la conversation brillante et railleuse.

Quant à son père, le canut, le soldat, le maître de pension, c'était un homme instruit, très gai et très gaillard, un homme sensé qui, du petit coin où se bornait sa carrière, avait des vues d'assez d'étendue sur la vie et sur les choses. Il connaissait le prix de l'instruction et était possédé d'une innocente manie : faire de son fils un grand artiste. Il n'hésitait que sur le choix de l'art où Francisque devait s'illustrer.

Il était quelquefois le sujet de discussions qui auraient pris un tour des plus vifs, si son père n'avait pas été doué d'un sang-froid imperturbable. Le vieux Sarcey croyait qu'il fallait élever durement les enfants, et bien qu'il aimât beaucoup son fils, il tenait à ce qu'on ne se départît pas avec lui d'une grande sévérité dans l'usage de la vie. Il allait lui-même le secouer, à cinq heures en été, à cinq heures et demie en hiver, et le jetait en bas du lit ; il voulait qu'on ne lui donnât qu'un chiffon de pain sec pour premier déjeuner, et « je me souviens », dit le même Francisque « que je trouvais, enfoncés dans la mie, de gros morceaux de chocolat que ma pauvre mère y avait subrepticement fourrés ».

Sarcey a raconté dans ses *Souvenirs de jeunesse* (1), avec sa verve primesautière, et cette bonne humeur franche et communicative, qui a été un des traits saillants de son caractère, les premières années de sa vie. Le tableau de l'enfance de Francisque est précisément le

---

(1) Francisque Sarcey, *Souvenirs de jeunesse.* Paris, Ollendorff 1885. Des fragments de ces *Souvenirs* furent publiés dans la *Revue politique et littéraire* avant d'être recueillis en volume.

tableau de l'honnête et heureuse vie d'une famille de petite bourgeoisie dans une petite ville de France entre 1830 et 1840. Rien de plus gai et de plus intime à la fois !

II.

Le jeune Francisque fut bien commencé : il reçut en tout les bons principes d'où dépendent, en général, les développements futurs. D'abord son père eut l'idée de tourner Francisque vers la peinture ; mais, s'apercevant avec chagrin qu'il était d'une désespérante myopie, il dut y renoncer et il fallut bien se rabattre sur la musique. Sarcey père savait par cœur toute la *Clef du Caveau* et chantait volontiers quelques chansons (1) ; et l'enfant, à la curiosité éveillée, tout en l'écoutant bien attentivement apprit, sans s'en douter, à goûter les vaudevilles à couplets, pour lesquels il montra toujours une prédilection marquée.

Le jeune Sarcey, bon gré, mal gré, fut mis, à l'âge de sept ans, aux mains du père Pecquo, pour apprendre le solfège. Il s'en allait trois fois par semaine, en rechignant, chez ce « chantre en chef au lutrin » qui l'installait devant le solfège de Rodolpho, placé sur un gros pupitre. Mais, comme le volume était trop haut, il ne pouvait lire que le bas des pages, de sorte que toutes les portées du haut et du milieu lui échappaient

(1) La mère de Sarcey avait appris de son mari tous les vieux airs ; et il arrivait parfois que quand le mari commençait à chanter de son cabinet, la femme répondait de sa cuisine.

entièrement. Le père Pecquo, qui était presbyte, ne s'apercevait pas que son jeune élève ne regardait jamais le volume; il déchiffrait le morceau qui servait de texte à la leçon, et Francisque chantait d'après lui et répétait l'exercice comme un serin, sans savoir, au bout de quelque temps, pas même lire la gamme du solfège.

A la suite d'une désastreuse production à l'église, dans un jour de fête carillonnée, et comme l'étude de la musique vocale ne suffisait point au rêve de gloire musicale entrevu par l'ambition paternelle, on mit dans les mains du jeune Sarcey un violon et on le confia aux soins de M. Turgart, un vieux soldat de l'empire, qui lui « inculqua la musique à grands coups d'archet renforcés d'abominables jurons, qu'il grommelait entre ses lèvres hérissées d'une furieuse paire de moustaches » (1).

Il fut délivré des leçons de ce deuxième maître de musique par un incident que provoqua Roustan, le Mamelouk de l'empereur. Celui-ci, accusé par Turgart d'avoir trahi Napoléon, l'empoigna par le collet de son habit, lui déchargea sur le dos sa canne, qui se cassa en deux, et l'obligea à quitter tout à coup Dourdan.

Son troisième maître, M. Ducroq « un de ces vieux musiciens qui aiment leur art avec passion sans en avoir jamais rien obtenu, ni fortune, ni gloire » (2) le nomma, sur la parole de Sarcey père, chef d'attaque des seconds dessus. A la première épreuve qui eut lieu pendant la célébration de la fête de la rosière annuelle, sa réputation sortit presque intacte. Mais une autre épreuve lui était réservée, bien plus douloureuse, et qui fut fatalement définitive. Ne parvenant jamais à déchiffrer une note, son maître le relégua dans la dernière des parties instru-

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 9.
(2) *Souvenirs de jeunesse*, p. 12.

mentales et lui confia, le jour de Sainte Cécile, un solo de triangle de quelques mesures : il le manqua totalement et se mit à taper impétueusement à tort et à travers, avec un affreux mélange de toutes les mesures.

— « Si jamais tu deviens musicien, toi, il fera chaud » (1) lui dit son maître le soir même, en lui reprenant le triangle, dont il s'était montré si indigne.

Cette mésaventure ne laissa point d'ébranler la confiance que le père Sarcey avait encore gardée intacte, jusque là, dans l'avenir musical de son enfant ; et il eut beau faire des chaleurs torrides cet été-là, Francisque n'en devint pas, pour cela, le virtuose que rêvait son père.

Mais un incident raviva toutes les espérances du père Sarcey et lui permit de donner à Francisque un nouveau maître et un nouvel instrument.

D'abord il lui fit donner quelques leçons de danse par un cordonnier qui faisait, le dimanche, sauter la belle jeunesse; et puis, entendant un jour un certain Benoist jouer très bien du cornet à piston, il médita d'organiser dans son école une fanfare d'élèves et exposa son idée à M. Ducroq, qui l'accepta et fit de Francisque un bugle, un grand bugle. Ce fut le jeune Benoist qui fut chargé de donner des leçons particulières non seulement sur le grand bugle mais aussi sur le cornet à piston, en échange de quelques règles de comptabilité. Même cette fois l'infortuné Francisque ne réussit pas mieux comme bugle que comme triangle (2).

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 19.

(2) Les veillées de la maison Sarcey s'écoulaient dans l'intimité la plus cordiale et la plus gaie. M. Sarcey père. de très bonne heure et quand son enfant ne possédait pas encore son alphabet, lui faisait, surtout le soir, des lectures choisies; de sorte que, même avant de savoir lire et écrire, même avant

III.

Tout effort devenu vain, même le bugle fut mis dans un coin et alors M. Sarcey père, comprenant que son gros garçon, à la volonté tenace, ne serait jamais un musicien (1), songea à lui ouvrir une autre carrière.

---

d'avoir mis les pieds à l'école, Francisque avait, à son insu, l'esprit imprégné de bonnes lettres et avait déjà une certaine éducation littéraire.

De temps en temps on invitait les voisins, le soir, pour une lecture. On se réunissait dans la chambre à coucher, dont M. Sarcey donne une description charmante de finesse et de cordialité dans ses *Souvenirs* (p. 31). Les femmes, rangées autour de la table tricotaient. Puis on se régalait des échaudés et du vin sucré et on demandait à M. Sarcey, le père, de faire la lecture. Que de gaieté franche et d'instruction à peu de frais ! M. Sarcey père lisait si bien, avec tant de force, de grâce et de bonne humeur !; on l'écoutait avec délice : jusqu'à la bonne de la famille et jusqu'à celles qu'avaient amenées les voisins, jusqu'à la jeune couturière — jolie comme un cœur — qui avait été appelée *à la journée* et qui était restée le soir, tous témoignaient, par leur attitude, du plaisir qu'ils ressentaient. Et que lisait-il ? Racine, Molière, Regnard, Beaumarchais, quelquefois la dernière comédie-vaudeville que Scribe avait fait représenter. On ne dira point que ce n'était pas là de l'excellente nourriture littéraire et morale, du solide tout ensemble et du délicat. Il est à remarquer ensuite qu'en ces temps lointains, sans tant d'écoles et d'examens qu'on en a aujourd'hui, tout ce petit monde de Dourdan y avait goût et en profitait.

(1) Et cependant il ne renonça pas totalement à la musique ; trois autres chapitres (*Souven.* pp. 50-123) nous le montrent — une vingtaine d'ans après — s'initiant aux beautés de la méthode Galin-Pâris-Chevé, « la Méthode », comme on

Un jour il partit de bon matin pour la capitale et en revint radieux : il avait trouvé pour Francisque une place dans la pension de M. Massin.

Huit jours plus tard le père et le fils montaient dans une diligence jaune et poudreuse et se rendaient à Paris, rue des Minimes, où s'élevait l'établissement de M. Massin (1).

C'était un des coins les plus littéraires de Paris, un vaste immeuble avec triple façade, rue des Minimes, rue de Béarn, rue Saint-Gilles, à proximité de la place Royale, où logeaient alors Victor Hugo et Rachel.

---

l'appelait dans la famille et dans l'entourage de ces fanatiques de la musique chiffrée. Ce sont des tableaux pleins d'animation et de vie. M. Sarcey, avec sa capacité d'attention, sa force de volonté et sa ténacité de caractère ne se contente pas de suivre les cours et d'essayer d'attirer des disciples par quelques articles dans les journaux : il pénètre dans la famille des Chevé, prend des leçons particulières par Mme Chevé ; et un beau soir, invité, après la leçon publique, à manger un civet de lapin, c'est à peine si le fameux lapin parut quelques minutes sur la table ; on ne dîna que de la « Méthode ! » C'est après être sorti du professorat et lorsqu'il débutait dans le journalisme, que Fr. Sarcey entra en relation avec « la bonne, l'aimable famille des Chevé ».

(1) J'emprunte la plupart de ces détails au *Journal de jeunesse* de Fr. Sarcey recueilli et annoté par A. Brisson. Dans les *Souvenirs de jeunesse* de M. Sarcey on trouve le récit sincère et spirituel de sa première éducation à Dourdan, de son séjour à l'École Normale, de sa misérable odyssée de professeur, de ses débuts dans l'ancien *Figaro*, de ses relations avec la famille des Chevé; mais il n'y a aucune indication de ses années de collège qui auraient bien trouvé leur place toute naturelle entre l'enfance et l'entrée à l'École Normale. C'est une lacune désagréable dans un volume de mémoires. On pourrait, en revanche, retrancher du livre, comme a justement remarqué M. J. J. Weiss

Francisque avait douze ans (1839) lorsqu'il entra à la pension Massin, et y apporta sa santé, sa jovialité naturelle et son ardeur au travail. Rose et joufflu, sanglé dans un habit à la française trop étroit pour lui, il s'imposa bientôt à ses camarades par son optimisme imperturbable, sa prétention au bon sens.... et ses lunettes. Il était soumis à une rude discipline, mais il ne s'en plaignait pas. A cinq heures du matin, été comme hiver, le tambour le réveillait. Il sautait à bas de son lit, entrait à la chapelle, de là à l'étude, où il restait jusqu'à sept heures et demie. Après ces deux heures de travail, il avalait une assiettée de soupe et se rendait au lycée Charlemagne, un lycée d'externes, qui était alors la pépinière, sans rivale, de l'École Normale Supérieure. Il devait être en classe à huit heures. A dix heures il en sortait, retournait à l'institution et, sans aucun répit, il se plongeait de nouveau dans une étude qui durait trois heures d'affilée, de dix heures un quart à treize heures un quart. A ce moment, il déjeunait ; mais on lui accordait, en tout, une demi-heure pour le repas et la récréation, car il fallait être à quatorze heures précises à Charlemagne. A seize heures retour, goûter et récréation de vingt minutes ; enfin la grande étude, qui durait de seize heures trois quarts jusqu'à vingt-deux heures, avec interruption d'un quart d'heure, pour le souper.

Francisque n'était point choqué de n'avoir qu'une seule heure de récréation dans toute la journée. Il en

---

A propos de théâtre p. 256 « l'histoire de la famille des Chevé et de la notation musicale par chiffres, non que cela ne méritât pas d'être conté, mais le chapitre sur les Chevé ne se lie en rien aux autres récits que contient le volume ; il appartient à un moment ultérieur de la vie de M. Sarcey. »

était heureux. Tout l'enchantait. Tout lui était motif d'amusement. Il écrivait à sa mère chaque dimanche et lui disait tout ce qui se passait à la pension ; il écrivait aussi à sa sœur Annette de gentils billets et lui donnait de bons conseils. Il n'aimait ni la mode ni le changement : il était encore vêtu d'habits de forme antédiluvienne, coupés dans la garde-robe paternelle par la couturière de Dourdan ; et quand M. Massin, qui tenait au prestige de sa maison, voulut remettre le naïf Sarcey dans les mains d'un tailleur habile, il eut grand' peine à lui faire entendre raison.

Mais s'il n'était pas coquet de sa personne, il avait néanmoins d'autres soucis en tête. Il était pris d'une rage de travail et suait le latin par tous les pores ; il voulait être le premier à l'école et encore s'y maintenir, car un concurrent redoutable, un élève de l'institution Jauffret (1), lui disputait le rang suprême. Et ce rival, c'était Edmond About, qu'il avait rencontré sur les bancs illustres « du lycée des travailleurs. »

L'amitié se noua pourtant et fut d'abord très vive entre le brillant rhétoricien, d'une facilité prodigieuse et d'une verve étincelante, et le rhétoricien solide, laborieux, rude aux besognes, très réfléchi, dialecticien vigoureux et fanatique déjà de composition bien ordonnée, comme il le fut plus tard de la pièce bien faite. (2).

Mais les deux amis ne se ressemblaient guère. L'un était diligent, consciencieux, très actif et d'une surprenante bonne foi. L'autre était prompt, hardi, léger, impertinent, paradoxal. Dès les premiers jours, l'opposition de leurs caractères se dessina. Sarcey et About

---

(1) Il y avait, autour du collège Charlemagne, cinq internats qui alimentaient ses cours : Jauffret, Verdot, Favart, Cuny et Massin, le plus important de tous.

(2) É. Faguet, *Propos littéraires*, II, 257.

étaient à treize ans ce qu'ils continuèrent d'être toute leur vie, la règle et le caprice, l'eau et le feu. About scandalisait Sarcey par sa mauvaise tenue, mais il lui inspirait de l'admiration. Sarcey avait pour ce camarade brillant et débraillé la faiblesse d'un *oncle* pour son mauvais sujet de neveu.

Les entretiens que Sarcey et About avaient ensemble, hors de la classe, étaient bien intéressants. Ils se recherchaient, ils se voyaient avec plaisir et leurs esprits réagissaient l'un sur l'autre dans un perpétuel assaut d'émulation. Ils lisaient ensemble les nouveautés du jour, ils dévoraient les vers de Victor Hugo, et tout en se communiquant leurs impressions, ils causaient agréablement. Quelquefois aussi, n'étant pas d'accord sur la façon d'écrire le français, ils se querellaient: l'un tenait pour les anciens, l'autre pour les modernes; et c'était toujours Sarcey qui, avec son habituelle modération, tâchait de garder la juste mesure.

Afin de former leur esprit et leur goût, les deux amis allaient souvent dans des milieux relevés. Tantôt M.me About, tantôt un parent de Francisque, M. de Serbonnes ou M. Bisson, les emmenaient à la Comédie-Française, où régnait, en ce moment-là, M.elle Rachel.

Un jour quelqu'un leur proposa des billets pour assister à une séance de l'Académie. Il s'agissait d'entendre M. Viennet louer la Vertu. Cela les tenta. Mais Sarcey eut un scrupule.... d'élégance. Il avait des habits qui menaçaient ruine et un chapeau honteux et déplorable, qu'il décrit de cette manière: « à l'endroit où l'on met un cordon, le poil se détache un peu; et sur le dessus du chapeau, juste au milieu, il y a un rond blanc qui est en train de s'agrandir. » Il fallait donc remplacer du moins cet invalide, mais il n'avait point d'argent; et, pour ne pas s'humilier de recourir à la

générosité d'About, il écrivit à son père pour réclamer « un chapeau quelconque, d'une manière quelconque, parce que je ne peux plus, décemment, sortir avec le mien. » Son père s'exécuta et lui choisit ce qu'il y avait de mieux dans le fameux magasin Cornu.

Le jeudi suivant les deux amis, bras dessus, bras dessous, se dirigeaient vers le pont des Arts. Sarcey fut enchanté de l'Académie, du triomphe de la Vertu, de la glace qu'il avait gagnée aux dominos et surtout il fut bien ravi et heureux de posséder, enfin, un chapeau tout flambant neuf.

IV.

Francisque Sarcey avait quatorze ans et demi (juillet 1842) lorsqu'il échoua, la première fois, au concours. Il eut beau étudier, pendant toute l'année, s'exercer, tâtonner, travailler, soigner ses rédactions, s'entraîner pour s'élancer à l'assaut du premier prix : l'étourderie d'avoir signé sa copie lui enleva un prix ou du moins un premier ac essit. Il s'infligea à lui-même de violents reproches, il courba la tête avec humilité et craignit, non sans raison, d'encourir la disgrâce de M. Massin et de M. Barbet, son gendre, qui lui offraient le pain de la science et le pain matériel.

L'année suivante (1843) Sarcey, étant malade le jour du concours, demeura stupide devant la feuille blanche, sur laquelle il versa, à défaut de mieux, son désespoir et sa déception. L' honnêteté de Sarcey se révolta contre tant d'injustice, et l'indignation qu'il éprouva se traduisit par un surcroît de zèle. « Ah ! l'on

doute de moi, s'écria-t-il. Eh bien! j'entrerai à l'École normale ! ». Et il proféra le serment solennel, prononça ses vœux et redoubla d'efforts et d'application pour atteindre son but. Il avait une telle soif de réussir, qu'il lui arriva, en 1845, d'abréger ses vacances et de rentrer à la pension au milieu du mois de septembre.

Quarante ans plus tard, le critique Sarcey sacrifiera ses vacances au devoir d'aller chaque jour écouter des pièces classiques à la Comédie-Française.

Enfant, adulte ou vieillard, c'est toujours le même homme !

Au moment où Sarcey et About se préparaient à l'École Normale (1848), Paris se mit en révolution. C'était, pour eux, une assez fâcheuse coïncidence. Les deux camarades se sentaient trop troublés par ce remue-ménage, et, tout en souhaitant l'avènement de la République, ils espéraient aussi ne pas échouer dans leurs examens.

L'effervescence produite par la proclamation de la République calmée, Sarcey ferma l'oreille aux bruits du dehors ; et, tandis que l'on se battait dans les rues, que Cavaignac réprimait l'insurrection de Juin, et que l'Assemblée jetait les bases de la future Constitution, Francisque se préparait à subir avec succès les examens de l'École.

Il y fut plus heureux qu'au concours général : il réussit assez brillamment.

L'ÉCOLE NORMALE

I.

L'École Normale de la rue d'Ulm était alors un véritable foyer intellectuel, et l'agitation politique qui régnait à cette époque contribuait beaucoup au libre essor des jeunes et vaillants esprits. (1) Le public pensait que cette École, sous couleur de former des professeurs de latin et de grec, n'avait été créée par le gouvernement et n'était entretenue par lui que pour assurer le recrutement de la presse ; et qu'elle était, en quelque sorte, le grand séminaire du journalisme contemporain. Par là tous ceux qui s'y faisaient admettre n'y entraient qu'avec une arrière-pensée sournoise de jeter plus tard le froc aux orties et de prendre, comme gagne-pain, la plume du chroniqueur, du critique ou du romancier. (2)

Lorsque Sarcey entra à l'École, il comptait suivre la droite et large voie qui s'ouvrait devant lui, celle où s'étaient engagés ses prédécesseurs, devenus ses maîtres ou ses modèles : la voie du professorat.

---

(1) *Revue encyclopédique,* IXe année, 24 juin 1899.
(2) *Souvenirs de jeunesse*, p. 125.

Les noms rayonnants des Cousin, des Villemain, des Jouffroy, des Dubois, des Jules Simon, des Saint-Marc Girardin éblouissaient les imaginations des jeunes camarades de l'École. Tous professeurs ! et quel chemin rapide ! quel éclat de fortune et de gloire ! La plupart d'entre eux étaient sortis de cette même École où Francisque Sarcey venait d'entrer ; ils appartenaient tous à l'Université. Tous les membres de ce grand corps se sentaient protégés et soutenus ; ils faisaient partie d'une vaste famille qui était aimée et respectée du public, et la considération dont elle jouissait rejaillissait sur chacun d'eux.

Le professeur, a dit Francisque Sarcey dans ses *Souvenirs de jeunesse*, p. 126, « n'était point, en cet âge d'or, persécuté comme il l'a été depuis ; il n'avait pas sans cesse sur le dos des inspecteurs exigeants et tracassiers, des parents malintentionnés et défiants. Il était maître chez lui. L'Université lui laissait dans sa classe une certaine liberté personnelle, dont elle savait qu'il n'abuserait point. Tous les professeurs croyaient à l'excellence du système d'éducation qu'elle avait hérité des jésuites et le pratiquaient par conviction. Les familles y avaient une foi égale, et pareillement les élèves. Point d'inquiétude, point de dispute, point de récrimination. ». Le professeur était, dans sa classe, écouté, aimé, il tenait son rang dans le monde ; la bourgeoisie voyait en lui l'un des représentants les plus éclairés de ce libéralisme voltairien, qui formait le fond de ses opinions politiques et religieuses.

C'était donc comme une tradition dans la plupart des lycées de Paris, que les meilleurs élèves de la classe de rhétorique dussent se préparer à l'École Normale et concourir plus tard au recrutement de l'Université.

II.

Francisque Sarcey entra à l'École Normale Supérieure le cinquième de la promotion, qui resta longtemps connue sous le nom un peu ambitieux, mais assez mérité, de « la grande promotion ». Les quatre premiers étaient Hippolyte Taine (1), Adam Libert (2), Edmond About (3) et le malheureux Auguste Lamm (4) qui, plus tard, devait terminer, par le suicide, une vie de souffrances et de désespoirs.

Des vingt-quatre élèves que comptait cette promotion, la plupart étaient marqués de quelque trait particulier qui donnait à chacun d'eux une physionomie propre. C'était une collection vraiment rare d'esprits distingués tels que : Paul Albert, Gustave Merlet, Frédéric Rieder, Heinrich, Dionys Ordinaire, Vessiot, Bary, Quinot, de Suckau, etc. En entrant à l'École, Sarcey y trouvait comme camarades plus âgés : J. J. Weiss, J. B. Assolant, Dottain, E. Young, Paul Challemel-Lacour, Lenient, Perraud le futur cardinal, d'Hugues, Marcou, Poyard, Boudhors, de la Coulonche, Chassang, Aubé, Debray et bien d'autres. En avançant en âge et en dignité, il voyait entrer à l'École comme camarades plus jeunes : Maxime Gaucher, Prévost-Paradol, Marot, Ponsot, Terquem, Reynald, Levasseur, Villetard, Gréard, Duvaux, Vacquant, Carriot, Crouslé, Grenier et Fustel de Coulanges, lesquels, bien qu'à des degrés différents, devinrent tous célèbres. Et de ces jeunes gens il n'y en

(1) Né à Vouziers le 21 avril 1828 et mort à Paris le 5 mars 1893.

(2) Né à Joigny en 1827 et mort à Montpellier en 1858.

(3) Né à Dieuze le 14 II 1828 et mort à Paris le 16 I 1885.

(4) Né en 1828 et mort en 1853.

avait pas un qui ne se destinât, franchement et sérieusement, au métier de professeur.

Dans ce milieu Sarcey se montra un élève studieux, un joyeux camarade, se passionna pour les écrivains du XVIIIe siècle, et finit par devenir un fervent disciple de Voltaire.

Ce furent pour lui trois années passées dans un monde intellectuel extrêmement vif, ardent, avidement chercheur et tout frémissant d'idées, au milieu d'une véritable élite ; et ces trois années, si fécondes pour sa pensée, lui laissèrent plus tard les souvenirs les plus précieux et furent toujours considérées par lui comme le meilleur temps de sa vie.

Selon les mœurs de l'École d'alors, le travail, sans être banni, ni même méprisé, ni même négligé, n'était pas, pour tout dire, la règle générale. Mais la discussion incessante sur tous les sujets philosophiques, littéraires, historiques, artistiques, était bien la règle et l'usage universels.

Sarcey s'était mêlé, de tout son cœur, à ces conversations ardentes et infatigables sur les différents sujets (1). Naturellement la politique n'était pas étrangère aux querelles qui divisaient l'École Normale. Plusieurs partis s'y trouvaient aux prises, comme dans le reste de la France. Sarcey était démocrate. Néanmoins, sa sagesse naturelle et l'heureux équilibre de son humeur l'éloignaient de la colère ; il fuyait en tout les extrêmes, il s'efforçait d'apaiser ses amis, d'adoucir ses ennemis. Et, comme il arrive dans les moments troublés, il recevait des horions de droite et de gauche (2).

---

(1) É. Faguet, *Propos littéraires*, II, 258.
(2) A. Brisson, *Journal de jeunesse de Fr. Sarcey*, p. 43.

Au sortir de ces discussions passionnées qui s'engageaient autour du poêle, Sarcey, encore tout chaud de la bataille, couvrait de pattes de mouches la longue feuille qu'il avait coutume d'envoyer le dimanche à sa mère ou à son père : il avait encore, sous les yeux, les silhouettes de ses camarades, de ses maîtres, et il les jetait, toutes vives, sur le papier et en analysait, avec clairvoyance, le caractère. Par exemple, les croquis qu'il faisait de ses professeurs étaient d'une noire méchanceté.

Il prit pour première victime l'helléniste H. Lebas, qui jouissait, à ce qu'il lui semblait, d'une réputation supérieure à son mérite. Voici ce qu'il en écrivait le 3 février 1849 (1) :« M. Lebas est toujours d'une déplorable nullité. Il ne sait pas un mot de grec.... Voilà un homme qui est de l'Institut, que le gouvernement a chargé d'une mission scientifique en Grèce, qui a publié je ne sais combien d'ouvrages, qui, dans toute l'Europe savante, a la réputation d'un de nos premiers hellénistes, que l'Académie de Turin, sur ce seul renom, vient d'admettre dans son sein ; et cet homme-là reste coi devant une phrase de Démosthène que le premier élève de rhétorique expliquerait tout courant. Il a eu l'impudence d'apporter une de ces misérables éditions où le mot à mot se trouve tout fait, et de nous donner pour argent comptant tous les contresens dont fourmillent ces pitoyables ouvrages qu'on paie à tant la journée. Nous avons soin, la plupart, de « préparer », pour nous épargner la pudeur de voir un professeur plus embarrassé que nous. Mais quand nous tombons sur un passage difficile, nous le voyons patauger avec désespoir dans ce bourbier ».

---

(1) Voy : A. Brisson, *Journal de jeun. de Fr. Sarcey*, p, 73.

III.

Fr. Sarcey, tout en se destinant au professorat, ne s'y préparait guère. Le règlement de l'École comportait un certain nombre d'exercices qui devaient conduire à la licence au bout de la première année. Mais ces exercices n'obtenaient de lui qu' une indifférence superbe confinant au mépris. Il ne prenait aucun souci des examens de fin d'année et de licence et n'admettait pas la possibilité d'être refusé. Il lui semblait, tant il avait de confiance en lui-même, que les grades lui étaient dus, qu'ils viendraient d'eux-mêmes s'offrir à lui et seraient trop heureux d'être cueillis par ses mains.

Enfin le grand jour arriva. Sarcey, qui avait repris depuis quelque temps tous les auteurs de la licence et les avait repassés rapidement et s' était laborieusement préparé à toutes les questions qui pouvaient lui être adressées, passa un détestable examen. Il ne dut son parchemin qu'à la condescendance du jury, tandis que Taine et About triomphaient.

Il fut admis onzième sur treize, et ce fut pour lui un échec complet.

Pendant les vacances de 1849 Sarcey et About purent réaliser le grand projet, qu'ils avaient longtemps caressé, de parcourir à pied, le sac au dos, la Normandie et la Bretagne. Mme About, qui avait pris en amitié Francisque et qui éprouvait un certain plaisir à se charger de son éducation, encouragea les deux amis dans leur dessein mirifique. Elle était charmée que son évaporé de fils eût pour mentor « le sage, l'honnête, le prudent Sarcey » et elle les voyait déjà cheminant côte à côte comme Don Quichotte et Sancho Pança. Mais une

seule objection arrêtait Francisque : il n'avait pas d'argent, et il n'osait en demander à sa mère, qu'il savait presque aussi pauvre que lui. Et Mme About, qui était trop heureuse que Francisque fût le compagnon de voyage de son fils, se chargea bien volontiers de lui donner les deux cents francs indispensables pour entreprendre le fameux voyage. Tout obstacle levé, il écrivit à son père pour obtenir son consentement. Quelques jours après, la réponse souhaitée arriva à l'École. Non seulement Francisque obtenait l'autorisation qu'il sollicitait, mais sa brave femme de mère avait déniché, au fond d'un bas de laine, dix louis d'or qu'elle lui envoyait. Sarcey en fut secrètement ému ; il l'en remercia de tout son coeur.

Les deux compagnons n'avaient plus qu'à graisser leurs souliers et qu'à boucler leurs sacs ,sans oublier d'ailleurs d'y introduire deux précieux volumes qui devaient leur servir de « pain de l'intelligence » : les poèmes d'Homère et les chansons de Béranger. Mais il restait encore un point très important à régler : c'était la toilette. Leur garde-robe était piteuse, et tout à fait incapable d'affronter les fatigues d'une expédition pédestre. Et alors Francisque acheta des guêtres comme en avait About ; il découvrit, dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac, une espèce de sacoche, où il mit deux chemises, deux paires de bas et deux mouchoirs ; puis il fit retaper son feutre, mit sur un pantalon d'hiver un autre d'été, emprunta une blouse à About, se fabriqua un bâton admirable, se munit d'une ceinture, sur le devant de laquelle était une petite poche, juste assèz large pour contenir ses louis et, un poignard moresque suspendu au flanc.... entra en campagne.

La première étape s'accomplit. Les deux touristes traversèrent Paris pour gagner la gare, où ils firent sen-

sation. « Nous étions magnifiques », a écrit Sarcey « dans nos costumes, nos bâtons à la main, passant fièrement dans la rue et sur les boulevards. Tout le monde se retournait, et les femmes nous jetaient de longs regards d'étonnement ».

Naturellement ils voyageaient en troisième; ils étaient assis, empilés dans un wagon « boîte infâme », où il était impossible de dormir et même de respirer. A quatre heures du matin, ils débarquèrent à Dieppe, et leur premier soin fut de courir à la mer qu'About connaissait déjà, mais que Sarcey n'avait jamais vue.

La recherche d'un hôtel fut plus longue qu'ils ne pensaient. Ils finirent par trouver, dans un hôtel des faubourgs, une espèce d'auberge, où ils déjeunèrent fort mal, dormirent plus mal encore, et le tout leur coûta très cher. Puis ils traversèrent Saint-Valery, où une paysanne leur donna sa joue à baiser, ce qui les ravit d'aise; Fécamp ; Étretat, un petit village mis à la mode par Alphonse Karr, et explorèrent la Normandie.

Les premiers jours, le sac leur semblait très lourd, mais ils en prirent l'habitude et finirent par l'aimer. Et Sarcey, qui avait le courage, même après avoir parcouru dix ou douze lieues, de saisir une feuille de papier et de la remplir jusqu'au bout, écrivait: « Nous étions faibles, languissants. Il nous eût fallu faire une lieue, je me serais assis sur mon sac, et je lui aurais dit: marche! Mais certes je ne l'aurais pas porté, je n'en étais pas capable.... Les premiers jours, mes épaules criaient un peu contre lui et la colonne vertébrale se plaignait tout bas. Aujourd'hui, la paix est faite; il me semble que mon sac fait partie intégrante de moi-même, c'est mon autre moitié. Il est vrai que je m'en débarrasse volontiers quand je rencontre un brave paysan sur la route qui lui

donne place sur sa voiture. Mais alors je regrette bien de ne pas monter avec lui » (1).

Quand ils arrivèrent à Cherbourg, ils étaient faits comme des voleurs: on se soulevait pour les voir passer, on se retournait pour les regarder. Ils s'en allèrent dîner et puis vite à leur lit, dont ils avaient tous deux grand besoin. Ils poursuivirent leur route de Saint-Malo à Dinan, à Lamballe, à Guingamp. Ce dernier trajet fut formidable. Cinquante-deux kilomètres entre le lever et le coucher du soleil! Mais un abondant dîner répara les forces des deux marcheurs, qui repartirent d'un pas léger. Ils touchèrent à Morlaix, à Landerneau.

Là ils s'aperçurent que leur argent diminuait et que la ceinture, où il était caché, s'aplatissait terriblement. Le pauvre argent! avec quelle économie ils le dépensaient maintenant! avec quel regret ils disaient adieu à chaque pièce de cent sous! Ils avaient calculé que, pour le voyage de retour à Paris, il leur fallait de 60 à 70 francs, qu'ils avaient déjà mis de côté.

Pour faire des économies, ils avaient commencé par condamner la gourde d'une voix unanime, mais ce sacrifice ne suffisait pas, et alors ils pensèrent de ne plus déjeuner. Depuis une douzaine de jours ils partaient le matin à six heures et demie, comme de coutume; ils buvaient à dix heures une tasse de lait froid, ils mangeaient un morceau de pain et du beurre, et, ainsi lestés, ils attendaient patiemment le souper. Ils n'avaient plus de chapeaux, ils n'avaient plus de souliers; « pauvres souliers! » écrivait Sarcey le 10 octobre « ils n'avaient plus à eux deux qu'une semelle entière; ils étaient crevés sur le dessus, déchirés sur le côté. Et pourtant, quatre jours durant, j'ai fait mes dix lieues avec de pareilles savates. Il

---

(1) Voy: A. Brisson, *Journal de jenn. de Fr. Sarcey,* p. 95.

est vrai que j'ai un cuir naturel qui s'est durci, depuis le commencement du voyage ».

Et puis leurs habits les quittaient, leurs pantalons étaient déchirés, leurs cravates étaient sales à faire peur et, pour cacher leur affreuse misère, ils n'arrivaient jamais dans les villes que le soir, assez tard.

Les voici enfin au bout de leur voyage. L'unique semelle qui restât à Sarcey prenait congé de lui et About n'avait plus qu'une manche à sa vareuse. Cependant, ils se sentaient heureux; ils étaient gais comme des pinsons; leurs visages hâlés et noirs de poussière, respiraient l'allégresse et la santé. Ils rapportaient à Paris des forces nouvelles pour affronter les travaux de la seconde année d'École Normale.

IV.

A l'École, la seconde année n'avait pas de sanction, c'est-à-dire, elle ne se terminait ni par des examens ni par des concours. Dans cette année les élèves avaient toute liberté de pousser leurs études en divers sens, sous l'œil bienveillant des professeurs, de s'interroger sur leurs aptitudes, de se livrer à une sorte de flânerie intellectuelle: naturellement tous les élèves en profitaient. Seul Sarcey, qui n'avait pas fait grand'chose pour l'École en sa première année, ne fit presque plus rien dans la seconde.

A la rentrée, un certain changement fut constaté chez lui: il s'efforçait de devenir un homme du monde. Ce n'était pas l'extrême saleté dont il avait souffert durant son voyage en Bretagne qui avait opéré cette conversion, ni l'amour de quelque petite cousine qui le rendait coquet; son changement d'humeur était dû à un entretien qu'il avait eu avec M. Berger, un digne professeur de littéra-

ture, excellent quand il se bornait aux matières de son cours, mais bien ridicule lorsqu'il s'abaissait aux menues frivolités de la vie. Il prétendait s'y connaître et enseignait à ses élèves la manière de se conduire dans les salons ; cependant il parlait de ces choses en homme qui les ignorait totalement.

M.me About elle-même se prit à encourager Sarcey dans cette toquade, en lui commandant « du papier à son chiffre » et en lui achetant un lorgnon pour remplacer les lunettes. Et Francisque, pour poursuivre hardiment sa métamorphose, prit aussi des leçons de danse à un franc le cachet ; mais son invincible timidité, le clouant au plancher, le rendait incapable d'offrir son bras à une valseuse.

L'heure redoutable où Sarcey, éduqué et dégrossi, allait faire ses débuts dans le monde sonna enfin. Il se rendit, la mort dans l'âme, à un bal chez Papillon. Mais il était pauvre et son dénouement était tel que, quand il allait se promener le dimanche à Ville-d'Avray, il était réduit à emprunter les vêtements de ses camarades. Cependant, pour son premier bal, il avait tout ce qu'il lui fallait : M. Caffin lui avait prêté une de ses chemises, qui semblaient faites pour lui ; Bary lui avait apporté une cravate blanche ; son habit, remis à neuf par le tailleur, brillait de tout son lustre ; il avait commandé un gilet blanc et un pantalon noir qui lui allait parfaitement ; enfin, des souliers vernis et des gants nouveaux complétaient sa toilette de bal. « Tout cela » écrivait Fr. Sarcey à sa mère le 15 juin 1850 « coûtait fort cher : habit, 4 francs ; pantalon, 35 ; gilet, 18 ; souliers, 16 ; gants, 3.50 ; plus quelques menus frais, coiffure de cheveux et barbe, voiture ; il me reste une vingtaine de francs sur les 100 que m'avait donnés M. Caffin ». Il s'amusa quelque peu et à minuit il rentra à l'École.

Malgré l'esprit de dissipation qui régnait à l'École et qui poussait les élèves vers les plaisirs mondains, on y travaillait quelquefois, et surtout on y causait tous les jours au coin du poêle, « un poêle énorme, de forme ronde, autour duquel on pouvait tenir sept ou huit, en cercle, appuyés sur le marbre tiède en hiver et frais en été » (1). Ils ne parlaient pas de politique, mais de philosophie et de littérature. C'étaient d'interminables débats, qui duraient même toute la journée, sur le *moi* et le *non moi*, sur l'existence de l'âme, sur les fonctions des sens, sur Dieu et le diable.

Ce fut là, dans ces cordiales conversations autour du poêle, que les normaliens apprirent le métier de journalistes qu'ils devaient faire plus tard. Comme ils étaient tous de très bonne foi et parfaitement convaincus, quoique d'opinions opposées, ils s'imposèrent la loi et ils contractèrent l'habitude de ne jamais répondre à un argument sérieux que par de bonnes et valables raisons. Ils prescrivirent ainsi tout procédé de discussion qu'eût réprouvé la pure logique.

Le premier mérite d'un normalien c'était donc de tenir pour sincère et pour sensé tout homme avec qui il consentait à engager une discussion. Le second, c'était de dire nettement et simplement avec une grâce alerte, s'il le pouvait, ce qu'il avait cru juste et vrai. Ces élèves, qui avaient la sainte horreur de la phrase, avaient répudié à la fois et les fausses élégances de la vieille rhétorique, dont on leur avait enseigné le culte au collège, et les banalités du sentimentalisme vague que Chateaubriand avait mises à la mode, et les mots à panache, et les métaphores outrées, et les adjectifs d'orne-

---

(1) Sarcey, *Souvenirs de jeunesse*, p. 134.

ment; enfin tout ce qui ne visait qu'à éblouir, qu'à jeter de la poudre aux yeux.

Voltaire était leur vrai et seul maître; ils l'aimaient pour la clarté, la sobriété et l'agrément de son style. « Je me vois encore » dit Sarcey dans ses *Souvenirs de jeunesse* pp. 137-138, « d'une heure à trois — c'était l'heure où la bibliothèque était ouverte, — dans une embrasure de fenêtre, couché à plat ventre sur le parquet, la tête relevée et appuyée sur ma main et lisant soit les *Contes philosophiques,* que je savais presque par cœur, soit la *Correspondance.* J'emportais ensuite le volume en étude et je lisais encore; le soir venait, et je lisais toujours; je m'abîmais, je me délectais dans cette étude incessante. Que de livres j'ai dévorés, engloutis, avec une ardeur insatiable, dans cette période de ma jeunesse! Tout le dix-huitième siècle y a passé. Parmi nos contemporains, ceux pour qui je sentais un faible, c'étaient précisément les écrivains qui avaient affecté la sobriété spirituelle que nous admirions chez les maîtres ».

V.

Les élèves de seconde année avaient affaire à de nouveaux professeurs; et Sarcey les jugeait avec cette sévérité altière qui est le défaut de toute jeunesse et avec son habituelle franchise un peu rude.

M. Dubois, le directeur de l'École, avait pour principe que le meilleur service à rendre aux élèves de l'École Normale était de ne pas les diriger, mais de surveiller d'un peu loin les voies où ils s'engageaient eux-mêmes. Il avait toujours pratiqué cette règle avec prudence; mais, depuis deux ans, les circonstances politiques et un certain relâchement de la discipline qui s'était fait sentir dans tous

les ordres d'administration, l'avaient amené à desserrer encore des liens qui n'étaient pas déjà si fortement noués. Leurs maîtres de conférences leur faisaient, pour la forme, deux ou trois leçons dans l'année, quand, par hasard, un sujet leur avait plu. Le reste du temps ils allaient causer avec leurs élèves, quelquefois des thèmes qu'ils auraient dû traiter et des devoirs qu'ils auraient pu faire, le plus souvent des événements du jour.

De tous ces maîtres, celui qui lâchait le plus la corde, c'était « ce bon, cet excellent M. Gérusez (1) ». Il était bien ennuyeux, mais il était si bonhomme ! C'était un Gaulois de la vieille roche, très fin sous son air de bonté souriante, très spirituel, très délicat et qui était souvent d'une conversation fort amusante. Il corrigeait les devoirs avec une bonhomie narquoise qui était impayable. Il accablait ses élèves de compliments, et ces compliments ressemblaient si bien à des critiques, il y avait tant d'ironie au fond et une apparence si vraie de naïveté dans la forme, que ce contraste perpétuel était d'un effet bien piquant ; et, au mot le plus simple, les élèves se surprenaient à éclater de rire, et M. Gérusez les regardait d'un air étonné, comme s'il ne savait pas de quoi l'on riait.

De ses autres professeurs (2), Sarcey sentait une sorte de dédain mêlé de colère pour l'éloquence retentissante de M. Jules Simon ; il avait la plus profonde estime pour M. E. Havet, à la parole nette, précise, coupante ; il aimait le professeur de littérature française M. Jacquinet, un esprit délicat et précieux, qui préférait, aux beautés simples et grandes, les grâces raffinées d'un langage exquis

(1) Lettre du 16 octobre 1849.

(2) Quant à son professeur de grec M. H. Lebas, voy. p. 18.

et rare, et auquel il avait gardé une vive reconnaissance. Son professeur de philosophie M. Saisset était un travailleur infatigable, qui prenait sa conférence à cœur. Quand il commençait une leçon, sa parole était embarrassée, ses phrases longues et pâteuses; mais peu à peu il s'animait, et alors l'embarras disparaissait, sa parole devenait claire et nette, et il faisait plaisir à entendre.

Telle était l'opinion de Sarcey à l'égard de ses maîtres.

Mais les élèves de l'École Normale n'étaient pas seulement des discuteurs passionnés, tranchants et un peu farouches ; le sang riche et chaud de la vingtième année bouillonnait en leurs veines comme un vin généreux. Ils débordaient d'une joie fumeuse et, comme il arrive toujours quand les jeunes gens sont tenus prisonniers ensemble, cette joie s'exhalait, s'évaporait en gamineries folles, en maintes extravagances.

En voici une, qui mérite d'être racontée (1).

L'École était chauffée par de gros poêles, dans lesquels circulaient de larges tuyaux pleins d'eau bouillante. Il s'était formé deux partis dans la salle d'études : l'un qui trouvait toujours que l'on avait trop chaud ; l'autre, que l'on grelottait; le parti des fenêtres fermées et celui des fenêtres ouvertes. On se querellait sur la température, on votait et, selon que la majorité s'était portée d'un côté ou d'un autre, le chef de la section se rendait en députation dans l'antre du chaffeur et le priait, soit d'activer, soit de ralentir le feu de ses fourneaux. Le malheureux chauffeur, las de ces vexations et ne sachant à qui entendre s'en plaignit, et l'administration prit un arrêté, en vertu duquel la température de l'École devait être tenue à un certain degré.

(1) *Souvenirs de jeunesse*, pp. 146-148.

Le lendemain le chauffeur poussa le feu moins qu'il n'aurait dû faire.

Il fit réellement froid dans l'étude ce jour-là et les élèves convinrent tous de simuler la mort par congélation. Et quand le surveillant entra dans la salle, il se trouva à la présence de vingt-quatre cadavres, immobiles et rigides dans les manteaux où ils s'étaient roulés. On trouva la plaisanterie bien drôle, et un élève eut la fantaisie de composer une complainte de vingt-quatre couplets sur le trépas cruel de vingt-quatre infortunés jeunes professeurs, morts gelés par la faute d'un homme qui se disait chauffeur. Chacun des élèves devait jouer son rôle dans cette tragédie et avoir son couplet, un couplet épigrammatique, où ses défauts connus devaient être tournés en ridicule. About improvisa ce couplet fort plaisant en l'honneur de Sarcey :

Francisque, en faisant sa moue,
Dit : « Est-il sage? est-il sot? »
Il fait froid, mais il fait chaud :
Je le blâme et je le loue,
Et l'administration
A tort, bien qu'elle ait raison.

Ce couplet fut accueilli par de grands éclats de rire et resta légendaire. En effet il touchait des points délicats et sensibles. Sarcey avait poussé à l'extrême, un peu, peut-être, par incertitude naturelle de jugement, beaucoup, par goût de tolérance et parti pris systématique d'équité, l'habitude de tenir compte de l'opinion de l'adversaire autant que de la sienne propre, d'entrer dans ses raisons et de les admettre, si elles lui paraissaient concluantes. Personne ne défendait avec plus de conviction que Francisque le pour et le contre ; et il embrassait d'une même ardeur l'opinion opposée à la sienne, pour

peu qu'on lui apportât quelque argument qui lui parût solide. Et on l'en gouaillait, et l'on chantonnait:

Le Sarcey faisant sa lippe,
Est ferme sur le principe,
Puis fort en distinction :
Si Démosthène a du bon,
Il est du bon dans Philippe,
Et l'administration
A tort, bien qu'elle ait raison.

En attendant, de noirs desseins se tramaient contre l'École. Les élèves apprirent avec consternation qu'une disgrâce imminente allait frapper leur directeur, M. Dubois. L'autorité supérieure n'ignorait pas le culte que la majorité des élèves rendaient à Voltaire et le mépris où ils tenaient Bossuet. Deux leçons antireligieuses, agressives et mordantes faites par Taine (sur le mysticisme de Bossuet) et par About (sur la politique de Bossuet), mirent le comble à son mécontentement. Et M. Dubois en fut frappé. Le ministre attendit la fin de l'année scolaire pour faire connaître aux élèves la mesure qui enlevait à l'École son directeur.

Ceux-ci se rendirent tous, en corps, dans son cabinet, afin de lui exprimer leurs regrets et leur respectueuse sympathie. M. Dubois avait l'air fort ému. Il remercia ses élèves, il leur donna, de sa voix cuivrée, le conseil de se défier de leur exclusivisme et les engagea à persévérer, à tenir toujours la conduite la plus réservée.

Ces rigueurs, ces taquineries administratives et ces petites persécutions eurent pour résultat de raviver les querelles qui avaient commencé à s'apaiser. Et alors on ne se contenta plus de lire Voltaire, mais on dévora les journaux et les articles de l'*Assemblée nationale.*

Le concours général arriva.

VI.

De cette manière la seconde année d'École s'acheva tristement par la disgrâce du directeur, l'excellent M. Dubois. La troisième année commença donc sur une scène mélancolique : la présentation aux élèves du nouveau directeur, un certain M. Michelle (1), qu'aucun d'eux ne connaissait. Avant de l'avoir vu, ils le détestaient ; ils l'avaient déjà surnommé la « mère Michelle ».

Et leurs craintes n'étaient que trop justifiées, car une ère de petites et de grosses persécutions allait s'ouvrir. L'École Normale était suspecte, et dès le mois de novembre 1850 une commission fut nommée pour la réformer. M. Michelle lui-même, quelles que fussent ses préventions, était obligé de rendre hommage à l'extrême prudence des élèves. Mais le volcan couvait sous la cendre. Le catholicisme était la grande question du moment pour les élèves. Leur excitation était telle que le plus futile incident suffisait à les mettre aux prises. La guerre éclatait pour un rien : à propos d'un texte classique, d'une phrase, d'un mot, d'une lettre de Fénelon ou de Bossuet. Et M. Michelle, qui était un fort brave homme, faisait d'incessants appels à la conciliation.

Il demanda même à Sarcey, dont il appréciait l'humeur pacifique et le bon sens, de l'aider dans cette tâche. Et Francisque y consentit, mais d'abord, par honnêteté, il se montra ce qu'il était vraiment, ami de Voltaire, car il ne mâchait jamais ce qu'il avait sur le cœur. De cet entretien il n'en sortit rien de décisif, si ce n'est plus de

---

(1) Recteur de Besançon, né à Paris en 1800 et mort le 27 janvier 1858.

confiance chez Sarcey envers M. Michelle et plus d'estime chez M. Michelle pour le caractère de Sarcey.

Une autre source de conflit était que chaque semaine les normaliens se rendaient aux cours de la Sorbonne et du Collège de France et se disputaient sur le mérite respectif des professeurs, alors qu'ils eussent eu besoin de tout leur temps et d'un complet repos d'esprit pour se préparer aux examens de l'agrégation.

C'était, pour les élèves de troisième année, un grave souci que celui de l'agrégation. Au lieu d'être rassemblés dans une salle commune, ils avaient, au troisième étage de la maison, de grandes chambres où ils pouvaient se réunir, selon l'objet de leurs études spéciales et selon leurs amitiés personnelles, en groupe de quatre ou de cinq. Le groupe particulier, auquel appartenait Sarcey, avait été modestement appelé la « *grande section* ».

Cette dernière année fut vraiment délicieuse pour Sarcey. Il reprit avec ses camarades le cours de ces entretiens qui devinrent presque leur seule occupation; et rien ne put jamais effacer en lui « le souvenir de cette conversation étincelante, ailée, de cet esprit toujours en mouvement, de ce pétillement de mots justes, vifs et plaisants, de cette verve abondante en vues nouvelles, en rapprochements inattendus, en récits fantaisistes, en légendes d'atelier où se jouait une imagination libre et gaie » (1).

Mais durant ces incessantes et interminables conversations, jamais les normaliens ne s'entretenaient de leurs espérances d'avenir. Leur destinée future ne les inquiétait point. Elle s'ouvrait à leurs yeux toute droite et tout unie. Ils savaient qu'au sortir de l'École on leur donnerait une chaire : ils n'en demandaient pas davantage.

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 158.

Toutefois Sarcey se préparait, en particulier, au redoutable concours d'agrégation, car il prenait au sérieux son futur métier de professeur (1).

---

(1) Voici une historiette qui était légendaire chez les normaliens de 1848, et que M. Jacquinet — le vieux maître de Sarcey, qui corrigeait ses devoirs à l'École Normale et lui apprenait à aimer les belles lettres — conta à M. A. Brisson un jour que celui-ci était allé lui rendre visite: Les élèves qui préparaient leur agrégation avaient coutume, pour se former à l'art de la parole, d'organiser entre eux des sortes de tournois oratoires, et de s'exercer sur n'importe quel sujet. Sarcey choisit De Musset et, parmi ses œuvres, le théâtre, qui déjà l'intéressait vivement. Il improvisa une conférence qui ravit ses camarades et leur causa même un peu de surprise. Non seulement Sarcey analysa son auteur, avec la précision, la logique, la clarté qu'on appréciait en lui, mais il y ajouta des qualités qu'on ne lui connaissait point, et surtout une certaine émotion lyrique qui transporta d'aise l'auditoire et lui valut d'unanimes applaudissements. La causerie achevée, on se rendit à table. On commença à déjeuner et on constata l' absence du triomphateur. On l' appela. — Sarcey?... Où est Sarcey? — Pas de Sarcey.... On se lança à sa recherche. Un élève se dévoua et quitta le réfectoire. Au bout de quelques instants il reparut, donnant les marques de la plus étrange satisfaction. — Venez vite, s'écria-t-il, venez tous! — On se précipita sur ses pas, on enfila les corridors et on arriva dans la cour. Et là.... Quel spectacle, grands Dieux! Sarcey, que son discours avait mis en état d'ébullition, s'était couché, nu comme un ver, sous le robinet de la fontaine et se rafraîchissait à la fois le corps et l'esprit, laissant couler l'onde pure sur sa bedaine naissante, radieux, impudique, s'abandonnant à la douceur de vivre et de jouir. On se trouvait au mois de juillet. Il faisait chaud. C'était sa seule excuse. On l'acclama, on le porta en triomphe. Et c'était justice!

VII.

Après Pâques, selon la coutume de l'École Normale, les élèves de troisième année étaient envoyés dans les divers collèges de Paris pour y faire la classe, sous les yeux des professeurs qu'ils remplaçaient dans leurs chaires. Les professeurs assistaient à quelques-unes de ces leçons pour pouvoir en rendre compte ; puis, enchantés de ce petit congé qui leur tombait du ciel, ils livraient aux normaliens leurs élèves et laissaient faire la classe à leur fantaisie.

About et Sarcey avaient été délégués au lycée Bourbon, appelé plus tard lycée Bonaparte, en rhétorique : About dans la classe de français, Sarcey dans celle de latin.

Le lycée Bourbon était le plus peuplé des collèges parisiens et même le plus indiscipliné. Les deux frères d'armes y arrivèrent avec cette verve fumeuse de la vingtième année, une hardiesse de jugement que rien n'effrayait, une vivacité de langage que l'usage du monde n'avait point tempérée et un esprit très indépendant. Ces classes les occupaient beaucoup ; ils cherchaient des devoirs à effet, « fourbissaient leurs armes et se mettaient en tenue ». Il fallait reluire, paraître plutôt qu'être, c'était leur devise. « Quand on est professeur pour tout de bon », écrivait Francisque à sa mère le 12 avril 1851, « c'est autre chose ; mais quand on n'a qu'un mois à soi, il faut briller. C'est là le point. Peu importe que ce qui reluit ne soit pas or. »

Ce fut une série de classes étonnantes. Ils y portaient, l'un et l'autre, une passion impétueuse, et ils allaient de l'avant, sans se soucier de l'effet que pouvait produire, tombant sur ces jeunes têtes, telle ou

telle parole enflammée. Parmi leurs élèves les plus sages exhortaient leurs condisciples à ne rien répéter à leurs parents de ce que les professeurs avaient dit au lycée. Et ce n'était pas précisément par sympathie pour Sarcey et About : c'était qu'ils prenaient à ces leçons un extrême plaisir et qu'ils se doutaient bien que, si on les dénonçait à l'Université, elles seraient arrêtées du coup.

Les indiscrétions et les bruits compromettants (1) qui couraient sur les deux professeurs improvisés, parvinrent jusqu'au ministre, qui s'émut et ordonna une enquête. Un matin About vit entrer dans sa classe deux inspecteurs généraux, flanqués du proviseur et du censeur, qui s'assirent en silence et, sans prononcer une parole, écoutèrent, le front bourru. About ne se déconcerta point ; il fut étincelant de verve et d'esprit. Il accourut ensuite à l'École pour prévenir Francisque que ce serait son tour le soir. En effet ces messieurs se présentèrent chez Sarcey à la classe de deux heures, avec le même cérémonial ; il était averti et il leur servit une leçon sur l'austérité de Nisard et l'onction de Rollin. Les inspecteurs l'accablèrent de compliments et Sarcey sortit du lycée faisant des écarts de poitrine.

Il ne lut jamais le rapport qu'ils envoyèrent sur son compte. Tout ce qu'il put savoir ce fut qu'il fut refusé, six semaines après, au concours d'agrégation, et de la façon la plus humiliante. Il manda à sa mère la fatale nouvelle. Le coup fut si rude que l'optimisme du bon Sarcey en fut ébranlé. Pour la première fois de sa vie, il se surprit à maudire le sort. Il chercha tout effaré ce qu'il pourrait bien faire pour gagner sa vie ; il ne

(1) Sarcey était accusé d'avoir fait l'éloge de Robespierre et de ses principes révolutionnaires.

se trouva pas propre à grand'chose. « Que l'on pût se faire une position sortable en mettant du noir sur du blanc » dit-il (1) « cela ne m'entrait pas dans la cervelle. J'avais travaillé quatorze ans de ma vie pour être professeur; je ne me croyais, et cela très sérieusement, bon qu'à professer le latin et le grec. L'avenir s'ouvrait devant moi vide et nu. Il y a tant d'élasticité dans une âme de jeune homme, que je ne me désespérais pas autrement. Mais j'étais dans un grand embarras; c'était surtout le chagrin de mon pauvre père qui me crevait le cœur. »

Mais bientôt la bonhomie, qui lui était naturelle, reprit le dessus, et il n'y pensa plus.

VIII.

Si on consulte les notes de Sarcey, on a la preuve qu'elles sont très élogieuses et que, comme élève proprement dit de l'École Normale Supérieure, il fut parfaitement distingué par ses professeurs, qui lui témoignaient de la bienveillance et de la douceur. Voici le jugement de M. Kastus: « Du bon sens, de l'esprit, de la finesse; un peu terre à terre. Idées justes, mais étroites. Écrit agréablement et d'un style qu'on peut appeler bonhomme. Idées frustes, tour d'esprit agréable; style ingénieux; manque parfois d'élévation, jamais de bon sens. » Et l'opinion de M. Gibon: « Esprit juste et sérieux. » Et de M. Waddington: « Idées justes; tour d'esprit agréable; style fin et ingénieux; manque parfois d'élévation, jamais de bon sens. » Et voici le jugement de M. Lebas, qui avait quelque mé-

(1) *Souvenirs de jeunesse* p. 173.

rite à se montrer équitable, après les épigrammes dont Sarcey le lardait sans indulgence. Ce jour-là il avait été classé 22.e et dernier en thème grec: « Sarcey pourrait occuper un des premiers rangs s'il avait plus de respect pour la grammaire. Il en tient trop peu de compte. Sa place prouve où cette indifférence peut conduire un homme de goût et d'imagination. » Et voici ce qu'en pensait M. Jacquinet, maître de conférences: « Ses devoirs se distinguent par la justesse pénétrante du bon sens et par une concision piquante acquise à force de travail et d'art. Il est toujours le premier élève de la conférence pour les qualités sérieuses et fines de son esprit et pour le soin consciencieux qu'il met à tout ce qu'il fait. » Et M. Gérusez: « Sarcey a jugé Bourdaloue avec la gravité que commandait le sujet et a parlé des épîtres de Voltaire avec esprit. Dans la bouche et sous la plume de M. Sarcey, le français retient quelque chose de son origine, le roman rustique. Il en a la franchise et les allures gauloises. » Et M. Saisset: « Sarcey a dans l'esprit une indépendance dont il abuse quelquefois et dans le style un accent vrai, un nerf, un ton naturel et mordant, qui seront des qualités excellentes, quand il y joindra le sentiment des nuances et une plus grande sévérité de goût. » Et enfin M. Vacherot: « Esprit droit, ferme, solide, sans être très élevé. Très laborieux. Le début de ses compositions et de ses leçons est toujours pénible et embarrassé; mais il se dégage bientôt et montre un esprit net et un goût pur avec une instruction forte. Caractère honnête et sérieux au fond, bien qu'il prétende à l'ironie, où il réussit peu. Fera un professeur solide et dévoué. »

Mais le ministre ne consulta pas ces notes; il avait une raison secrète d'en vouloir à Sarcey: les incidents du

lycée Bonaparte avaient été perfidement grossis (1). Sarcey fut averti des accusations dont il était l'objet, et résolut de s'en laver. Il demanda une audience au Ministre de l'instruction publique, qu'il obtint non sans peine.

C'était la première fois que Sarcey était admis à l'honneur de voir un ministre face à face, et le cœur lui battait fort. Mais le ministre, M. Dombidau de Crouseilles, le reçut avec beaucoup de bienveillance et d'affabilité. Il lui donna, en fort bons termes, une petite semonce sur ses imprudences au lycée Bonaparte, et, après lui avoir annoncé qu'il arrangerait son affaire, il termina sa courte harangue par ces mots solennels : « Allez, Monsieur, un bel avenir s'ouvre devant vous ! ».

Francisque fut ravi et touché de cette phrase, qui était pourtant la plus banale du monde, et, le soir même, il annonça la bonne nouvelle à son père : il était nommé professeur de troisième au lycée de Chaumont (2).

Huit jours après il y débarquait.

---

(1) Les temps étaient très durs pour les professeurs qui n'aimaient pas le Césarisme et que l'ingérence de l'Église dans le domaine universitaire ne satisfaisait pas. Sarcey était tout à fait de ceux-là. Ses opinions politiques étaient extrêmement modérées et passeraient aujourd'hui pour réactionnaires ; mais elles étaient celles de la bourgeoisie libérale de Louis-Philippe. Il aurait pu s'accommoder de l'Empire, mais non point de l'Empire s'appuyant sur le parti catholique. L'administration, issue du coup d'État de décembre, avait pris à tâche d'étouffer dans le corps enseignant tout esprit d'indépendance et de libéralisme, et de rendre aux professeurs la vie impossible par d'intolérables tracasseries et par d'incroyables disgrâces.

(2) Les autres élèves de l'École en étaient déjà pourvus : Taine avait Toulon ; Barnave, Avignon ; Albert, Clermont ; Merlet, Douai ; Vignon, Lyon ; About allait partir pour Athènes.

LA CARRIÈRE DE PROFESSEUR
A CHAUMONT

I.

Une nouvelle vie commençait pour Francisque Sarcey. L'odyssée du jeune professeur, envoyé de lycée en lycée, puis disgracié sous le plus futile prétexte, montre bien quel était le parti pris de l'Empire vis-à-vis de la jeunesse studieuse, qu'il savait au fond libérale et peu ralliée au despotisme né du 2 décembre.

Les pages (1) où Sarcey a consigné les souvenirs de la vie de professeur qu'il mena pendant cinq années (1851-1856) sont très intéressantes et font certainement partie indélébile de l'historie de l'enseignement public dans la France de cette époque-là. Toute cette farandole de chefs de division du ministère de l'istruction publique, d'inspecteurs généraux, de recteurs, de proviseurs, d'inspecteurs d'académie, d'examinateurs, de juges d'agrégation, agitant des règlements, des programmes de concours, des plans de baccalauréat d'une extravagance accomplie, pourchassant de collège en collège un malheureux jeune homme, savant, sincère, ivre de l'amour de

(1) *Souvenirs de jeunesse*, pp. 176-341.

son état et qui devait être bientôt l'honneur des lettres, en son siècle, pourrait paraître, à beaucoup de gens, la fantaisie arbitraire d'une imagination trop vindicative. Mais non pas.

M. J. J. Weiss, une autre victime de cette même bêtise, a écrit à ce sujet (1) : « Ma propre expérience et celle de plusieurs de mes anciens collègues me permettent d'attester que M. Sarcey n'a rien exagéré et qu'il est plutôt resté au-dessous de la vérité dans la peinture des mœurs de l'administration scolaire à l'époque où il en a été la victime et la proie. Il n'y a rien d'imaginaire dans ses récits. Seulement, M. Sarcey, qui est devenu, depuis, un grand ennemi des collèges ecclésiastiques, brouille un peu les impressions de son temps de professorat avec les impressions ultérieures de son temps de journalisme. Pour fondre le tout, il accuse principalement de ses anciens malheurs la réaction cléricale de l'an 1849 qui se prolongea jusqu'en 1859 ; il s'en prend à l'influence sourde du prêtre, de l'évêque, du jésuite. C'est possible. Pour ce qui est de moi, au cours de ma carrière de professeur, j'ai été témoin de faits qui dépassent tous ceux que conte M. Sarcey. Je ne saurais les mettre au compte du clergé. Dans les différentes villes où j'ai résidé, l'évêque ne m'a jamais joué d'autre mauvais tour que de m'inviter à ses dîners, lesquels, malgré les préjugés généralement répandus sur la cuisine épiscopale, n'étaient ni luxueux ni raffinés. Je n'ai jamais, au grand jamais, senti dans ma vie la main d'un jésuite. Mais j'y ai senti, avec toute sa griffe féroce, la stupidité administrante, le sot bureaucrate scolaire, le ministre imbécile ».

Mais on ne doit pas anticiper, et il faut suivre Sarcey dans sa carrière universitaire au sortir de l'École.

---

(1) J. J. Weiss, *A propos de Théâtre*, pp. 261-262.

II.

La ville de Chaumont, où se rendait Sarcey, ne passait pas pour plaisante. Il espérait être mieux pourvu. Mais comme il ne s'éternisait pas aux regrets oiseux, sa philosophie naturelle reprit aisément le dessus. Il avait juré à quelques amis qu'il laissait à Paris, de les tenir au courant de son odyssée. Au nombre des plus intimes se trouvait M.me Bary, mère de son cher camarade d'École Normale et d'une délicieuse jeune fille, Mlle Louise. Le 16 octobre 1851, dans une lettre qu'il lui écrivit, il donna des détails de son installation. Après avoir fait un triste voyage sur la banquette d'une diligence, Francisque se mit en quête d'un logement, et il choisit l'appartement de son prédécesseur.

C'était une fort jolie chambre avec placards, balcon, tables, commodes, et le reste à l'avenant. Il y logea comme un prince. Et prisque, pour la première fois de sa vie, il n'était plus emprisonné entre les murs d'un collège et il était maître de sa personne, il jouit de sa liberté à pleins poumons.

Il sortait et rentrait vingt fois par jour, pour se prouver qu'il avait le droit de rentrer et de sortir à volonté, pour avoir le plaisir de tirer sa clef de sa poche, de tracasser dans sa chambre, rangeant et dérangeant ses fauteuils et admirant le bel ordre qui régnait dans son appartement. Il devint un homme de ménage, avec son livre de recette et de dépense, qu'il tenait en partie double, avec son livre de blanchisseuse ; et il apprit aussi à allumer le feu dans sa cheminée, à gouverner sa lampe, à faire un nœud de cravate, à coudre ses boutons.

La vie était bonne dans ce pays, mais moins bonne

qu'il ne l'avait cru. Il mangeait à la table d'hôte et pour 50 francs par mois il avait trois plats à déjeuner et trois plats à dîner, toujours ornés d'un fromage langrois. Il était abonné au « Journal des Faits » et n'allait point au cercle.

Il avait dans sa classe, rangés avec ordre, onze « jeunes cruchons » de la plus belle espérance ; quelques-uns avaient l'air intelligent, et presque tous semblaient s'occuper avec quelque intérêt de la leçon. Du reste, il y mettait bon ordre ; ils étaient trop peu nombreux pour qu'il ne pût pas les suivre tous, et quand l'un d'eux bronchait, il était là pour le relever.

Le lycée de Chaumont était de création récente, et les professeurs avaient été recrutés un peu au hasard des circonstances et parmi les moins bons éléments du personnel enseignant ; mais toutefois ils formaient un remarquable ensemble, capable de donner aux jeunes gens une solide instruction littéraire.

Sarcey connut là des spécimens de professeurs, dont la race est aujourd'hui absolument perdue. C'étaient de braves gens, d'une instruction plus que médiocre, mais tout dévoués à leur classe ; ils n'étaient point brillants et prêtaient parfois à la raillerie, mais ils exerçaient sur les enfants une influence incontestable et obtenaient d'eux plus de travail que n'en eussent tiré de jeunes maîtres d'un savoir plus étendu, d'un esprit plus moderne, mais de conviction moins pesante.

Le professeur de philosophie était un homme aimable et doux, aimé et estimé de tout le monde et qui n'avait d'autre tort que de dicter toujours les mêmes cahiers qui lui servaient depuis vingt années. Le professeur de seconde avait été doué par la nature d'une voix de Stentor, qu'il lançait comme la foudre sur la tête du coupable : on entendait parfois d'une classe à l'autre les redoutables

éclats de ses imprécations. Le professeur de quatrième était d'une ignorance et d'une innocence à dépasser toute imagination ; mais sa classe n'était pas plus mauvaise que bien d'autres. Il s'en occupait assidûment et les élèves, tout en riant de ses balourdises, quand il lui en échappait quelqu'une, l'estimaient et l'aimaient pour l'intérêt qu'il ne cessait de leur témoigner. Le professeur de rhétorique était un homme de bon sens, d'esprit et de lecture. Il avait été jadis l'un des maîtres les plus brillants de l'Université ; mais il était né frondeur et caustique ; et, quoiqu'il fût pourvu de tous ses grades, licencié, agrégé, docteur, il était tombé, de disgrâce en disgrâce, jusqu'au lycée de Chaumont, qui devait être et qui fut, en effet, sa dernière étape. Un autre professeur enfin, Dottain, un ancien élève de l'École Normale, était doué d'une mémoire qui tenait du prodige. Il connaissait l'histoire de tous les pays et de tous les siècles en perfection : peu d'esprit naturel et point d'imagination, mais un jugement solide, une parole aisée et libre qui coulait de source.

III.

Quant à Sarcey, il était arrivé à Chaumont avec une seule idée dans la tête : faire une bonne classe. Il fut, dès le premier jour, très nettement et très hardiment ce que la nature l'avait fait : un pédagogue au bon comme au mauvais sens du mot. Il s'y adonna corps et âme, avec une extraordinaire impétuosité de tempérament ; et il travailla avec une ferveur incroyable à préparer ses explications, à lire les copies et à les corriger, à exciter chez tous ses élèves, chez les moins bons autant que chez les premiers, la passion des études classiques. Il était chargé d'enseigner

le grec à ses onze « jeunes cruchons », et il y mit toute sa bonne volonté et toute son âme.

Il vivait avec ses élèves sur un pied de bonne et charmante camaraderie; plus souvent à côté d'eux, devant leur banc, que dans sa chaire; tous groupés autour de lui, un peu en désordre; et c'étaient des causeries sans fin sur le sujet qui les tracassait pour le moment et qui n'était pas toujours, hélas! d'accord avec les données du programme.

Il lui arrivait même, de temps en temps, de prendre part à leurs ébats et de jouer avec eux au saut de mouton. Et quand, le soir, il n'avait pas de classe, il partait après déjeuner, deux ou trois livres dans sa poche, et faisait ses neuf ou dix lieues en explorant, par tous les temps, les environs de la ville. Il se couchait rarement le soir avant minuit; il commençait à prendre l'habitude de travailler tard, au coin de son feu, à la lumière de sa lampe; et le lendemain, on le réveillait à six heures et demie, et il faisait sa toilette et préparait sa classe.

Pourtant Sarcey, qui s'attachait à remplir exactement ses devoirs de professeur, se sentait entouré d'effluves hostiles. Il était mal à l'aise, il était suspect; l'esprit d'opposition lui bouillonnait dans les veines, un esprit taquin, qui ne se traduisait point par des éclats de révolte ouverte, mais par des coups d'épingle. Et il s'était patiemment accommodé de cette vie, lorsqu'une circulaire ministérielle vint la troubler.

Cette circulaire enjoignait aux professeurs d'avoir un cahier de classe, sur lequel ils devaient consigner, chaque jour, le nombre de leçons récitées, avec les notes de récitation; le nombre de devoirs lus avec les notes de correction; le détail des exercices de la classe, quart d'heure par quart d'heure; le nom des morceaux expliqués, avec les notes d'explication; et enfin, dans une dernière colonne,

ils devaient marquer, chaque jour, les progrès faits par leurs élèves.

Vainement Sarcey fit remarquer au proviseur qu'on ne pouvait constater les progrès des élèves au jour le jour, mais chaque mois ou tout au plus chaque semaine; celui-ci lui répondit d'un ton sec et péremptoire qu'on ne discutait point les ordres du ministre, et que, comme le ministre voulait ête informé quotidiennement du progrès de ses élèves, il fallait jour par jour le tenir au courant.

C'était une pure bêtise. Francisque ne riposta point; mais il s'ingénia à trouver tous les jours un adjectif nouveau, qui fût bien flamboyant, pour le coller au-dessous du mot *progrès* dans la fameuse colonne. « Je mettais » dit-il (1), « le lundi *incessants; extraordinaires* le mardi; *inouïs* le mercredi; *incroyables* le jeudi; *stupéfiants* le vendredi; *renversants* le samedi; et je recommençais la semaine suivante sur de nouveaux frais ».

Au bout du mois son cahier de notes passa sous les yeux de M. le proviseur, qui tressaillit d'indignation et prit la chose au tragique.

IV.

C'étaient des bagatelles, il est vrai, mais elles révélaient l'état particulier des esprits des professeurs à cette époque-là. Et ces tracasseries se renouvelaient sans cesse et sous mille formes différentes. C'était une guerre perpétuelle entre l'administration et le personnel enseignant, une guerre de petites piqûres qui agaçait les professeurs jusqu'à l'exaspération.

Et ce fut bien pis lorsque, le 2 décembre 1851, la

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 193-194.

grande nouvelle du coup d'État, tombant sur Francisque comme un coup de foudre, le transporta d'indignation et de colère. L'abattement, le désespoir, la déception, mille sentiments confus et violents agitèrent tout à coup son âme. Mais ce qui acheva de le bouleverser, ce fut une circulaire officielle qui enjoignait aux professeurs de se réunir à tel jour et à une heure marquée, dans le cabinet du proviseur, pour prêter serment entre ses mains, au nouveau gouvernement.

La nuit qui précéda le jour indiqué pour la prestation du serment, fut bien pénible pour Sarcey. Il se promena par la chambre, ruminant le pour et le contre, en proie à de cruelles angoisses, sans pouvoir arrêter sa pensée à aucun parti. Il se coucha pour trouver le sommeil, mais il ne put s'endormir : il vit sa fenêtre s'éclairer peu à peu d'un jour pluvieux et morne, sans qu'il eût pris une détermination définitive.

Son ami Dottain lui parla doucement, et alors il se laissa entraîner par faiblesse plus que par conviction à aller à cette cérémonie comme le bœuf va à l'abattoir, sombre et résigné.

Chaumont était une ville bien triste, en ce temps-là : peu de société, point de conversation. Francisque travaillait beaucoup, un peu à tort et à travers. Il n'avait pas tardé, à peine hors de l'école, à s'apercevoir combien l'éducation qu'il avait reçue était étroite et comment était limité le champ de son savoir. Il avait fort négligé l'histoire, ne se sentant qu'un goût médiocre pour cette étude ; il ne connaissait aucune langue étrangère ; il avait peu familier le grec et ne pouvait lire Platon à livre ouvert. De sorte qu'il avait presque honte de son ignorance et il redoublait de zèle dans l'accomplissement de son devoir professionnel.

Au mois de mars 1852, il s'agissait d'élire un député.

Les professeurs furent instamment priés de prendre part au scrutin, mais non pas dans le sens qui leur plaisait. Sarcey prit le premier billet qu'on lui mit dans la main et, sans même le regarder, il le fourra dans une espèce de boîte, qu'on appelait bêtement une urne.

En attendant, les persécutions continuaient.

Après avoir passé à Paris les vacances de 1852, Sarcey dut, bon gré, mal gré, reprendre le chemin de son collège, où il trouva du changement. Comme son hôte, le digne charcutier M. Brocard, avait choisi un autre locataire, il loua chez la veuve Richoux une chambre contiguë à celle qu'habitait son ami Dottain. Mais ce premier acte, tout innocent qu'il était, lui attira les censures du recteur. Et, à dater de ce jour, Sarcey fut en butte à une série de potins, de bavardages, de commérages, de refus, qui l'enveloppèrent dans le réseau serré de leurs mailles.

Entre temps, il s'occupait de politique. L'Empire était proclamé. Mais les belles indignations de jadis commençaient à perdre de leur force. On était las de lutter sans effet. L'obligation même de prêter serment n'excitait plus de révoltes. Les lèvres parlaient, mais le cœur n'y était pour rien.

V.

Toutefois un incident, très futile en apparence, secoua cette torpeur. Et ce fut la célèbre affaire « de la barbe ».

Au mois d'avril 1852 une circulaire ministérielle enjoignait aux professeurs — « pour faire disparaître les derniers vestiges de l'esprit démagogique » — de couper « leurs moustaches et leur barbe » et d'expliquer Virgile « en menton rasé ».

Ce fut un coup de foudre pour tout le monde. On peut

aisément imaginer les quolibets que souleva cette circulaire. « On nous donna huit jours » dit Sarcey (1) « pour nous mettre en règle. Je ne m'étais jamais rasé et je sentais un vif dépit d'être obligé de le faire. Il me vint à l'idée d'écrire une pétition à mon recteur dans le style de Paul-Louis, pour lui demander la permission de garder une barbe qui avait rendu plus respectables les mentons des illustres universitaires d'autrefois ».

Et voici cette fameuse et amusante pétition (2) que le joyeux et naïf Sarcey écrivit au recteur et qui devait être, pour lui, la source de si étranges tribulations :

« Monsieur le recteur,

Ce n'est pas, je l'avoue, sans un certain embarras que je me suis décidé à vous entretenir d'un sujet qui pourrait sembler frivole à bien des gens. Mais je me suis dit qu'après tout, si d'autres personnes plus sérieuses et plus haut placées que moi semblaient mettre à cette question tant d'importance, c'est qu'elle en valait sans doute la peine, et qu'à faire comme elles je ne pourrais être ridicule. C'est de moustaches et de barbe que je viens vous parler. Vous savez, monsieur le recteur, que, l'année dernière, une circulaire ministérielle nous défendit de laisser croître la barbe. C'étaient les termes mêmes de l'arrêté. Ces termes paraissaient fort clairs à beaucoup de bons esprits. Ils avaient compris du premier coup que, par là, monsieur le ministre entendait proscrire ces barbes démagogiques, qui ont, de tout temps, à bon droit inquiété les gouvernements ; et le ministre lui-même semblait leur donner raison, quand, vers la fin de cette même circulaire, il faisait une allusion directe à ces éternels ennemis de l'ordre, qu'on voit nourrir contre la société de sinistres projets et des barbes menaçantes. En un mot, pensaient ces sages esprits, il en est de la barbe comme d'un arbre. Ne pas le laisser croître, c'est moins le supprimer, le raser,

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 209

(2) De cette missive il envoya copie à sa mère. Voy. A Brisson, *Journal de jeunesse de Fr. Sarcey*, p. 208 et suiv.

que l'arrêter à un certain point de développement, et lui dire: « Tu n'iras pas plus loin ». C'est ainsi qu'ils raisonnaient, et ils avaient tort, comme on le leur prouva bien par la suite. Car il leur fut enjoint de tout couper, sauf pourtant les favoris, qui ne font point partie de la barbe. Il est vrai que, dans d'autres académies, celle de la Charente - Inférieure, je crois, ce furent les moustaches et la mouche, proscrites ailleurs, qui triomphèrent, tandis que les favoris étaient honteusement expulsés. « Barbe en deçà de la Loire, a dit un philosophe, moustache au delà ». Si claire, hélas ! que soit notre pauvre langue française, il n'y a pas un article du code où n'aient sué vingt commentateurs. Deux avocats plaidant l'un contre l'autre, citent tous deux à l'appui de leur cause le même texte de loi, qu'ils interprètent chacun à leur façon ; c'est le juge qui décide. Nous coupâmes nos barbes, sur la foi des nôtres. Le public prit la liberté de se moquer prodigieusement de nous, et nos élèves firent comme le public. On s'habitua bientôt à nous voir le menton rasé ; mais moi, je m'habituai moins vite à me raser le menton. J'ignore si la nature ne m'a fait cadeau d'une barbe que pour le plaisir de me la voir abattre chaque jour, mais j'ai peine à le croire. Elle m'a donné un visage si bouffi quand la barbe ne l'allonge pas, une peau si sensible au froid et au rasoir, elle m'a creusé au milieu du menton une fossette si bizarre, que, sans aucun doute, elle n'avait pas prévu, en me faisant ainsi, et l'arrêté du ministre, et la glose des commentateurs. Encore si j'étais le seul dont la figure eût perdu, en perdant cet ornement naturel, je ne me plaindrais pas. Je saurais me consoler de ma disgrâce, en admirant le menton de mes collègues. Mais je vois que la plupart ont eu, comme moi, des raisons de regretter ce qu'on leur enlevait. Si peu qu'on ait de barbe, on a la faiblesse d'y tenir, et à ceux qui vous conseillent de la couper, on répondrait volontiers comme au renard de la fable. Aussi, le premier moment passé, les barbes ont reparu presque partout, discrètes d'abord et timides, puis enhardies bientôt par le silence de l'administration. On m'a dit même qu'aujourd'hui elles triomphaient au menton d'universitaires très haut placés, qui ont donné

l'exemple. D'autres ont du moins fermé les yeux et n'ont pas voulu mettre les malheureux professeurs entre leur barbe et leur place. A Paris enfin, où l'on veille de plus près à l'ordre, où les barbes peuvent être de conséquence, j'en ai vu de superbes qui semblaient insulter à mon menton rasé. La liberté de la barbe est partout, excepté à Chaumont. Si l'arrêté ministériel défend positivement la barbe, pourquoi sommes-nous les seuls à y obéir? S'il n'entendait pas la défendre, à quoi obéissons-nous? Je voudrais pouvoir parler moi-même à M. le ministre. Le sujet m'inspirant, je sens que je finirais par le convaincre et le toucher. — Laissez-nous, lui dirais-je dans une péroraison pathétique, laissez-nous cette barbe qui est née avec le premier homme, bien avant qu'on eût inventé le rasoir: cette barbe qu'a portée l'antiquité tout entière, la sage antiquité qui avait fait du nom de *glabre* une sanglante injure; cette barbe qui jadis faisait le philosophe ou du moins lui servait d'enseigne; cette barbe qu'ont laissée croître tous les pères de l'Église, tous les saints du désert, sans craindre qu'elle diminuât en rien le respect qu'on avait pour eux; cette barbe qui a traversé tout le Moyen âge sans encombre, et que nous retrouvons sur les lèvres du grand Bossuet; cette barbe enfin dont un poète a dit que de son côté était la toute-puissance, en sorte que si elle était chassée du reste de l'univers, c'est au menton des professeurs qu'elle devrait trouver un dernier asile! Voilà ce que je dirais à M. le ministre, mais je suis trop peu de chose pour être admis à lui parler jamais, même d'affaires aussi graves, et je ne sais comment lui écrire. Je vous prie donc, monsieur le recteur, d'oser à ma place ce que vous seul pouvez oser, sans craindre un sourire. Ayez la bonté de demander en notre nom à M. le ministre ce qu'il entend faire de nos barbes. J'espère qu'il leur pardonnera de bon coeur; mais enfin, s'il les condamnait, s'il fallait les sacrifier encore, je puis vous assurer, monsieur le recteur, que je continuerais de faire avec joie ce sacrifice, dont mes élèves doivent retirer tant de fruit.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

VI.

Si Sarcey eût eu comme recteur un homme d'esprit, il eût ri sans doute de cette boutade, l'eût appelé dans son cabinet, lui eût donné parternellement un savon et rendu cette pétition charivarique, au lieu de la transmettre au ministre. Mais le recteur se trouvait dans un milieu trop passionné, pour écouter la voix de la sagesse. Il prit les choses au tragique et blémit de fureur en lisant cette gaminerie. Il fit ce que désirait l'imprudent professeur; et, tout en communiquant la lettre au ministre, il y joignit une note de sa façon et demanda net la destitution de Sarcey.

Voici la note du recteur, datée du 4 mars 1853, de laquelle Sarcey put avoir plus tard connaissance, et que M. Brisson a retrouvée et publiée dans le *Journal de jeunesse de Fr. Sarcey*, p. 212.

« Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous déférer, conformément aux dispositions du décret organique du 9 mars 1852, la lettre que m'a écrite, à la date du 3 du courant, M. Sarcey, chargé du cours de 3e au lycée de Chaumont. La lecture de ces impertinences qui ont visé à être piquantes et spirituelles, mais qui ont seulement réussi à être grossières, vous convaincra, monsieur le ministre, que ce long persiflage s'attaque à l'une de vos circulaires où vous recommandez au corps enseignant la décence et la gravité qui conviennent à ses fonctions. M. Feuvrier, nouveau professeur de physique, et à sa suite l'inculpé s'opiniâtraient à porter la moustache. Consulté par M. le proviseur, j'ai maintenu sévèrement la mesure que vous aviez rendue obligatoire. De là les récriminations que je signale à votre juste répression. Vous ne tolérerez pas, monsieur le Ministre, cette indigne moquerie qui insulte à votre autorité, plus encore qu'à

la mienne ! Ce jeune homme, dont les mauvaises tendances se sont manifestées déjà plus d'une fois dans le lycée, a manqué gravement aux règles de la subordination et de la hiérarchie. Je demande qu'il soit rappelé aux sentiments de ses devoirs par une mutation immédiate et un emploi inférieur dans un collège communal.

Daignez agréer, etc. ».

Ce farouche réquisitoire eut son plein effet.

Quelques jours après M. Lesieur, chef du personnel, envoya à Sarcey une lettre fort dure, où il lui signifiait qu'il avait mis le comble à ses iniquités en se moquant avec impudence de ses supérieurs et qu'il avait par là mérité une révocation pure et simple ; mais que le ministre, par un excès de bonté, dont il devait être attendri, lui en faisait grâce. Il était simplement envoyé, en punition de ses « horribles méfaits », au collège communal de Lesneven, où il devrait professer la rhétorique.

Sarcey n'était pas de ceux qui étiolaient dans d'inutiles regrets. Il était philosophe et il n'avait pas encore envie de jeter la robe aux orties. Il vit, dans un dictionnaire de géographie, que l'endroit où on l'expédiait était une petite bourgade perdue au fond de la Bretagne, dans les environs de Landerneau et non loin de Brest ; et, « parbleu ! » s'écria-t-il, « je ne connais pas la Bretagne ; je m'en vais la voir. Je croupissais à Chaumont ; c'est une chance pour moi d'en partir ».

A LESNEVEN

I.

Ce n'était pas une petite entreprise que d'aller à Lesneven, au mois de mars, pendant la saison la plus

humide de l'année. Mais il n'y avait pas à discuter les ordres du ministre. Il fallait obéir. Et Sarcey, après un voyage interminable et ravissant à travers la Bretagne, arriva à Lesneven et gagna le collège, où les rigueurs administratives l'avaient relégué.

« Lesneven est un misérable bourg assez mal bâti », écrivit-il (1) à sa mère le 17 mars 1853, jour de sa nouvelle installation. « L'effet de loin est pittoresque, mais la ville est affreuse, et paraît triste. La population est sale, comme le sont tous les Bretons. On ne peut faire un pas, sans être assailli de pauvres, qui vous demandent un sou dans le plus inintelligible des jargons ; quelques-uns de ces misérables sont affreux à voir et font horreur. Ma propriétaire est une bonne femme qui tient un café. Ma chambre est jolie, grande, avec quatre fenêtres et ces énormes lits bretons où l'on monte avec une échelle ; cela me coûte douze francs par mois et un franc de service. Il n'y a qu'une pension dans la ville ; je l'ai choisie. Elle me coûte seulement trente francs (2), parce que je ne prends que mes dîners.... »

Selon sa coutume Francisque entreprit aussitôt de longues promenades aux environs. Il se fit indiquer le chemin de la mer, où il y accourut, avant même d'avoir pris possession de sa chambre et d'avoir rendu les visites réglementaires. Il tomba en extase. « De gros blocs de rochers d'un noir luisant, ça et là jetés sur la côte émergeaient des flots et je m'assis sur le plus proche, regardant la mer monter, tout baigné de soleil et les yeux

---

(1) *Journal de jeunesse de F. S.*, p. 220.

(2) Tous les jours il avait des huîtres, du homard, des côtelettes de pré-salé, et du beurre, qu'il coupait par larges tranches et qu'il « mangeait étendu sur le pain avec tous les mets depuis le commencement jusqu'à la fin du repas ».

perdus dans les lointains bleuâtres de l'horizon. Je crois que j'eus ce jour-là un accès de poésie, et je revins dans mon nouveau chez-moi accablé d'une mélancolie douce et voluptueuse (1) ».

II.

L'établissement où il venait d'être envoyé comme professeur, était de nom un collège communal et relevait de l'Université ; mais, par le fait, c'était une sorte de petit séminaire.

Le principal était prêtre; prêtre aussi le professeur de philosophie — un homme de haute taille, à la poitrine large, hardiment campé sur deux longues et solides jambes —; tous les autres maîtres étaient de jeunes séminaristes qui attendaient le moment de recevoir les Ordres; peut-être même quelques-uns les avaient-ils déjà reçus. C'était bien le ministre qui les nommait; mais il laissait à l'ecclésiastique qui gouvernait la maison la liberté de ses choix, et il n'y avait guère que la classe de rhétorique pour laquelle il se départît de cette tolérance et dont il se réservât de nommer lui-même le titulaire.

Voilà pourquoi Sarcey avait pu y être désigné. Quand Francisque Sarcey apprit qu'il était le seul laïque, parmi tous les professeurs du collège clérical, il frémit d'effroi et crut que les chefs de bureau de Paris l'avaient de parti pris expédié dans l'*in-pace ;* puis, comme d'ordinaire, il prit son courage à deux mains et se rendit chez le principal, à qui il présenta ses lettres de créance.

Il vit un homme déjà vieux (2), le visage pâle, le

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 213.

(2) Fr. Sarcey ne dit pas, dans ses *Souvenirs*, comment s'appelait cet abbé.

regard intelligent et ouvert, l'air ascétique, le corps émacié, qui parlait d'une voix faible, mais pleine de bonne grâce et d'autorité et qui le reçut, le sourire aux lèvres, avec ce petit discours : « Nous essayerons de vous rendre le temps de cette pénitence moins rude. Je suis sûr que de votre côté, vous aurez assez d'esprit pour donner à nos bretons un enseignement qui ne soit pas en désaccord avec les traditions de cette maison. Je vous laisserai donc parfaitement libre dans votre classe ; vous y direz et vous y ferez ce qu'il vous plaira ; je suis convaincu que vous n'abuserez jamais de cette confiance » (1).

Tant de bonhomie le confondit, d'autant plus qu'elle n'avait rien de vulgaire ; elle était relevée d'une pointe de dignité et de grâce ecclésiastique. On l'installa dans sa classe de rhétorique, qui se composait de neuf élèves, dont trois parlaient couramment le français et les six autres le comprenaient, mais ils n'aimaient point à le parler, pace qu'ils s'y sentaient maladroits. Par là, ne pouvant obliger ces jeunes bretons à traduire du latin qu'ils savaient fort mal dans une langue qu'ils ne savaient pas mieux, il s'appliqua à leur apprendre le français et tourna la classe en conversations et en lectures.

Une pareille classe n'exigeait d'ailleurs de Francisque aucune préparation. Et puis, dans ce petit séminaire, on fêtait tous les saints du paradis et l'on organisait des retraites pieuses pendant lesquelles toutes les études ordinaires étaient suspendues. Et, n'ayant rien à faire, Francisque s'enfermait chez lui et travaillait dix heures par jour, par goût des belles-lettres, sans autre but que de se réjouir en lisant des chefs-d'œuvre, en s'enivrant de la beauté antique. Il éprouvait, à cette existence à demi-cloîtrée, une étrange douceur, il jouissait,

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 215.

depuis qu'il était sorti de l'École, d'une profonde tranquillité et d'une liberté entière, complète.

Il vivait solitaire, loin de tous les bruits du monde, et ne recevait pas même un journal dans cette thébaïde, où il avait été confiné. La vie changeait de couleur à ses yeux. Il devint tout de suite un autre homme. Sa classe faite, il lisait chez lui dans le texte Homère, Térence, Aristophane, Plaute. En classe, il commentait, devant ses petits bretons, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue; il y mettait de la chaleur, de l'enthousiasme et de la passion, et ses petits élèves en étaient pris. Ceux-ci considéraient leur professeur de rhétorique comme un saint homme qui ne s'était pas encore décidé à revêtir l'habit ecclésiastique ; et alors le bruit se répandit dans Lesneven que le collège possédait un prédicateur hors ligne. Même la bonne femme, chez qui Sarcey demeurait, voulut lui donner un petit chapelet qui avait touché la statue de Notre-Dame d'Auray, et l'honnête Francisque n'eut pas la cruauté de le refuser.

III.

Ainsi les semaines s'écoulaient. Sarcey était insensible à la fuite du temps. Sa seule distraction était la correspondance qu'il entretenait de temps à autre avec ses anciens camarades. Ce fut par ce moyen qu'il apprit les détails de l'exode universitaire qui avait déjà commencé. Puis d'autres menus événements interrompaient la monotonie de sa calme existence. C'était une excursion à Brest, c'était une promenade en mer, ou la fête de M. l'abbé, ou l'arrivée de M. le Recteur..., et il montrait, dans toutes ces circonstances, une patience, une longanimité étonnantes.

Les vacances approchaient. Le principal fit dire à Sarcey que c'était l'habitude, pour le jour de la distribution, de faire jouer une pièce aux élèves de rhétorique, et qu'il le priait de choisir cette pièce et de la monter.

Sarcey d'abord refusa, mais on insista tellement qu'il finit par accepter. Il chercha dans ses souvenirs, et il se rappela que *le Secrétaire et le Cuisinier* de Scribe, n'avait qu'un petit rôle de femme, facile à supprimer. Mais le principal n'en voulut point. Il choisit alors *les Fourberies de Scapin* de Molière, dont il retrancha les rôles de femmes et les plaisanteries scabreuses. « Nous passâmes les quinze derniers jours » dit Sarcey (1) « à répéter la comédie de Molière, et je riais de tout mon cœur en pensant à la figure qu'eût fait un inspecteur de l'Université si, tombant tout à coup dans ma classe, il nous eût surpris, tous les élèves en l'air, l'un fourré dans un sac, l'autre armé d'un bâton, et moi, le professeur, réglant la mise en scène ».

La représentation eut lieu. Jamais le collège et la ville de Lesneven n'en avaient vu d'aussi brillante. Les interprètes furent acclamés, et le jeune professeur prit modestement, lui aussi, sa part de succès.

A la veille des vacances, un inspecteur général qui se rendait à Brest, eut l'idée de s'arrêter en chemin et de pousser jusqu'à Lesneven. On ne peut imaginer l'ennui du principal et la grande émotion des maîtres, qui n'étaient pas habitués à ce genre de visites. Et comme M. l'inspecteur n'avait le temps d'assister qu'à une seule classe, on le conduisit dans celle de Sarcey, qui était apparemment la meilleure.

Sarcey servit à l'inspecteur des devoirs comme ce-

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 226.

lui-ci « n'en avait jamais vus dans aucun collège communal, et une explication de texte et une leçon de littérature comme il n'en avait pas entendues souvent, même dans un grand lycée ». L'inspecteur parut étonné ; il lui demanda qui il était, s'informa avec sympathie de ses états de service et prit obligeamment des notes. La séance se termina par un dîner de gala.

Francisque Sarcey ne demandait plus qu'à passer là son innocente vie, partagé entre les courses à la mer, la table succulente de son hôte, les méditations pieuses et littéraires de sa classe, et les promenades, en lisant les bons auteurs, dans le jardin du collège ; il trouvait, malgré tout, un si vif agrément à ces joies tranquilles de Lesneven, qu'il écrivit naïvement au ministre de les lui laisser goûter une année encore et de prolonger son séjour en Bretagne.

Cette requête ne fut pas prise au sérieux.

Le potentat qui menait alors le ministère de l'instruction publique, M. Lesueur, jugea ironique et impertinent qu'un professeur se plût si fort dans l'endroit où l'autorité l'avait dépêché tout exprès pour le mortifier ; et M. Sarcey, sous prétexte d'avancement, fut expédié, malgré lui, à l'autre bout de la France, au lycée de Rodez, comme professeur de quatrième.

Le voilà donc une troisième fois bouclant sa malle pour s'en aller sur les grands chemins, en quête d'un autre poste !

A RODEZ

I.

Sarcey accueillit, sans aucune joie, l'ordre ministériel qui l'envoyait au lycée de Rodez. A son arrivée, la

ville lui parut triste, renfrognée, vilainement bâtie, peuplée d'indigènes assez peu gracieux. Pour comble de malheur, il y apportait un rhume, contracté durant son long voyage dans un wagon de troisième classe.

Il se chercha un gîte ; là encore, il n'eut pas de chance. Il se mit dans une mauvaise pension dans le seul but de concourir à sauver de la misère une pauvre femme, que son mari avait abandonnée avec deux enfants sur les bras. Il vivait comme un anachorète : du bouilli et des œufs le matin, du pain et du fromage le soir. Cependant il ne logeait pas seul chez la bonne dame. Elle hébergeait aussi un de ses collègues, un certain M. H., un homme aigri, quinteux, redouté comme la peste, un lâche égoïste, détesté de tout le monde à cause de sa saleté.

Absolument découragé, Sarcey cessa tout à fait de travailler et prit l'habitude d'aller au café et d'y jouer la *consommation,* comme « un vulgaire commis-voyageur » (1). Lui-même, il se prenait en pitié. Il avait toutefois pour proviseur M. Latour, un aimable homme, qui fit sérieusement tout ce qu'il put pour le tirer de cet accablement et lui rendre son énergie; mais il était dégoûté des autres et de lui-même, et il s'ennuyait. Il n'avait pas su se plier aux exigences d'un enseignement nouveau ; et, pour secouer un engourdissement dont il était honteux, il entreprit quelques travaux qu'il croyait susceptibles de fixer sa pensée errante et d'étourdir son chagrin ; mais ils lui tombaient de la main à peine commencés. Il devint amoureux ou il crut l'être, et fut parfaitement ridicule. Il ne craignait plus de nouvelle disgrâce, ne sachant point de poste qui lui fût plus désagréable que celui qui lui avait été infligé.

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 233.

Les écoliers qui avaient été commis à sa garde, étaient foncièrement méchants, « de vrais visages de montagnards avec un regard rusé, un mélange de renard et de loup ». Il n'avait pas fait quatre classes que le surveillant général l'appela et lui dit, avec beaucoup d'amitié, qu'il devait changer de système. Sarcey fit aussitôt volte-face et commença à donner tous les jours des pensums à ses élèves et à ne les tenir que par la peur.

Un triste événement contribua à entretenir en lui cette morose humeur. Il apprit que son père, dépossédé de la charge de greffier dont il était titulaire depuis plus de vingt ans, était totalement ruiné. Il resta tout étourdi de ce nouveau coup de la fortune, et le mois de novembre 1853 il écrivit à sa mère pour la consoler et pour lui donner du courage, en lui envoyant de meilleures nouvelles de Rodez.

En effet, oubliant ses sujets de peine et obéissant à son penchant naturel, il redevint optimiste. Et comme la vie que l'on menait dans la « cité rhuténoise » n'était pas très divertissante, il se décida à faire des visites à l'aimable « proviseuse » et à dévorer les journaux, qui exprimaient le mieux ses convictions politiques.

Parfois, le dimanche, un rentier de la ville, ou quelque gros fonctionnaire ou quelque maison amie donnait à danser. Et Francisque, qui était devenu très agile valseur, ne manquait pas à ces réunions, et il dansait tout comme un autre et s'amusait beaucoup. Tour à tour M. le Maire, M. le Trésorier attiraient chez eux le jeune professeur, dont ils appréciaient le caractère enjoué et la rondeur communicative.

Mais voilà que Sarcey, par une fatale étourderie, compromit sa réputation naissante. A un bal que donnait M. le Trésorier il s'y rendit emportant, par mégarde, des gants de couleur, au lieu des gants blancs qu'il avait pré-

parés. Tous les regards de toutes les dames se fixèrent sur ses mains. Il en eut une sueur froide dans le dos et s'en tira comme il put; mais le scandale fut énorme, et Rodez en causa pendant huit jours. Le coupable n'avait qu'un moyen pour se relever dans l'opinion publique : c'était de montrer beaucoup d'humilité et de fréquenter en des lieux édifiants ; et il alla au sermon.

Ainsi les mois s'écoulaient.

II.

Mais ce qui portait au comble son dépit et son chagrin, c'était qu'il était obligé de préparer ses examens d'agrégation. Il avait, en effet, à la sortie de l'École, manqué son agrégation ; il n'avait pu même être porté sur la liste d'admissibilité, à cause de sa composition de français, qui avait été jugée d'une rare extravagance. Il comptait se représenter l'année suivante ; mais, parmi les mesures qui avaient été prises à la suite du coup d'État contre l'Université, il y en avait une qui ne permettait de se présenter à l'agrégation qu'après avoir professé, durant trois ans, dans un établissement d'instruction publique. Et Sarcey dut, par conséquent, attendre les trois ans réglementaires avant de s'y présenter une seconde fois.

Les concours d'agrégation se composaient, pour la partie écrite, d'exercices scolaires, discours français, discours latin, vers latins, thème grec, version grecque et latine, auxquels il fallait être rompu par une gymnastique quotidienne. Il lui semblait horriblement pénible de se remettre ainsi à l'école et d'écrire en latin médiocre, ou en mauvais français, d'inutiles et vagues dissertations sur des sujets qui ne lui offraient ni intérêt ni agrément.

On ne saurait dire à quel point le révoltait cette fastidieuse et dégoûtante besogne.

Il arriva à l'agrégation aussi mal préparé que possible ; mais il eut cet avantage que ses concurrents ne l'étaient pas mieux que lui. Il fit des compositions très brillantes et fut déclaré admissible parmi les premiers.

Cependant à l'examen oral il faillit faire un grave échec, à cause de sa grossièreté native et de son manque absolu d'usage. La première fois que Francisque se présenta devant le jury pour passer l'une des épreuves de l'examen oral, il arriva vêtu d'une vieille redingote, avec « une chemise à raies rouges, et une cravate de couleur ». Ses juges crurent voir dans « l'effroyable couleur » de ce devant de chemise une manifestation politique qui était fort loin de sa pensée.

Heureusement, parmi les juges, se trouvait M. de Wailly, que Francisque avait eu l'honneur de connaître pendant les dernières vacances, et qui voulut bien lui porter un vif intérêt. Il écrivit tout de suite à About pour le prévenir de la frasque que Sarcey venait de commettre et pour le prier de l'avertir. About accourut à l'hôtel de Sarcey au moment où celui-ci partait pour passer sa seconde épreuve, toujours avec la fameuse chemise rouge ; il força son ami de revêtir ce qu'il avait de plus beau et de plus neuf, et ne le lâcha, de peur d'une nouvelle incartade, qu'aux portes de la Sorbonne. Et quand Francisque s'avança à la barre, correctement vêtu de noir, tout flambant neuf, et, pour comble de concession aux bienséances mondaines, jouant d'une main avec des gants qu'About lui avait prêtés et qu'il n'avait pas voulu mettre, il y eut un ah ! d'étonnement et de satisfaction qui courut sur toutes les lèvres. Cet habit retourna ses juges, et il fut reçu dans un très bon rang, « avec des notes d'autant plus élogieuses que l'on avait

moins espéré une conversion si prompte et si radicale » (1).

III.

Avant les vacances, eut lieu la visite annuelle des inspecteurs. Les élèves de Sarcey restèrent muets comme des carpes. M. l'inspecteur général prit néanmoins à part le jeune professeur et lui dit que la quatrième n'était pas son fait, qu'il demanderait pour lui une classe plus élevée.

Mais ce compliment était moitié figue, moitié raisin, et la mansuétude de l'inspecteur ne fut qu'apparente; car, lorsqu'on communiqua à Sarcey son dossier, rue de Grenelle, il fut amèrement déçu de découvrir ces deux notes que M. l'inspecteur avait enregistrées sur lui (1854) :

« Le professeur, extrêmement myope, reste debout devant ses élèves. La familiarité qui naît de ce rapprochement s'accroît encore par les habitudes causeuses de M. Sarcey. Il semble craindre de paraître pédant s'il leur montrait de la gravité et tenait ses élèves à distance.... Dans les corrections et explications il n'impose pas son jugement avec fermeté et précision : elles ressemblent plutôt à de la causerie qu'à un enseignement dogmatique ; et puis ce sont des digressions sans fin, qui peuvent amuser les élèves, mais sans grand profit pour leur instruction ».

« M. Sarcey spirituel et trop abondant causeur, aimant le monde et les plaisirs, a laissé échapper quelques légèretés plus ou moins piquantes dans de petites réunions. Il a fait quelques maladresses aux soirées de la Recette générale et de la Préfecture ».

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 239.

L'histoire des gants avait cheminé jusqu'aux oreilles de M. l'Inspecteur général !

Pourtant il ne fut plus question de renvoyer Sarcey à Rodez ; on le nomma, au commencement de l'année scolaire 1854-1855, au lycée de Grenoble, en seconde. Naturellement il fut enchanté de cette nomination qui lui ouvrait l'espoir d'une rhétorique à prochaine échéance.

Une chaire de rhétorique ! c'était là, pour le moment, le dernier terme de ses ambitions. Son vieux goût pour le métier de professeur s'était réveillé plus frais et plus dispos que jamais. Et il partit pour Grenoble, avec le ferme propos d'y passer le reste de sa vie.

A GRENOBLE

I.

Le séjour de Grenoble marque pour M. Sarcey la fin de la vie provinciale. Ce fut dans cette ville qu'il subit la crise qui l'arracha au métier de professeur pour le jeter, tout bouillant d'ardeur et de juvénile espérance, dans la presse.

Il y resta trois ans qui ne furent certainement perdus ni pour son instruction ni pour l'avancement de son esprit. Il s'y installa avec la paisible et joyeuse assurance d'un homme qui, après bien des traverses et maintes tempêtes, croit avoir enfin trouvé le port. Il avait dit adieu à toute pensée d'ambition, et ne sentait en lui d'autre désir que d'attendre l'heure de cette retraite qui avait toujours été le rêve de son vieux père.

Dès qu'il y débarqua, au mois de septembre 1854, il se mit en quête d'un logement.

Sa bonne étoile le conduisit chez un propriétaire original et accommodant. Il s'y installa et bientôt il fut de la maison. « Je n'ai jamais eu » écrivit-il à sa mère « de chambre si bien brossée, d'habits si bien époussetés, de bureau si bien rangé ; c'est une bénédiction ».

Il était chargé de la classe de seconde, la plus commode et la plus agréable dans le domaine de l'enseignement secondaire classique, car il avait affaire à des jeunes gens dont l'esprit commençait à s'ouvrir et dont l'imagination s'éveillait.

Le lycée de Grenoble, devenu maintenant un lycée de jeunes filles, comptait, à cette époque-là, beaucoup de maîtres de mérite, parmi lesquels : Beaussire, qui professait la philosophie ; Philibert Soupé, d'une activité d'esprit incroyable, sachant un peu de tout, s'intéressant à toute chose et trouvant du temps pour tout faire, et d'autres, qui formaient une réunion fort rare d'hommes instruits et d'esprit distingué.

Ils avaient pour proviseur un très brave homme, M. Moufflet, d'un caractère doux et conciliant, qui faisait de son mieux pour leur rendre plus facile la pratique des devoirs que « l'administration supérieure se plaisait sans cesse à hérisser de prescriptions et de tracasseries nouvelles ». Mais il était horriblement timoré ; il n'avait d'autres ressources pour vivre que sa place, et il était à la tête d'une famille nombreuse. Toutefois Sarcey avait trop souvent fait enrager cet estimable fonctionnaire, qui avait un fond d'amitié pour lui et lui marquait du goût pour son tour d'esprit.

Le ministre de l'instruction publique, qui n'avait d'autre objectif que de vexer les professeurs en toutes les manières possibles, s'était avisé de décréter que tout professeur devrait désormais donner ses vingt-quatre heures réglementaires de travail par semaine ; « que si l'on

ne pouvait les lui trouver dans sa classe à lui, il faudrait bien les lui tailler dans d'autres classes ».

Ce fut un cruel embarras pour le pauvre père Moufflet, quand il dut dresser ce tableau de classes supplémentaires. Chaque professeur se récriait d'horreur à ces besognes nouvelles qui lui étaient imposées et qui ne rentraient point dans le cercle des études.

Sarcey, par exemple, qui professait la seconde, était astreint à donner deux heures de répétition par semaine à des élèves de sixième, et deux autres heures d'histoire littéraire aux philosophes des classes de français. Il aurait dû être touché jusqu'au fond du cœur du ton de désolation et de regret avec lequel son proviseur le suppliait d'accepter de bonne grâce ces corvées plus inutiles encore que désagréables ; et, au lieu de se répandre en plaintes furieuses comme ses autres collègues, il se contentait de le blaguer à froid, en lui vantant, d'un air sérieux « l'intelligence d'une administration qui sacrifiait le travail personnel des élèves au plaisir délicat d'embêter les professeurs ».

L'excellent homme écoutait patiemment ces doléances et ces moqueries. Il en sentait la justesse ; mais qu'y pouvait-il faire ? « C'était, en vérité, un drôle de temps » a écrit Sarcey dans ses *Souvenirs* (1) « que celui-là ! Un ministre de l'instruction publique s'amusant à désorganiser les études pour l'unique plaisir de taquiner son personnel ; la haute administration convaincue de l'impertinence des mesures prises, et courbant la tête en silence, par peur ou par sottise ; les professeurs enragés de ces perpétuels coups d'épingle, inquiets du désordre jeté dans les classes, en lutte avec leurs supérieurs, qu'ils n'estimaient plus guère, et avec leurs élèves,

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 252.

qui leur échappaient de la main ; les enfants tiraillés en tous sens par des programmes toujours en mouvement et ne sachant plus ni où ils allaient ni ce qu'on voulait d'eux ; et, avec tout cela, dans l'apparence et même, ce qui sans doute est plus extraordinaire que tout le reste, dans la réalité, des études régulièrement et fructueusement poursuivies, des classes faites avec soin et qui profitaient aux écoliers, tant cette institution première de l'Université avait en elle de vitalité et de force, tant le corps du professorat était, par un vieil esprit de tradition, animé du zèle de l'enseignement, tant il en avait le talent à la fois et le goût ! »

Pour les répétitions aux écoliers de sixième Sarcey s'aperçut vite que la mesure du ministre, à l'exécuter à la lettre, n'avait pas le sens commun ; que revenir sur des devoirs déjà corrigés ou sur des explications déjà faites, c'était s'exposer, en cas de dissentiment, à diminuer dans l'esprit des enfants l'estime qu'ils faisaient de leur maître ordinaire. Et alors il choisit, parmi les classiques français, des lectures appropriées à leur âge ; il les leur lisait lui-même, et, à la répétition suivante, l'un d'eux, pris au hasard, devait en rendre compte à haute voix. Cet exercice les amusait beaucoup ; mais il n'était pas réglementaire.

II.

Après avoir quitté ses jeunes élèves, Francisque se retrouvait à table avec des collègues dont le commerce était fort agréable. On causait sans discussions sérieuses et sans grosses plaisanteries. « Une jeune fille de quinze ans » écrivait-il à sa mère « pourrait, à la rigueur, dîner avec nous ». Et ainsi il passait son temps.

On riait beaucoup à Grenoble. On s'amusait, on dansait, on allait au théâtre, on cultivait le whist, on organisait des concerts, on jouait des charades. Et Sarcey était de toutes les fêtes ; il s'abandonnait tout entier au tourbillon qui l'emportait.

Il y trouva, par bonheur, une société formée de jeunes et belles femmes qui avaient organisé, contre l'ennui de la vie de province, une sorte d'aimable ligue. Elles étaient toutes mariées ; et les maris, presque tous gens de loi, autorisaient de leur présence ces ébats qui, d'ailleurs, n'avaient rien que de très honnête.

Quelquefois, quand une pièce de théâtre faisait grand bruit à Paris, on avait l'habitude d'abandonner tout autre jeu pour la lecture en cercle ; et alors c'était Sarcey qui, ordinairement, lisait à haute voix la comédie de Dumas, ou celle d'Augier ou de Labiche. C'étaient ensuite des discussions interminables sur le mérite de l'œuvre, sur l'auteur, sur le plus ou moins de vérité des caractères et des sentiments qui constituaient le fond de la pièce.

Ces dames se réunissaient les unes chez les autres à tour de rôle, mais le plus souvent chez une vieille douairière, M.me Million, qui passait pour veuve. Elle aimait la jeunesse et la joie ; et, comme elle possédait quelque fortune, c'était chez elle que s'était établi « le quartier général des plaisirs ».

Il y avait dans ce petit cercle bien de l'esprit et de la gaieté. Les dames ne causaient point chiffons, et les commérages de petite ville avaient été, d'un commun accord, tout à fait bannis de la conversation. On s'entretenait surtout de théâtre, de musique, de sciences, de littérature et d'art. Un peu de philosophie par intervalles, jamais de politique.

Dans cette petite mais gracieuse société il n'y avait que deux célibataires. Le premier était un jeune homme

de la ville, un certain Leborgne, qui organisait les parties de plaisir, c'est-à-dire, des promenades dans la montagne, des déjeuners sur l'herbe, et parfois même des représentations de salon.

L'autre, c'était Sarcey. Il s'était acclimaté avec peine dans ce milieu, où il avait été introduit presque à regret. Sa maudite timidité lui avait d'abord joué quelques mauvais tours, dont il s'était remis malaisément. Il lui était arrivé de dire de très fortes sottises ; mais on ne lui en gardait point rancune. Le bon accueil qu'on lui fit le rejeta dans son naturel et le mit à l'aise.

Enfin le hasard, qui lui avait ouvert l'entrée de cette aimable société féminine, et où son caractère s'était détendu, ses mœurs adoucies et son langage affiné, lui donna, vers le même temps, accès dans une maison où il vécut deux ans comme en famille et il put goûter la douceur de cette vie qu'il n'avait guère connue depuis l'heure où il avait quitté le foyer maternel.

III.

Mme de Ventavon, femme d'un certain âge et mère de deux de ses élèves, lui témoignait une amitié inconcevable. Son mari, M. Mathieu de Ventavon, avocat à la Cour de Grenoble, était un grand vieillard très droit et très vert, d'un aspect bien imposant, mais dont le visage respirait la bonté. Il était universellement respecté, et la considération dont il jouissait dans le public n'était pas moins bien établie que l'autorité qu'il possédait à la Cour et dans le conseil de son Ordre. Il avait eu de sa deuxième femme deux fils qui entraient en seconde, au moment même où Francisque prenait la direction de cette classe.

C'étaient deux jeunes gens d'esprit ouvert, aux manières distinguées, mais d'un goût plus que modéré pour le travail, et qui faisaient leurs études en amateurs. On demanda à Sarcey de leur donner des répétitions particulières. Il y consentit. Il ne tarda pas à devenir pour tous deux une manière de camarade plus âgé, dont ils écoutaient les leçons avec plaisir. De sorte qu'il devint un des familiers de la maison, où son couvert était mis toutes les fois qu'il montait au cabinet de travail des deux garçons, pour jeter un coup d'œil sur leurs devoirs.

L'année s'écoula ainsi. Les deux jeunes gens entrèrent en réthorique. On pria Sarcey de leur continuer ses leçons; le règlement s'y opposait, les élèves d'un professeur ne devant prendre de répétitions que de lui. Il refusa ; mais les enfants marquèrent un chagrin si vif que la mère s'avisa d'un stratagème. Elle pria Francisque de quitter sa table d'hôte, où il mangeait fort mal et l'invita à déjeuner et à dîner tous les jours avec elle ; de cette manière personne n'aurait rien à voir ni à dire si, avant dîner, il causait quelque temps avec ses fils de leur besogne du jour.

C'était une petite escobarderie, mais qui ne tirait pas à conséquence, car Sarcey était lié d'une amitié vive avec Soupé, le professeur de rhétorique, et il avait trop d'esprit pour se formaliser de cet arrangement. Mais c'était, au fond, sous une forme plus adoucie, une espèce de préceptorat qu'on offrait à Sarcey, libéral et voltairien, dans une famille résolument légitimiste et catholique.

M. de Ventavon, le premier jour où Francisque fut investi de ces fonctions officielles, lui remit les enfants avec une grandeur mêlée d'attendrissement; il lui témoigna, sans entrer dans une explication précise, qu'il avait, en son esprit de mesure, pleine et entière confiance,

et qu'il comptait sur sa discrétion pour émousser les angles de leurs opinions contraires. Sa situation n'était pas aisée. Et quand M. de Ventavon froissait parfois ses convictions les plus chères, il sentait en lui comme une violente poussée de sang qui l'emportait à riposter ; la réplique s'élançait impétueusement sur ses lèvres ; mais il n'avait qu'à considérer l'air de bonhomie parfaite, le sérieux imperturbable avec lequel cet aimable vieillard disait ces choses, qui lui paraissaient monstrueuses, pour réprimer le frémissement de tout son être et sceller ses lèvres.

Cette gymnastique qui dura deux ans, lui fut d'un grand profit pour se former le caractère et pour apprendre la pratique journalière de la tolérance. Il comprenait si bien, en écoutant le langage plein de raideur et d'aménité de ce vieux gentilhomme, l'inutilité de toute discussion, que l'envie lui passa bientôt de lui faire de la peine en le contredisant. « J'appris ainsi à cette école le grand art, que j'ai depuis pratiqué dans le journalisme avec un désintéressement qui est allé croissant tous les jours, de ne jamais m'offusquer de l'opinion d'un adversaire, de la tenir toujours pour sérieuse, quitte à me taire et à baisser les yeux, s'il ne me semblait pas utile de la réfuter » (1).

IV.

Mme de Ventavon était une femme très dévote, d'une rare vivacité d'imagination et d'une singulière exubérance de parole. Elle ne vivait que pour ses enfants et pour son mari, qu'elle aimait passionnément ; mais, après

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 273.

eux, elle gardait dans son cœur une large place pour le bon Dieu. Elle avait la manie de convertir Sarcey, et livrait sans cesse de continuels assauts à son incrédulité. Il ne lui répondait qu'en badinant, et cet air de négligence ou ce ton de persiflage avait le privilège d'exaspérer la pieuse femme. Celle-ci s'étonnait amèrement qu'un homme qui n'était pas un imbécile, puisqu'elle lui confiait l'éducation de ce qu'elle avait de plus cher au monde, ne pensât point comme elle. Il fallait, disait-elle, « qu'il eût des trous dans la cervelle ».

Un jour M. de Ventavon demanda à Sarcey ce qu'il gagnait au métier de professeur. Il parut surpris de la modicité du chiffre que Francisque lui fixa.

— Et quelles sont vos espérances ? poursuivit-il.

Les espérances de Sarcey n'étaient pas brillantes. C'était d'obtenir une rhétorique à Grenoble ou dans quelque autre ville de province, et de finir par avoir de quatre à cinq mille francs d'appointement.

— Tant que cela ! lui dit-il en souriant. Eh bien ! vous sentez-vous le courage d'entreprendre une autre carrière ?

Francisque l'écoutait curieusement, cherchant où il voulait en venir. Il lui assura qu'il ne manquait ni de résolution ni de vaillance.

— Je le crois, reprit-il. Eh bien, la nature vous a doué de toutes les qualités qui font l'avocat. Vous avez beaucoup de bon sens et vous possédez une facilité et une rare justesse de parole. C'est plus qu'il n'en faut pour être un excellent avocat. Vous pouvez, tout en faisant vos classes, préparer vos examens. Dans trois ans vous serez reçu ; je vous apprendrai le métier, et il vous suffira de quelques années, si vous vous établissez à Grenoble, pour vous faire une réputation et fonder un beau cabinet.

Cette proposition toucha extrêmement le jeune Francisque. Il y fut d'autant plus sensible qu'il savait la haute estime que M. de Ventavon faisait de sa profession d'avocat. Il la regardait comme la plus honorable de toutes, la plus libre tout à la fois et la plus fière.

L'idée, une fois jetée dans la cervelle de Sarcey, y germa et y poussa de promptes et vivaces racines. Au temps où il était à l'École, il avait pris, comme About, ses quatre premières inscriptions de droit, qui ne lui avaient jamais servi. Il résolut de passer à la fin de l'année son premier examen, et se mit à la besogne avec la furie habituelle de son caractère. Il avait déjà de l'ouvrage par-dessus les yeux ; mais ce travail nouveau ne l'effrayait guère. Il tenait de la nature une faculté très précieuse : il n'avait besoin que d'un court sommeil. Il lui était indifférent de se lever de bonne heure. L'hiver, avant le jour, et l'été, aussitôt le soleil paru, il s'installait à son bureau jusqu'à l'heure réglementaire de la première classe, qui était fixée à huit heures. Et le soir, sous la blanche lueur d'une lampe, il poussait le travail jusqu'à une heure du matin, dans sa chambre solitaire. Il acheta les livres de droit qu'on lui indiqua et il s'enfonça dans cette étude nouvelle avec une ardeur extraordinaire. Il croyait trouver un plaisir extrême à s'initier au Code civil, et il rechignait par avance à mettre le nez dans le droit romain : ce fut, à sa vive surprise, le contraire qui lui arriva.

Il se prit de belle passion pour l'ouvrage de M. Ortolan sur la législation de Justinien. Tout ce qu'il savait de l'antiquité latine s'éclairait pour lui d'une lumière nouvelle. Une foule de passages qu'il n'avait pas compris du tout ou qu'il avait compris de travers se levaient dans sa mémoire, à mesure qu'il pénétrait plus avant dans cette étude, et la signification s'en découvrait

à ses yeux. En revanche, les commentateurs du Code civil l'accablaient d'un ennui qui allait jusqu'au dégoût. Son gros bon sens se révoltait à voir un texte de loi, qui lui paraissait le plus clair et le plus simple du monde, pressé, tordu par un exégète qui, à force de raisonnements subtils, finissait par en exprimer juste le contraire de ce qu'il semblait dire.

V.

Il passa son examen à la fin de l'année, et il fut reçu. Mais ce fut plutôt une causerie qu'un examen, car il ne savait rien ou presque rien de ce qu'il aurait dû apprendre pour répondre aux questions ordinairement posées, ayant travaillé un peu à l'aventure, sans maître, et ne consultant que son goût personnel. Cependant il fut très brillant sur le droit romain, où son examinateur engagea avec lui une conversation à bâtons rompus sur divers points de théorie philosophique. Il fut comblé de louanges et M. de Ventavon fut le premier à le féliciter. Il avait l'intention formelle d'y persévérer ; mais le hasard, qui avait déjà si souvent ballotté sa vie, allait encore une fois le jeter dans une voie nouvelle.

Il y avait alors, pour recteur à Grenoble, M. Auguste Nisard, un universitaire de la vieille roche, très amoureux des lettres latines et grecques, et qui n'avait accepté de fonctions administratives que lorsque la fatigue physique l'avait obligé de renoncer à sa chère rhétorique de Bonaparte. Il voulut bien témoigner à Sarcey quelque estime, et ce fut à son libéralisme éclairé qu'il dut de n'être pas trop tracassé durant cette période de son enseignement.

M. Nisard avait un fils assez intelligent, d'esprit vif et de physionomie animée, mais paresseux et léger. Le père se désolait de ne pas lui voir une passion plus fervente pour les études classiques et pria Sarcey de le prendre deux ou trois fois par semaine pour lui inspirer l'amour du grec. Et Sarcey, qui avait toujours eu l'idée de lire d'un bout à l'autre Démosthène, saisit cette occasion pour se rassasier de cette lecture.

Ce fut une vraie toquade, et M. Nisard fut bien charmé de constater chez son fils un amour si fougueux et si absorbant pour un écrivain grec. Il était donc au mieux avec son recteur, qui, un jour, lui proposa, sans préliminaires, de faire la classe de philosophie.

Au premier instant, Sarcey demeura stupide ; puis, se remettant un peu, il fit observer à M. Nisard qu'il était agrégé de lettres, et non de philosophie et qu'il ne savait de philosophie que le peu qu'il en avait appris à l'École Normale, quand on ne faisait pas de cette science une étude spéciale; et que, depuis, il ne s'était presque plus préoccupé de ces problèmes. Le recteur lui répondit que c'était précisément parce qu'il avait la passion des lettres qu'on avait songé à le nommer professeur de logique ; qu'il ne tenait pas à ce que les jeunes gens eussent l'esprit barbouillé des vaines spéculations de la métaphysique; que les quelques questions dont se composait le programme du baccalauréat il pouvait les enseigner tout aussi bien qu'un philosophe de profession ; et enfin, qu'il désirait que la classe de philosophie ne fût qu'une autre face de la classe de rhétorique.

Sarcey se gratta le front, très en peine de ce qu'il devait répondre. Il était un peu effrayé de la responsabilité nouvelle qui pesait sur lui. Et puis, l'idée qu'il allait ratiociner, discuter, faire de la dialectique sans

parler de philosophie choquait sa justesse d'esprit et ses instincts de logique.

Enfin Monsieur Nisard sut si bien enguirlander Sarcey de louanges aimables et le combler d'assurances flatteuses, qu'il n'osa plus refuser. « Quelle drôle de boutique que notre Université ! » disait Sarcey. « J'adore les lettres, je les sais, et j'ai prouvé que je pouvais être utile en les enseignant. Que fait-on ? Il y a deux ans, on me déporte dans une classe de grammaire, pour me punir d'une incartade; aujourd'hui on m'envoie dans une classe de philosophie pour me récompenser d'avoir inspiré à un jeune collégien le goût de Démosthène. Et si l'on me choisit, c'est précisément parce que je déclare ne pas savoir le premier mot des choses que je dois enseigner, parce qu'on suppose que le goût ne m'en viendra jamais » (1).

Le sort en était jeté ! Il allait professer la philosophie, mais il fallait l'apprendre d'abord.

C'étaient d'autres études à commencer. Il remisa dans un fond d'armoire tous ses livres de droit, et il monta d'ouvrages de philosophie sa petite bibliothèque nomade.

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, p. 290.

LA DERNIÈRE ANNÉE DE PROFESSORAT

I.

On ne saurait peindre le découragement mêlé d'effroi dont Francisque se sentit saisi, quand il mit pour la première fois le nez dans les livres officiels qui devaient être le fond de son nouvel enseignement. Il n'était pas au courant des questions philosophiques ; il nageait au hasard dans une mer de théories et d'idées qui se heurtaient autour de lui, et plus il battait l'eau de ses bras désespérés, plus il se sentait aveuglé, perdu, englouti. Il aurait pu prendre tout simplement l'un après l'autre les divers points du programme, les expliquer à ses élèves sans chercher midi à quatorze heures, et porter tout l'effort de son enseignement sur la partie littéraire du cours. Mais il s'était pris de belle et soudaine passion pour les études philosophiques; il y porta une ardeur enflammée, bien qu'un peu brouillonne, une énergie têtue et violente; et il fit la plus mauvaise classe qui se puisse imaginer : une classe incohérente et bizarre, toute pleine d'à-coups et de soubresauts.

Il ne se retrouvait le professeur clair, lumineux, ardent d'autrefois, que lorsqu'il lisait tout haut une page

de Descartes, de Bossuet, ou de Pascal, et qu'il en commentait les beautés avec une éloquence spontanée et vibrante. Son proviseur en était désolé.

Au rectorat le successeur de M. Nisard, appelé à d'autres fonctions, ignorait les pourparlers, à la suite desquels Sarcey avait été bombardé professeur de philosophie ; il ne voyait qu'une chose : les plaintes légitimes que son enseignement provoquait de toutes parts. M. Artaud, inspecteur général arriva par là-dessus, cruellement prévenu contre Sarcey, le portefeuille bourré de rapports reçus soit de l'inspection académique, soit de l'évêché, soit même de la ville, qui le représentaient comme une manière de Satan soufflant à de jeunes cœurs le feu infernal du scepticisme et du matérialisme.

Monsieur Artaud lui ménagea une inspection déplorable. Sarcey fit une leçon en sa présence, qui n'était pas plus mauvaise que beaucoup d'autres ; mais l'inspecteur la trouva exécrable et rabroua durement devant les élèves le jeune professeur, qui eut toutes les peines du monde à contenir sa colère.

Le soir même il reçut une lettre qui le convoquait à l'hôtel où M. Artaud avait établi sa résidence. La discussion, qui avait débuté sur un ton très vif, ne tarda pas à s'élever jusqu'à l'invective, et M. Artaud déclara à Sarcey qu'il lui serait impossible de le maintenir à Grenoble, où il avait donné l'exemple de l'indiscipline et où il était devenu une effroyable pierre de scandale. Francisque lui répondit qu'il se moquait et de lui, et de Grenoble, et de la classe de philosophie, et de l'Université ; qu'il en avait assez de tout cela, et que, si l'on continuait à l'ennuyer de la sorte, il était prêt à donner sa démission.

M. Artaud, lui montrant la porte du doigt :

— C'est bien, monsieur, lui dit-il ; vous aurez de mes nouvelles aux vacances.

II.

Ces menaces le laissèrent froid. Il avait, depuis quelques mois, lentement caressé le projet de jeter aux orties sa robe de professeur et de s'en aller à Paris retrouver ses camarades qui commençaient à faire un terrible bruit dans la république des lettres (1). C'était plutôt encore un rêve qu'un dessein bien arrêté ; mais un désir secret l'inclinait de ce côté, et tout incident qui le poussait au sens où il penchait déjà, ne pouvait être que le bienvenu.

Comment l'idée lui était-elle venue ? Comment s'était-elle peu à peu emparée de son esprit ? Il avait

---

(1) Toujours est-il que, quand ses amis de Paris apprirent qu'il était nommé professeur de philosophie, ils lui écrivirent unanimement : « Tu es très satisfait ; mais c'est un piège. On te nomme à cela pour avoir barre sur toi et pour te frapper au premier propos mal sonnant que tu auras laissé échapper, dans un enseignement où tous les propos, selon l'oreille qui les recueille, peuvent sonner mal ». C'était l'avis de plusieurs, qui l'exhortaient à la prudence et d'About en particulier, qui l'engageait à tout le contraire, espérant bien que la robe du maître en philosophie irait bientôt décorer un champ d'orties. About lui écrivit encore : « Mon cher ami, ceci n'est pas une lettre, et tu le verras bien. C'est pour t'embrasser sur tes deux joues de professeur de philosophie, pour te dire que les conseilleurs t'ont fait faire une sottise et que j'espère cependant que l'an qui vient se passera sans accident. Mais gare aux questions de morale religieuse et ne pinçons pas trop la corde du scepticisme » (Voy: A. Brisson, *Portraits intimes,* V. 69.

toujours passé, même parmi ses camarades et surtout parmi eux, pour un piocheur très estimable ; aucun d'eux ne se doutait qu'il pût écrire jamais, et lui-même peut-être moins que personne. Il était toujours en correspondance avec About qui, à travers la vie dévorante qu'il menait à Paris, trouvait le temps de lui écrire de longues lettres. About s'était même rendu le voir à Grenoble, et Francisque jouissait de ses triomphes et de sa renommée, non seulement sans jalousie, mais même sans arrière-pensée personnelle. About l'engageait à faire ses thèses, car c'est le grade de docteur qui ouvre l'accès aux Facultés. Le vieux Sarcey, de son vivant, l'y poussait également, et Francisque lui avait promis, à son lit de mort, de conquérir la chance à triple bordure d'hermine.

Il avait promis ; mais il ne se sentait que médiocrement attiré de ce côté, car il avait sous les yeux, à Grenoble, un assez triste exemplaire de ces lamentables Facultés de province qui traînaient, à cette époque, dans la solitude et l'oisiveté, une vie parfaitement inutile. Et il n'était pas trop avide d'entrer dans ces nécropoles et d'y dormir son sommeil à côté de ces momies hiératiques : il y serait mort de tristesse, à moins qu'il ne s'y fût marié.

III.

En effet des jeunes filles, richement dotées, lui faisaient des yeux doux, mais Francisque n'était pas pressé de renoncer aux charmes du célibat et ne commit pas cette dernière et définitive imprudence.

Il y avait, à Grenoble, un salon où on jouait le whist et qui n'était guère fréquenté, à l'ordinaire, que par des

professeurs en retraite et par de vieux magistrats. Pourtant les mères y amenaient, parfois, des jeunes filles qui n'avaient pas l'air de s'y amuser beaucoup.

La maîtresse du logis, qui avait la passion de marier les gens, fit sur Sarcey des tentatives discrètes qui échouèrent complètement. Sa timidité lui servit en cette affaire et lui épargna une grande sottise. Il n'avait pas les qualités qui pouvaient flatter le cœur ou captiver l'imagination d'une jeune fille ; il se sentait mal dégrossi, maladroit et lourd et il frémissait à l'idée du supplice de faire la cour à une demoiselle ignorante et chaste, de lui apporter des bouquets, de lui débiter des niaiseries sentimentales, d'être ridicule, enfin. Mais, lorsqu'on lui parla d'une veuve qui était fort considérée en ville et à qui l'on attribuait quelque fortune, il se dit que, du moment que son intention était, peut-être, de s'établir à Grenoble, autant valait s'y marier et mettre le point final à sa vie d'aventures.

On lui ménagea une entrevue avec la personne en question. On l'invita à une partie de montagne qu'on avait organisée en son honneur. Francisque se constitua son cavalier servant. La dame, qui ne manquait ni d'esprit ni de grâce, était de sa nature un peu précieuse et raffinait sur les idées comme sur les mots. Il n'eut pas la chance de lui plaire et, s'apercevant très vite qu' il *faisait four*, il en prit tout aussitôt son parti le plus allégrement du monde. Il jura de mourir vieux garçon.

Voici d'ailleurs une lettre — adressée à l'une de ses parentes, Mme Roy, le conviant aux noces de sa fille, qui devait épouser un membre de l'Université — dans laquelle il s'en explique (1) : « Oui, parbleu ! je viendrai.... Je sais bien que ta fille ne croit plus à mes

(1) Voy : Brisson, *Jour. de jeun. de Fr. Sarcey*, p. 260.

promesses ; mais je jure par le Styx, ce qui est le serment le plus terrible pour un professeur. Ta fille entre donc dans l'Université ; tant mieux, l'Université a besoin de jolies filles ; il y a tant de vieux singes ! Il lui faut des esprits aimables ; on y rencontre tant de pédants désagréables et bêtes. Je lui souhaite une cascade de petites universitaires. Mais entendons-nous : qu'elle fasse souche de professeurs, bien ; les professeurs sont de bons drilles. Si elle s'avise de nous donner le moindre bout de proviseur, de censeur, d'inspecteur, de recteur, ou même de ministre, je lui flanque ma malédiction. Je les reconnaîtrai bien tout de suite ; toute cette race d'administrateurs est faite sur un même patron : ils ont le nez haut, le cri aigre, l'œil oblique, l'air important et sot ; ils naissent avec une cravate blanche autour du cou. Je la lui serrerai, sa cravate, au petit drôle ! Je resterai le vieux garçon de la famille ; je serai l'Oncle traditionnel, le coffre-fort donné par la nature. Mais je plains mes neveux ; si jamais ils n'ont d'autre coffre où puiser, je les engage à se pourvoir par avance d'un oncle plus meublant. Je suis né gueux et j'achèverai de mûrir, comme les nèfles, sur la paille. Je suis fâché de n'avoir pas appris plus tôt le métier de millionnaire ; mais il fallait une première mise de fonds qui m'a toujours manqué. On n'est pas parfait. Il n'y a de parfait que les maris de la lune de miel. Sont-ils heureux, ces coquins !... Serre à M. la main de ma part et embrasse pour moi ta fille, tandis qu'on en a encore le droit ».

Ainsi il repoussa les occasions qui s'offraient d'arranger sa vie, de l'appuyer sur un solide établissement. Son destin le dirigeait, à son insu, dans d'autres voies. Tout le temps que n'absorbait point sa besogne pédagogique ou ses devoirs mondains, il le consacrait à des

travaux littéraires, généralement légers. Il écrivait des vaudevilles, des articles de gazette, il rimait des vers galants, dans le goût de Voltaire, et les dédiait aux dames aimables qu'il accompagnait, le dimanche, jusqu'à la Grande-Chartreuse.

IV.

En voici quelques essais. Ce sont des morceaux et fragments de poèmes ayant trait aux événements de son séjour dans la capitale du Dauphiné ; ou des chansons, des descriptions, des pièces aimables. Sarcey y est tout à la fois badin et sentimental ; il sait le langage à tenir aux femmes pour les toucher. Et on comprend le succès qu'il obtint, en 1857, dans les salons grenoblois :

Grenoble était si loin de Paris, de ma mère,
De mes amis, de tout ce que j'aimais....
« Non ! m'écriai-je en jurant, non, jamais
Je ne pourrai partir !... » Et, de colère,
Froissant ma feuille et Fortoul sous mes doigts,
Je les jetai, de compagnie, à terre,
Et les aurais, en ce moment, je crois,
Jetés tous deux au nez du ministère,
Au nez sacré de Napoléon Trois....

Suivent des madrigaux qui devaient certainement plaire aux dames, qui les avaient inspirés :

Ah ! je le sais trop bien, cette mélancolie
Où votre âme se plonge et reste ensevelie,
C'est l'ennui d'un cœur vide et d'un amour trompé,
L'homme, de mille soins tout le jour occupé,
N'abandonne à l'amour qu'une part de sa vie.

Mais, par-dessus tout, Sarcey aimait la littérature. Déjà il chérissait le théâtre, il suivait assidûment les re-

présentations d'opéra-comique et de drame qui se donnaient dans la ville ; parfois il en rendait aussi compte, la *Revue des Alpes* lui ayant gracieusement ouvert ses colonnes (1).

Il achetait toutes les pièces qui faisaient quelque bruit, il se nourrissait de cette littérature qui devait, par la suite, devenir son pain quotidien, et il dévorait tous les feuilletons du lundi, sans se douter que, plus tard, il en augmenterait le nombre.

Il n'avait plus d'examens à préparer ; il songeait bien à quelque vague thèse de doctorat, mais le journalisme l'attirait plus vivement que les graves travaux pédagogiques. Quand il avait fait sa classe il se croyait quitte envers l'Université. Il brochait des chroniques qui, par leur fringante allure, ne laissaient pas d'offenser ses chefs. Il s'était diverti à rimer un poème en quatre chants, imité des satires de Voltaire et dans lequel il mettait en scène, d'une façon fort irrévérencieuse, le pape et l'empereur. Et il avait même composé une opérette : *Bonjour, mon Oncle !* qui, apparemment, ne

---

(1) Un jour arriva à Grenoble la troupe de la petite Céline Montaland. La jeune fille apparut comme une déesse, dans ce milieu provincial, et illumina la scène de sa beauté radieuse. On peut bien penser que le futur maître de la critique dramatique, assis aux fauteuils d'orchestre, ne la quittait pas un instant des yeux Le lendemain Sarcey fit paraître sous la signature de *Jean*, dans le journal, un portrait de la jeune artiste. Ce fut son *premier* article de critique dramatique. Jamais, dit A. Brisson dans le feuilleton du *Temps* du 2 septembre 1907 il n'écrivit une page plus colorée et plus vive. « N'est-il pas vrai, écrivait Sarcey, que c'est un charme de voir un jeune, frais et charmant visage, où éclate la santé ? La Bruyère a dit quelque part que le plus merveilleux des spectacles est le visage de la femme qu'on aime ; cela est pos-

fut jamais représentée et que M. Adolphe Brisson, (Voy: *Journal de jeunesse* p. 267) quelques jours après la mort de Sarcey, découvrit au fond d'un tiroir, pendant qu'il s'occupait pieusement à recueillir les dernières lignes que la main du Maître avait tracées.

Mais ces amusements ne suffisaient pas à contenter l'activité d'esprit de Francisque. Il éprouvait l'impérieux besoin de se répandre au dehors. Sans qu'il s'en doutât lui-même, il était devenu journaliste ; il l'avait été dès le premier jour, dès le premier billet qu'il dépêchait à sa mère.

---

sible ; mais alors que le cœur même n'est point de la partie, il y a encore une inexprimable douceur à laisser errer ses regards autour d'un front où la beauté rayonne. On sent au fond de l'âme une sorte de reconnaissance pour la personne qui la possède ; on la remercierait volontiers d'être belle.... J'ai bien envie de vous parler de ses yeux. Les yeux pour une actrice sont un accessoire de théâtre aussi indispensable que difficile à se procurer, quand on ne s'y est pas pris jeune. L'administration, qui en exige, ne se charge pas d'en fournir. Il ne suffit pas qu'ils soient beaux ; c'est quelque chose sans doute ; mais on en veut encore qui soient vifs, animés, qui parlent et qui écoutent, qui s'irritent et pardonnent, qui sourient et qui pleurent, qui sachent souligner un mot, achever une phrase, et mettre le public dans la confidence d'une malice. Une salle est bien vite de complicité avec ces sortes d'yeux ; ils n'ont qu'à s'ouvrir et la voilà conquise. On a dit qu'il faut avoir de l'âme pour avoir des yeux. Quand on a des yeux comme Mlle Montaland, il est difficile qu'on ne joue pas avec une âme.... » — Mais quand, après quelques années de voyage, la jeune actrice apparut à Paris, de dures déceptions l'attendaient. Dans l'espérance d'amadouer les critiques, elle s'en fut leur rendre visite le matin même de ses débuts. Elle se présenta aussi chez Sarcey, mais celui-ci n'était alors plus assez naïf pour se laisser prendre à ses câlineries.

Cette discipline qu'il s'imposa, pendant vingt années consécutives, de jeter sur le papier ses impressions, ses joies, ses ennuis, ses aventures, le tableau mouvant des choses qui défilaient sous ses yeux, ce travail qui n'était qu'un plaisir constamment renouvelé, fut pour lui la meilleure des écoles. Rien ne l'obligeait à s'y astreindre. Mme Sarcey mère n'était pas très exigeante; elle se fût contentée de billets plus laconiques. Mais Francisque ne l'entendait pas ainsi. Il écrivait pour écrire, guidé par un mystérieux instinct et s'entraînait inconsciemment à la besogne qu'il devait accomplir plus tard, avec tant d'abondance et de bonhomie.

V.

Francisque Sarcey avait profité des congés du jour de l'an pour faire un tour à Paris, où l'appelaient impérieusement des devoirs de famille. Il s'empressa d'aller voir son ami About, qui était alors en pleine possession de sa jeune renommée d'écrivain spirituel et mordant. Tout Paris affluait dans sa maison, l'une des plus hospitalières, « l'une des plus largement ouvertes qu'il y ait jamais eu dans le monde des lettres ». Il y voyait, avec un mélange d'admiration et d'envie, passer une foule de noms célèbres; il y entendait « pétiller ce bruit capiteux de la conversation parisienne », et des bouffées de gloire lui montaient au cerveau à ce spectacle.

Il fréquenta le théâtre, les boulevards, les gens de lettres, et alors, pris d'une sorte de griserie, il se demanda si lui aussi, comme tant d'autres, il ne trouverait pas sa voie dans le journalisme.

Il rentra un soir chez lui tout chaud du désir de s'illustrer par un grand coup et d'étonner le monde à son

tour. Il se jeta sur une plume et il passa sa nuit à écrire quatre ou cinq cents lignes, où il parlait aux Parisiens de la seule chose qu'il connût un peu, de la province, de la vie qu'on y menait, et des plaisirs qu'on y goûtait.

Son élucubration une fois terminée, il se la lut à haute voix et n'en fut pas mécontent. Il songea tout d'abord au *Figaro*, qui ne paraissait alors que deux fois par semaine sur huit énormes pages. Il le savait très accueillant pour les inconnus et, sur cette pensée, il se coucha et dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin il se leva frais, dispos, gaillard, l'œil brillant et courut à son chef-d'œuvre : son pauvre article lui fit peine. Il résolut de s'en rapporter à About et de lui demander conseil. Mais, au moment de tirer le manuscrit de sa poche, une invincible pudeur le retint : il eut peur d'une de ces banales formules de compliment, dans lesquelles il savait qu'About enveloppait le plus parfait mépris. Ils ne restèrent jamais seuls, et Sarcey remercia presque le hasard qui lui fournissait ainsi une excuse à sa timidité !

Le jour du départ arriva enfin et il fallut prendre un parti coûte que coûte. Il se rendit chez About pour lui faire ses adieux et, en lui serrant une dernière fois la main :

— « As-tu encore cinq minutes à me donner ? lui dis-je ; je voudrais te lire quelque chose que j'ai écrit. J'étais si embarrassé, si rouge, et je déployai mon manuscrit d'un air si piteux, qu'il ne put s'empêcher de rire : il vit bien que je ne viendrais pas à bout de ma lecture ; j'avais la gorge serrée comme dans un étau. — Donne-moi ton papier, me dit-il ; je connais ton écriture : nous irons plus vite. — Je m'étais réfugié dans un coin de la chambre, et j'attendais immobile, muet, avec l'angoisse

du condamné à mort à qui l'on a fait espérer sa grâce. — Eh bien ! mais, me dit About quand il eut fini, c'est très enlevé ! Mais tu n'as pas signé? — Je ne peux pas signer de mon nom. Je mettrai un X tout simplement. — Non, il faut un nom. Quel nom ?... quel nom ?... il faudrait un nom qui sentît la province.... Binet ? Oui, Binet.... Mais Binet tout seul sera trop court ; il faudrait un prénom.... Et, prenant la dernière feuille de ma copie, il écrivit de sa main, au bas de l'article : *Satané Binet.* — Est-ce que tu voudras, lui demandai-je, présenter cela à Villemessant et le lui recommander ? — Ce n'est pas la peine. Villemessant lit tout. Il mit au haut : *Prière de lire,* signa *Edmond About,* et, me rendant le manuscrit: — Jette cela dans la boîte du *Figaro,* me dit-il. C'est comme si c'était imprimé » (1).

VI.

Sarcey partit, soulagé d'un poids énorme : il était léger, joyeux et fredonnant. Une fois de retour à Grenoble, ses fumées d'ambition se dissipèrent bientôt dans la paisible atmosphère de la vie de province; il reprit le train de ses occupations quotidiennes, et c'était sans ombre d'émotion que, deux fois par semaine, il dépliait le journal où il avait un instant espéré lire sa prose.

Un jour pourtant, en ouvrant le *Figaro* dans le cabinet de lecture, qu'il avait l'habitude de fréquenter, il eut un éblouissement et une grande joie. Son premier article s'y étalait sur trois colonnes et, au bas, flam-

---

(1) *Souvenirs de jeunesse*, pp. 317-318.

boyait le pseudonyme dont About l'avait affublé : *Satané Binet* (1).

Il ne put d'abord le lire, tant il était ému, et les lignes lui dansaient devant les yeux. Il se remit peu à peu ; il savoura chaque phrase, l'une après l'autre, avec une satisfaction intense et profonde. Il était, de par sa profession, obligé à l'incognito, et il se sentait tout à fait incapable de comprimer la joie qui débordait de tout son être.

Il rentra chez lui et, une fois à l'abri de toute curiosité indiscrète, il donna libre cours à cette joie qui l'étouffait, qui le rendait fou. Il chanta, il dansa tout

---

(1) Cet article parut dans le *Figaro* du 1er novembre 1857. Il s'achevait en ces termes :

« Je vous écrirai ce qui est, simplement, et sans phrases. C'est la première fois que je touche une plume ; je n'entends rien à cet art, et il y paraîtra. Mais je crois que le vrai intéresse toujours par cela seul qu'il est vrai, et j'ai, sur tous les beaux parleurs de Paris qui s'occupent de la province, l'avantage de vivre en province. Quand on veut du vin de Bordeaux, c'est à Bordeaux qu'il faut le prendre. M. Villemain disait qu'il n'y a rien qui aide à parler d'un auteur comme de l'avoir lu ; il n'y a rien qui aide à parler de la province comme de pouvoir signer :

Satané Binet, provincial. »

Si l'on examine cette lettre, dit A. Brisson dans son *Journal de jeunesse de Fr. Sarcey*, p. 274, « on remarque que c'est exactement le ton, l'accent, l'allure de celles qu'il envoyait à sa mère. Il s'y montre peut-être un peu plus gêné, parce que c'est la première fois qu'il écrit à M. de Villemessant et que l'importance du personnage lui donne à réfléchir. Et voilà la seule différence. D'épistolier, Sarcey passe chroniqueur, sans aucune peine et presque sans transition. Bientôt il se mettra tout à fait à l'aise et causera avec le public comme avec la bonne dame de Dourdan ».

seul, il fit mille extravagances; peu s'en fallut qu'il n'oubliât, lui l'homme exact par excellence, l'heure réglementaire de sa leçon quotidienne.

Il n'eut rien de plus pressé que d'écrire un second article, qui passa comme le premier; puis un troisième et un quatrième qui furent imprimés également en belle place. Le cinquième ne parut pas, ni le sixième, ni le septième. Il en éprouva un vif chagrin et une mortelle inquiétude.

Mais ce qui contribuait à l'effrayer davantage, c'était qu'About lui avait écrit, à la suite des quatre premiers articles, d'entreprendre une autre série, car l'intérêt de la première lui paraissait épuisé.

Il en avait été évincé, pour avoir donné du « crétin » au secrétaire de la rédaction. Celui-ci se vengea en jetant au panier la prose de Sarcey, sans en sonner mot au patron, qui avait d'autres chiens à fouetter.

Dès lors, toute lettre signée du nom de Satané Binet passa, sans pas même être lue, des mains du facteur au redoutable panier. Alors Sarcey crut la partie définitivement perdue. Et comme il était philosophe, il en prit gaillardement son parti. Il se résigna et n'y pensa plus. Il renonça au *Figaro,* se réservant toutefois d'aller chercher lui-même une explication lors des congés de Pâques.

Mais le hasard lui offrit, juste à la même époque, une occasion de se perfectionner dans son nouveau métier.

VII.

Un jour, le 1er janvier 1858, il vit entrer dans sa chambrette, d'un air affairé et exalté, l'imprimeur Monsieur Maisonville, qui se proposait de lancer dans le monde

La Revue des Alpes, « journal qui serait d'abord hebdomadaire, mais qui ne tarderait pas à devenir quotidien, et qui ferait une concurrence sérieuse au journal officiel de la préfecture. » *(Souv. de jeunesse.* p. 325).

Sarcey prévoyait beaucoup d'inconvénients, d'ennuis et de tracas ; mais cette proposition flattait trop agréablement ses secrètes espérances et il n'opposa de résistance que ce qu'il en fallait tout juste pour donner plus de prix à son acquiescement. Il demanda seulement que le secret lui fût gardé, car il redoutait la pusillanimité de son proviseur. Il fut convenu que Francisque signerait *Jean* tout court, pour dépister plus sûrement les indiscrets (1).

Il entra dès le lendemain en fonctions. Tandis qu'il peinait et suait à fabriquer pour les Parisiens un article du *Figaro*, il écrivait pour la *Revue des Alpes*, avec une grande facilité et avec une parfaite aisance, des chroniques en prose et en vers pleines de drôlerie et de belle humeur, et des articles qui finirent par révolutionner la ville. (Voy. aussi p. 84).

Son secret avait été assez vite pénétré par deux ou trois de ses amis intimes qui connaissaient son tour d'esprit et ses façons de parler ; mais on ne l'avait point ébruité, et la chose n'avait pas fait scandale. Il avait donc tous les privilèges et aussi tous les bénéfices de l'incognito.

Toute la famille Maisonville faisait cercle autour de Sarcey quand il apportait, le plus souvent dans la nuit, l'article de la semaine. Et c'étaient des éclats de rire !

---

(1) Une autre incarnation de Sarcey fut *Croquefer ;* puis, dans le cours des polémiques qu'il se prit à ébaucher avec lui-même, il employa d'autres pseudonymes : *Quolibet*, *M. Pané* et enfin *F. de Suttières.*

Aux congés de Pâques, Francisque résolut de faire un voyage à Paris. Il voulait s'informer pourquoi le *Figaro* avait tout à coup supprimé la publication des articles signés Satané Binet.

Il se rendit aux bureaux du journal tout ému. Il arriva devant la porte et demeura plus d'une minute pâle, immobile, n'osant pas même tourner le bouton. Puis il y entra d'un mouvement brusque, fermant les yeux. Il y avait, derrière un grillage, un petit vieux, dont la tête était plongée dans de grands registres et qui semblait très affairé: c'était le caissier.

Sarcey s'adressa à lui et, d'une voix tremblante :

— M. de Villemessant, s'il vous plaît ?

Un homme, qu'il n'avait pas aperçu, répondit du fond du bureau :

— C'est moi, que me voulez-vous ?

Francisque, tournant avec embarras son chapeau dans sa main, balbutia d'une voix très basse :

— C'est moi qui ai déjà envoyé des articles au *Figaro* sous le nom de Satané Binet.

— Comment ! c'est vous, s'écria M. de Villemessant, d'un ton de bonhomie joyeuse et bourrue à la fois, Satané Binet ! Ah bien, il y a longtemps que je vous cherche ! J'ai demandé à About qui vous étiez ; il n'a pas voulu me le dire. Ah ! vous voilà ! Eh bien ! vous êtes né journaliste, vous avez du talent ; venez chez nous. Au *Figaro,* il y a de la place pour tout le monde.

Sarcey fut bien surpris de cet accueil ; il s'y attendait si peu qu'il fut démonté et ne trouva pas un mot à répondre.

— Que faites-vous ? lui demanda le directeur, et combien gagnez-vous ?

Francisque lui dit qu'il était professeur à Grenoble;

et, au chiffre qu'il lui donna, le fondateur du *Figaro* partit d'un gros rire bruyant.

— Voilà comme on les paye ! s'écria-t-il. Allons ! c'est entendu ! Venez demain au bureau de rédaction ; vous êtes des nôtres.

Sarcey lui objecta timidement qu'il ne pouvait pas, comme cela, au milieu de l'année scolaire, abandonner sa classe ; que ce serait une désertion, que ses élèves comptaient sur lui ; et il lui offrit de lui envoyer des articles de Grenoble.

— Allons donc ! s'écria M. de Villemessant. Est-ce qu'on peut faire du journalisme en province ? Il n'y a de journalistes qu'à Paris. Je n'ai pas besoin de vos articles ! On ne les insérera pas, vos articles ! Présentez d'abord votre démission. Puis, après avoir dit au caissier de régler le compte de Satané Binet, il le congédia d'un geste.

Le *petit père Legendre* établit son compte et lui étala, sur le rebord du guichet, dix-sept beaux louis tout reluisants. Francisque les fit tomber dans le creux de sa main droite et s'enfuit, palpitant de surprise, de joie et de vive émotion.

VIII.

Il repartit pour Grenoble à peu près décidé à sauter le pas. Et cependant telle était l'irrésolution de son caractère, qu'au moment où il méditait une rupture définitive avec l'Université et son retour à Paris, il se commanda un mobilier, qui ne pouvait lui servir que pour une installation à Grenoble.

Mais un incident le confirma dans la résolution qu'il avait prise de troquer le professorat contre le journalisme.

Il reçut un jour, au *Courrier des Alpes,* à l'adresse de son pseudonyme, une lettre de M. Lenormant, directeur du *Salut public* de Lyon, une des feuilles les plus répandues de la province, qui l'invitait à se faire connaître et à passer au bureau du journal.

Au premier congé, il prit le chemin de fer et y courut. Le directeur l'accueillit avec de grands compliments sur ses articles et lui proposa d'entrer au *Salut public* avec des appointements qui l'éblouirent, car ils dépassaient de beaucoup ce qu'il gagnait alors dans l'Université.

Sarcey le remercia chaudement, mais lui déclara que, s'il devait jeter la robe aux orties et abandonner le professorat pour tâter du journalisme, c'était à Paris qu'il tenterait la fortune et non en province. M. Lenormant lui proposa alors d'adresser chaque semaine un courrier de Paris au *Salut public.* Cette offre eut sur la vie de Sarcey une action décisive.

Il écrivit à About, moins pour lui demander conseil que pour le prévenir de sa résolution définitive. Il avait grand'peur de le trouver hostile à ses projets; un peu d'indifférence même de sa part eût peut-être suffi, à cette époque, pour le replonger dans une mer de doutes et d'incertitudes.

About lui répondit en le conseillant à ne pas donner sa démission et à demander un congé d'un an. Et Sarcey, qui était convaincu que, près d'About et sous sa direction, il viendrait à bout d'apprendre le métier de journaliste, pour lequel il se sentait un goût si vif, mêlé d'appréhensions et d'angoisses, sollicita, prétextant son état de fatigue, un congé d'un an sans traitement.

Le recteur M. Quet, le prévint qu'il n'apostillerait pas sa demande et lui déclara que, pour rien au monde, il ne consentirait à ce qu'il revînt à Grenoble. La rhé-

torique de Mâcon allait être vacante: il l'avertit qu'il y serait nommé et qu'il pouvait faire ses paquets sans esprit de retour.

— Voilà qui va bien, Monsieur le recteur, lui dit Sarcey ; je vous fais mes adieux en même temps qu'à l'Université.

Le recteur sourit d'un air de compassion et de doute. Il lui dit qu'il réfléchirait avant de renoncer au bel avenir qui s'ouvrait devant lui. Un bel avenir ! Francisque connaissait cette plaisanterie ! (1).

Le lendemain il refit encore une fois la malle qui, depuis 1851, l'avait suivi dans ses lamentables pérégrinations d'universitaire et, l'âme gonflée d'espérance, il s'embarqua pour Paris.

Tous frais payés, il lui restait trois cents francs en

---

(1) Voici ce que Sarcey écrivait à sa mère dès 1849, c'est-à-dire pendant sa seconde année d'École normale, sur le métier qu'il allait embrasser : « Un esprit a beau se renouveler par l'étude, il s'appauvrit plus encore qu'il ne reçoit. Vingt ans de professorat sont la mort d'un homme. On vieillit vite dans l'Université ; je ne parle pas du corps, presque tous nos vieux professeurs sont frais, gaillards et droits, j'entends la tête, l'esprit ; tout cela fatigue et s'en va. On se couche homme d'esprit et l'on est tout étonné de se réveiller ganache. Rien ne crétinise comme l'enseignement Il me semble que de cinq ans en cinq ans, on devrait accorder un congé de dix-huit mois aux professeurs, ce serait le seul moyen de les sauver de la décadence. Mais à les pousser toujours et sans relâche, comme on le fait maintenant, ils deviendront tous poussifs. Tout n'est pas rose dans le métier, et bien que j'en aie la vocation, j'ai une peur terrible de m'y encroûter. Si je sentais que j'enfonce, je jetterais le métier à la mer et le froc aux orties ; je ne veux pas devenir *mâchoire* ». (Voy : A. BRISSON, *Journ. de jeunesse de Fr. Sarcey*, p. 101).

poche. C'était avec ce léger viatique qu'il allait s'engager dans une vie nouvelle et tenter le hasard de ce grand peut-être. Mais il était jeune, ardent, décidé ; il avait pour lui une rare vaillance d'esprit, une santé imperturbable, une robuste et intarissable gaieté, et sur toute chose, il avait l'appui d'About.

Un autre avenir s'ouvrait véritablement devant lui. Il était définitivement journaliste.

SARCEY JOURNALISTE

I.

Ainsi M. Sarcey, né professeur de la plante des pieds à la pointe des cheveux, dut renoncer à un métier qu'il aimait et qu'on le forçait de haïr. Il devint journaliste et finit par enseigner la littérature dramatique dans le feuilleton de l'*Opinion nationale* et du *Temps,* au lieu d'enseigner la haute rhétorique dans une chaire de Louis-le Grand ou une chaire de la Sorbonne, qu'il eût fallu, le cas échéant, créer exprès pour lui !

L'université qui n'aimait alors ni l'esprit libéral ni l'esprit voltairien, avait donc éloigné d'elle, par sa faute, un homme qui, imprégné de tous les deux, était doué pour le professorat, et qui, malgré tout, restait professeur : de telle sorte le public y gagnait tout ce que l'Université perdait.

Ce fut au mois d'août 1858 que Sarcey se rendit à Paris. About, le fidèle About, l'accueillit à bras ouverts et fut pour Sarcey un introducteur dévoué dans le monde des lettres.

On sait bien que la reconnaissance de Sarcey fut éternelle et qu'About, vivant ou mort, fut toujours pour Sarcey un être à part, « à qui il ne fallait pas toucher,

dont tous les mérites devaient être exaltés avec piété, dont les erreurs devaient être oubliées et au nom de qui on pouvait demander à Sarcey tous les dévouements (1). »

Sarcey et About furent tous deux des hommes de grand cœur, de sensibilité profonde et constante, pour qui amitié, confraternité, camaraderie et dévouement étaient tout autre chose que formules de fin de lettres (2).

Sarcey faisait alors ses débuts ou plutôt son apprentissage de journaliste. D'abord About le présenta à Villemessant, le directeur du *Figaro,* et, à partir de ce moment, il devint un des rédacteurs attitrés du journal, tantôt sous le pseudonyme bizarre de Satané Binet, tantôt sous le nom de sa mère, signant De Suttière, qu'il prétendait lui appartenir, tantôt sous son propre nom. Habitant le plus souvent le même appartement, soit à Paris, soit à Saverne, soit dans quelque habitation d'été des environs de Paris, About et Sarcey travaillaient tous deux énormément, raturant, remaniant, recommençant

---

(1) É. FAGUET, *Propos littéraires*, IIe série, p. 267.

(2) Une fois cependant un dissentiment les sépara et ils rompirent brusquement. Mais ils eurent le bon esprit de se taire, ayant tous deux compris qu'ils ne devaient pas déranger l'idée que le public s'était faite de leur amitié, devenue proverbiale. Ils restèrent deux ans séparés, sans que personne en eût rien su : Sarcey, continuant à parler d'About dans les journaux, quand l'occasion y ramenait son nom, en termes affectueux ; About, disant du bien de Sarcey, quand la conversation le mettait sur le tapis. Mais ils ne se voyaient guère. Un matin About alla déjeuner chez Sarcey. Ils se serrèrent la main, et jamais, jusqu'au jour de la mort d'About, il n'y eut entre les deux fidèles amis d'explication sur la vétille qui les avait séparés l'un de l'autre. Ils renouèrent le fil juste à l'endroit où il avait été brisé.

avec une fureur obstinée. « Jamais personne » disait About à quelques amis « n'a tant déchiré de papier que nous à cette époque. Nous fournissions de papier pour usages domestiques toute la maison et les maisons d'alentour. J'ai reçu à cet égard des servantes du voisinage des remerciements qui m'ont flatté ».

II.

Pendant une dizaine de mois Sarcey resta le correspondant de Paris du *Salut public;* puis, se rendant bien compte qu'il ne connaissait pas le premier mot de la vie parisienne dont il devait entretenir le public, il y renonça (1).

Il apprit, sous l'œil vigilant d'About, son nouveau métier, en faisant des essais de toute sorte, entassant articles sur articles, s'attachant à leur donner une forme littéraire, imitant, tâtonnant, jamais découragé, jusqu'au jour où,

(1) Il n'oublia pas même la *Revue des Alpes*, l'humble gazette où il avait effectivement appris son triple métier de critique dramatique, de polémiste et de chroniqueur. De temps à autre il dépêchait à la *Revue* quelques lettres hâtives, en s'excusant de n'en pas envoyer de plus copieuses. Dans une de ses dernières correspondances parisiennes il écrivait : « Mon cher imprimeur, vos reproches sont justes. Mais vous n'imaginez pas comme il est difficile d'avoir, en ce pays, une matinée qui ne doive rien à personne. Vous rappelez-vous la montre du Marseillais, qui abattait son heure en trente-cinq minutes? La vie à Paris se règle sur cette montre-là. On mange, on court et on écrit en courant ; le temps est dévoré. C'est à peine si dans le tumulte de cette vie affairée, on a le loisir de songer à ses vieux amis. Je sens bien que c'est très mal et vous prie de me pardonner ». Voy. aussi. A. Brisson, dans la *Chronique théâtrale* du *Temps* du 2 sept. 1907.

comprenant que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était d'être lui-même, il adopta ce style familier, spontané, plein de verve, de netteté, de bonne et franche humeur, qui devint la marque caractéristique de son talent d'écrivain. Et si Nisard a eu raison en disant que l'art classique consiste à exprimer la pensée de tous dans le langage de quelques-uns, Fr. Sarcey a été l'auteur classique par excellence.

Il commença par glisser assez péniblement quelques articles au *Figaro* et à la *Revue contemporaine*, très brillante publication « qu'on avait fondée pour faire concurrence à la *Revue des Deux Mondes*, mais qui était trop officieuse pour réussir à une époque où il fallait être de l'opposition pour avoir du succès » (1); puis il collabora, sous l'Empire, au *Nain jaune* et à l'*Illustration*, où il publia une intéressante série d'articles philologiques, qu'il réunit plus tard sous ce titre: *Le Mot et la Chose.*

About frappait pour lui à toutes les portes, ou plutôt, il avait un procédé pour introduire et presque pour imposer son camarade. On lui demandait des articles de tous les côtés. Il répondait: « Je n'ai pas le temps. Prenez Sarcey. — Mais.... — Il n'est pas si bon écrivain que moi, mais il est bien meilleur journaliste ».

Et c'était vrai. Il y avait en Sarcey un tempérament de journaliste plus fort et plus résistant que celui d'About; et About, tout en malmenant Sarcey, était vraiment heureux d'avoir su démêler ce tempérament-là (2).

III.

Enfin le grand jour arriva. Ce fut la création de l'*Opinion nationale*. Guéroult et quelques amis, parmi les-

---

(1) É. FAGUET, *Propos littéraires*, 2e série, p. 268.

(2) Le même About dut beaucoup aux conseils de Sarcey; il

quels Sauvestre, Labbé, Azevedo, V. Meunier, Ducuing, Malespine, soutenus du Prince Napoléon, fondèrent le 1er septembre 1859 un journal très vivant, très littéraire et très bien fait. About, familier déjà du Palais-Royal, s'empressa de présenter à Guéroult Francisque

---

se serait épargné de pénibles épreuves, s'il les avait mieux écoutés. A. Brisson a dit, dans un article publié le lendemain de la mort de Sarcey, de posséder quelques-unes des lettres que Sarcey et About échangèrent vers 1859 et 1860 et dans lesquelles leurs deux caractères s'y dessinent dans un contraste saisissant. « Ils sont également ardents, dit-il, impétueux, impatients de gloire. Ed. About a sur Sarcey l'ascendant d'une situation déjà acquise. Il est son guide, son tuteur, il le pilote à travers les écueils de l'Océan parisien. Tandis qu'il se repose à la Schlittenbach, dans la maison de sa mère, il envoie ses instructions à Sarcey ; il le fait courir dans les bureaux de rédaction, il discute ses articles ; tantôt il le morigène, tantôt il le loue. Quelquefois il le traite d'oncle — déjà ! — « Oncle, je te félicite et je t'embrasse. Voici la fin de ma copie. Tâche de m'envoyer beaucoup d'argent .. *Tuus*, Edmond About ». — Dans une autre : « Tu as bien fait de quitter le *Suttières*, puisque tu es trop paresseux pour te mettre en règle avec le Conseil d'État et acquérir officiellement un nom qui t'appartient légitimement. Peut-être la manière dont tu as signé n'était-elle pas très adroite. Il eut été préférable de signer Sarcey tout court et d'ajouter Francisque à la prochaine fois. Mais cela importe peu. Tu signeras lundi prochain Francisque Sarcey ; et tout sera dit ». Ailleurs encore : « J'attends demain ton feuilleton de théâtre. Comme tu vas ! Tu montes comme un ballon que tu es, grosse bête ! » Cependant la presse satirique lance une volée de flèches contre le critique normalien. Ed. About l'exhorte à la patience : « Pourquoi lis-tu les petits journaux qui t'outragent ? Fais-toi donc une Schlittenbach à Paris. Il ne faut jeter les yeux sur ces feuilles que lorsque nous y sommes exaltés grossièrement et platement. Cela fait toujours plaisir ». —

Sarcey, qui fut agréé pour la *Critique dramatique*, et le 4 septembre il y publia son premier feuilleton.

Il ne tarda pas à attirer l'attention du public, en introduisant un genre nouveau, la *Critique dramatique expérimentale*.

Lorsqu'il débuta dans la critique, le feuilleton du *lundi*, régal des esprits lettrés, était aux mains de maîtres stylistes qui, comme Th. Gautier, Fiorentino et Paul de Saint-Victor, en faisaient un prétexte à de brillantes fantaisies, souvent à de durables pages d'histoire ou, comme É. Fournier, un thème à des recherchers érudites.

Jules Janin, déjà vieillissant, se préoccupait seul de donner sur l'œuvre nouvelle son sentiment intime, ou du moins avait-il ainsi fait jadis, et ce procédé tout simple, consistant à raconter l'œuvre que le public entendait connaître, lui avait valu, dès longtemps, le surnom de *prince des critiques*. Mais Janin, depuis des années, ne tirait plus, dans les *Débats*, que des feux d'artifice un peu éventés et des fusées mouillées.

Sarcey vint qui fut un Janin moins fantaisiste, plus érudit et plus averti, subordonnant sa vie tout entière au théâtre, ne cherchant pas les pyrotechnies du style, n'aimant que le bon sens et la bonne foi, et arrivant ainsi à cette souveraineté littéraire, à cette indiscutable autorité qui pouvait faire se cabrer ceux qui niaient cette toute-puissance, mais qui étaient condamnés à la subir.

« Je suis sûr » disait-il, « que tout le monde veut que le critique raconte la pièce. Ceux qui l'ont vue sont très satisfaits qu'on la leur résume et qu'on précise leurs souvenirs. Ceux qui ne l'ont pas vue sont contents de pouvoir en parler comme s'ils la connaissaient par eux-mêmes et de paraître y avoir assisté ».

Toujours est-il que le public en fut enchante! Sarcey

racontait clairement et sobrement, puis il jugeait avec netteté, avec précision et avec franchise. Surtout on sentait qu'il adorait le théâtre, où il se rendait avec une palpitation de curiosité. Il écoutait la pièce avec anxiété ; elle s'enfonçait en lui tout entière; et il sortait de la salle avec enthousiasme ou avec désespoir, selon que la pièce était passable ou médiocre. Il en résultait que cette pièce, qui était un événement pour lui, en devenait un aussi pour le lecteur; et, dès ce temps reculé de l'*Opinion nationale*, le feuilleton de Sarcey était attendu du public presque avec autant de curiosité passionnée que la pièce de la semaine était attendue par Sarcey lui-même.

IV.

Il avait trouvé, dans la critique dramatique, sa vocation essentielle, l'occupation favorite, la joie de sa vie ; et il y réussit si bien qu'en 1864 il fut chargé de remplir le même office au *Temps* (1).

(1) Les meilleurs amis de Sarcey jugèrent, en ce temps-là, qu'il faisait une sottise. Car le journal qu'il abandonnait était en pleine vogue et il commençait à y être très goûté personnellement; le *Temps*, au contraire, n'avait alors qu'un faible tirage et se débattait dans les difficultés d'argent, d'où il ne sortit que plus tard. Ce qui avait séduit et déterminé Sarcey à accepter la nouvelle charge ce n'était pas, comme beaucoup le crurent, une question d'appointements, car Guérout, le directeur de l'*Opinion nationale*, lui avait offert d'augmenter les siens : c'était plutôt l'allure grave de cette feuille, que toute la haute Université lisait avec dévotion. Sarcey pensa qu'il serait plus à son aise, dans ce milieu très instruit et fort sérieux, pour exposer et développer les théories d'art dramatique qui commençaient à bouillonner confusément dans

Ce fut dans ce journal que Sarcey devint un des maîtres de la critique; et, après l'autorité sur le monde du théâtre et parmi ses confrères, vint pour lui, dans le public, une véritable popularité. Cette popularité il l'aimait: et, dans la mesure où l'affirmation ne comporte pas de blâme, on peut affirmer qu'il la soignait.

Il resta au *Temps* sans interruption jusqu'à ce que la maladie qui devait l'emporter vînt arrêter sa plume infatigable. Son dernier feuilleton parut de 7 mai 1899, neuf jours avant sa mort.

La situation littéraire de Sarcey était à son comble un peu avant 1870. Critique dramatique d'une immense influence, il avait, comme il le disait, « ouvert un troisième rayon », et il s'était révélé au *Gaulois,* à côté d'About, lors de sa fondation en 1868, chroniqueur de premier ordre. Il y fit des articles d'actualité et y soutint de vives polémiques, dont une lui valut un duel avec Clément Duvernois. Là ses facultés de bon sens, de clarté, de distinctions justes, de débrouillement facile, de mise en lumière du point précis de la question, s'étaient donné pleine carrière sur une foule de sujets et lui avaient amené toute une clientèle nouvelle. Il était surtout un merveilleux « découvreur » de sujets d'articles.

C'était là sa plus grande force, qui le faisait sans rival. Dans tout ce qu'il lisait, dans tout ce qu'il voyait, dans ce qu'il entendait autour de lui, il saisissait immédiatement « l'article à faire » et qui était toujours celui que le public attendait. Et l'article pouvait ne pas être excellent, il était toujours celui qui devait être fait,

---

sa cervelle. Il joua là tout son avenir sur un coup de dés Il rencontra au *Temps* le cadre large et sevère dont il avait besoin pour le feuilleton qu'il méditait d'écrire et dont il finit par imposer la lecture au public.

celui qui était opportun et celui que tout le monde lisait et celui que les confrères refaisaient le lendemain en s'étonnant de n'en pas avoir eu l'idée la veille. C'est là proprement le tempérament du journaliste, et c'est ce tempérament qu'Edmond About avait flairé dès 1856.

Il avait cette très grande force de ne jamais douter de lui pendant tout le temps qu'il écrivait son article, ni peut-être après ; mais, du moins, pendant qu'il écrivait, c'était certain. Jamais un repentir, jamais une hésitation, jamais un « peut-être », jamais un « et puis après tout.... ». De telles manières lui paraissaient condamnables aussi chez les autres, et jamais il ne se les serait permises avec lui-même. Il pouvait se contredire ; mais ce n'était jamais dans la même phrase, ni dans le même paragraphe, ni dans le même article. De là son immense influence sur le public, qui pardonne tout, excepté qu'on ait une hésitation et qu'on délibère devant lui.

Toute manière est bonne en journalisme, excepté celle de Montaigne (1). Sarcey n'eut rien de cette manière-là, et c'est avec raison qu'il se réclamait de Voltaire, dont l'esprit de décision et l'affirmation énergique et prompte lui servirent, en tout temps, de modèle. Il apprit ainsi la raison lumineuse, la passion de l'esprit, l'aversion pour l'emphase, l'irrévérence malicieuse envers la prétention et la sottise.

V.

L'an 1870 mit un peu de trouble dans les choses de la presse. Pendant quelque temps Sarcey, sauf l'immuable

(1) Qui disait, de ceux qui critiquaient son livre : » Je veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez et qu'ils s'eschauldent à injurier Sénèque en moy ».

feuilleton du *Temps*, fut sans journal, ayant quitté le *Gaulois*, qui était devenu monarchiste. Il en créa un, manière de pamphlet hebdomadaire, analogue à la *Lanterne* de Rochefort, du moins comme format et dispositions matérielles, qu'il intitula le *Drapeau tricolore*. Il parut en 1871 et dura six mois environ. Ce journal fut très goûté et se vendit beaucoup. Quelqu'un (1) lui demanda: « Vous avez gagné de l'argent avec cela? Oui, répondit Sarcey, je crois que mon éditeur en a gagné ».

Mais il lui fallait plutôt le journal quotidien. Il s'en offrit un. About et quelques amis, en 1872, achetèrent, à très bon marché, un journal sans abonnés qui traînait une existence incertaine et qui s'appelait *Le XIXe Siècle*. Ils ne gardèrent, de l'ancienne rédaction, qu'Eugène Schnerb et Paul Lafargue. Puis ils appelèrent à eux la vaillante phalange d'hommes de lettres et d'écrivains politiques: Fr. Sarcey, Eugène Liébert, le Dr. Félizet, Jules Simon, Charles Simon, La Rounat, E. Arène et É. Faguet (2). En un an ils firent du *XIXe Siècle* un journal chéri du public et riche d'abonnements et où la bourgeoisie libérale et voltairienne d'alors se reconnut.

Sarcey était plein de bons conseils, d'encouragements et de prévenances pour les débutants. Il leur signalait les écueils, les passes difficiles, leurs faiblesses et leurs qualités; il leur révélait leur tempérament d'un coup d'œil très sûr, et d'un soin vraiment paternel.

Et il fut un des plus brillants et certainement le plus laborieux des rédacteurs du journal, qui défendit avec une

---

(1) Ce fut É. Faguet. Voy: *Propos littéraires*, II. 274.

(2) A ceux-ci se joignirent, quand le journal, au bout de trois ans, agrandit son imprimerie, Henri Fouquier, Charles Bigot, Ducuing, Raoul Lucet, Abraham Dreyfus, Pellegrin et Charles Martel.

extrême ardeur l'établissement d'une république modérée, qui plaida avec une verve intarissable la cause de la liberté sous toutes ses formes et qui traîna après lui l'innombrable cohorte des instituteurs français.

La guerre incessante faite par Sarcey aux abus de tout genre de l'administration, aux doctrines de l'Univers religieux, aux prétentions du cléricalisme, aux fautes de la justice, et surtout son inépuisable activité et son esprit vigoureux et mordant attirèrent vivement sur lui l'attention publique, et les quelques procès qu'il eut à soutenir ne firent qu'accroître sa réputation.

Sarcey resta au ***XIXe Siècle***, tout en continuant son feuilleton du ***Temps***, jusqu'à la mort d'Edmond About, c'est-à-dire, jusqu'en 1885 (1). La mort d'About désa-

---

(1) Le jour de la mort d'About — frappé d'un coup imprévu — Sarcey resta immobile et comme abruti devant son visage qui semblait dormir et qui ne devait plus s'éveiller. Il serrait avec force son mouchoir sur sa bouche pour comprimer les cris d'angoisse et de désespoir qui lui montaient à la gorge. Il tomba sur un fauteuil, sans pensée, étourdi, comme un homme qui vient d'être assommé. Un doigt se posa sur son épaule : — Est-ce que vous descendez au journal ? lui demanda-t-on. Au journal ! ah ! oui, répondit-il ; il faut *faire l'article!* Il descendit machinalement et arriva au journal. Il entra dans la salle et il y trouva deux des rédacteurs qui, ne sachant rien encore de l'horrible nouvelle, corrigeaient paisiblement leurs épreuves. Il avait le visage si bouleversé, que tous deux s'écrièrent à la fois avec inquiétude : — Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? — Il y a que je viens faire l'article, répondit-il, encore tout effaré. « Je trempai ma plume » raconte le même Sarcey « dans l'encre et alors, je ne sais comment.... un souvenir me remonta brusquement à la mémoire. Il y a quelques mois, je fus opéré de la cataracte par le docteur Perrin. Les conditions dans lesquelles se devait faire l'opération n'étaient rien moins que favorables, et quelques jours auparavant le docteur exprimait ses appréhensions.... Oh !

grégea le journal. Sarcey resta attaché à la feuille qu'il avait tant contribué à illustrer, mais il y écrivit plus rarement et chercha ailleurs d'autres champs où déployer toute son activité.

C'est à partir d'alors que l'infatigable journaliste collabora au *Gagne-Petit,* à l'*Estafette,* à *La France,* au *Rappel,* au *Radical,* au *Parti National,* au *Matin,* au *Petit Journal,* à *L'Écho de Paris,* sans compter une multitude de journaux de province, sans compter encore plusieurs revues : la *Revue Bleue,* la *Revue des Revues,* la *Vie Contemporaine,* les *Annales Politiques et Littéraires* (1),

---

ne vous inquiétez pas, me répondit l'éminent oculiste. Un chirurgien peut trembler au moment d'aborder une opération redoutable. Mais une fois qu'il a saisi son outil, qu'il le sent dans sa main, tout est oublié : il ne songe plus qu'au succès ; le métier commande.... Il se fit en moi quelque chose de pareil, aussitôt que j'eus trempé la plume dans l'encrier. Il me sembla qu'elle courait d'elle-même sur le papier, et que les phrases s'en échappaient sans que j'y fusse pour rien. Je n'entendais, dans les plus obscures profondeurs de mon être, qu'un mot qui me tintait obstinément dans la cervelle, comme un coup de cloche : Il faut faire l'article ! je fais l'article ! »

(1) Voici l'article d'inauguration qu'il y écrivit en 1885.

« J'inaugure aujourd'hui, en même temps que l'année nouvelle, une nouvelle série d'articles qui prendront ce titre : *Notes de la semaine.* Ce que seront ces articles, et de quoi je parlerai plus spécialement, je n'en sais trop rien encore, à vrai dire. Je n'ai pas de programme bien arrêté. Je me laisserai guider à vos goûts, sans préjudice des miens, bien entendu. Car, voyez-vous, il faut qu'un article de journal plaise à la fois à deux sortes de personnes : à celle qui l'écrit d'abord, et ensuite à celles qui le lisent. On n'a pas grand'chance d'amuser les autres, quand on ne s'amuse pas soi-même de ce qu'on jette sur le papier. C'est Alfred de Musset qui a dit dans un vers célèbre :

Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.

Il voulait dire par là que lorsqu'on a la bourse confortablement garnie, il y a des amusements préférables à celui de noircir du papier. Je ne suis pas de son avis : c'est toujours amusant d'écrire, qu'on ait de l'argent ou qu'on n'en ait pas. Mais ce n'est amusant que si l'on y prend plaisir. J'ai l'air d'émettre une lapalissade. Réfléchissez-y un peu, s'il vous plaît. Vous verrez que je ne suis pas si bête, ou pour employer, parlant de moi, un mot plus poli, vous verrez que je ne suis pas si naïf que je le parais. Le pire des métiers, disait ce même Musset, c'est de cheviller. Eh ! oui, se mettre à son établi, sans goût à la besogne, avec un haut-le-cœur, et raboter sa planche en geignant, il n'y a rien de plus cruel et de plus sot au monde. Je me souviendrai toujours d'avoir vu un jour Th. Gautier, dans les bureaux du *Moniteur*, penché sur son feuilleton, le feuilleton du lundi, et Dieu sait s'il avait le théâtre en horreur ! Il me fit pitié. La nausée lui montait aux lèvres. Il me montra la page blanche, et usant d'une de ces expressions terriblement familières qui lui étaient habituelles dans la conversation : — Si je ne me retenais, dit-il, je vomirais dessus. — Ne vous gênez pas pour moi ! lui dis-je en riant. C'est pour soi, pour se faire plaisir à soi-même, pour son amusement personnel qu'un journaliste doit écrire, comme un homme du monde cause pour cette volupté chatouillante d'exprimer ses idées ou de conter les anecdotes qu'il sait, et de lire, dans les yeux de ceux qui l'écoutent, l'effet qu'il produit sur eux. Il n'a de verve, de gaieté, de mordant, qu'à la condition d'être pris tout le premier aux choses qu'il débite, et de sentir ensuite le contrecoup de l'impression qu'il a excitée. Je m'en irai donc au hasard de la conversation, ne parlant que de ce qui m'intéresse, et, si je ne sais pas vous y intéresser, j'en serai très vite averti par je ne sais quelle sensation de froid, qui me tombera sur les épaules et gèlera l'encre dans ma plume. Un comédien, qui entre en scène, sent tout de suite, à d'invisibles effluves qui le frappent au visage, si la salle devant laquelle il paraît est bien ou mal disposée. Il en va de même du journaliste. Le vrai journaliste est doué à cet égard d'un flair particulier qui est, pour lui, comme un septième ».

Cosmopolis, etc. (1) où, toujours, une pensée judicieuse, très plausible, très probable, sur les menues affaires du temps, s'affirmait en une très bonne langue, avec une bonhomie franche, avec une allure facile et une imperturbable conviction. Il ne se fatiguait jamais, et, bien au contraire : « Je ne me sens jamais plus à l'aise » disait-il « que quand je ne sais où trouver le temps de

(1) Sarcey a écrit aussi dans la *Revue encyclopédique.* Voy. p. ex. un article sur l'*Éducation des adultes* (a. 1896, p. 349). Rappelons à ce sujet que les questions de pédagogie, qui l'entéressaient vivement, lui ont fourni les sujets d'un nombre considérable d'articles dans plusieurs journaux de Paris et de la province. En fait d'éducation M. Sarcey disait qu'une idée en éducation, non plus qu'en art, non plus qu'en théâtre, ne vaut pas grand'chose par elle-même ; elle n'a de prix que lorsqu'on la fait descendre des nuages de l'utopie pour la revêtir d'une forme qui la rende sensible aux yeux, pour la réaliser dans la pratique. Et dans la *Préface* qu'il écrivit en 1877 à un fascicule publié par le Musée pédagogique sur les Colonies de vacances, il accepte et soutient l'idée de M. W. Bion, pasteur à Zurich, de choisir un certain nombre d'enfants pauvres « parmi les plus malingres et les plus suffreteux » et les amener pendant les vacances loin de Paris, en montagne ou en forêt pour y faire une cure d'air. « Celui-là seul est un sérieux bienfaiteur de l'humanité, dit-il, qui, ayant trouvé une façon nouvelle de soulager la misère et de faire le bien, ne s'est pas contenté de l'exposer en beaux termes et d'y trouver un thème à des développements pleins d'éloquence, mais qui a lui-même retroussé ses manches, et mis, comne on dit, la main à la pâte ; qui n'a dit aux autres : « Faites comme moi » qu'après avoir achevé sa besogne ». (*Mémoires et documents scolaires publiés par le Musée pédagogique.* Fasc. 19, 1887, p. 6). Dès lors cette philanthropique institution de faire passer à des petits êtres déshérités de toutes les joies de la vie un mois de bon soleil, d'air pur et de sensations heureuses, s'est répandue rapidement dans la plupart des pays de l'Europe.

faire tout ce dont je me suis chargé. C'est alors que je respire » (1).

Et tout ce qu'il écrivait avait un trait de juste raison et d'observation utile à laisser dans l'esprit du lecteur. On ne pouvait pas lire tout ce qu'écrivait Sarcey; mais quoi qu'on lût de lui, on ne regrettait jamais de l'avoir lu.

Dans les dernières années de sa vie il eut deux bonnes fortunes. Le *Temps* le chargea, quoiqu'il y fît un feuilleton hebdomadaire de critique dramatique, d'écrire encore quelques articles courts, des boutades rapides, analogues aux « billets du matin » qu'avait mis à la mode Jules Lemaître.

Il y donna « *Les Fagots* » sous le pseudonyme de Sganarelle, et fut excellent et très goûté. Presque en même temps le journal où il avait toujours secrètement désiré d'écrire, le seul journal, peut-être, où il n'écrivît pas, le *Figaro*, d'où l'avait tenu éloigné le dédain très inexplicable ou l'hostilité aussi incompréhensible de Ma-

---

(1) Sarcey trouvait aussi le temps et le moyen de lire tout ce qui se publiait à Paris et surveillait d'un œil indulgent les premiers pas des jeunes auteurs. A ce propos A. Brisson, dans *Le Théâtre et les Mœurs*, Paris, Flammarion 1905, p. 3, raconte d'avoir eu, à ses débuts, un coup au cœur en lisant un dimanche, dans le feuilleton du *Temps*, que Sarcey avait daigné citer son opinion sur le dernier drame de l'Ambigu et l'avait relevée de quelques éloges. « Quel honneur ! dit-il. Je n'en dormis pas de la nuit. Mon cerveau surexcité se berçait d'illusions merveilleuses. J'étais déjà célèbre, puisque j'avais les suffrages de la critique. Il convenait d'aller lui peindre ma gratitude.... Et le mardi suivant je frappai à la porte du petit hôtel de la rue de Douai.... Dès l'antichambre, j'entendis des éclats de rire perlés qui me glacèrent le sang dans les veines. Sarcey me tendit sa main largement ouverte. — Parbleu, dit-il, vous arrivez bien, jeune homme. Vous déjeunez avec nous.... ». —

gnard, le *Figaro* (1) l'appelait à lui comme une force dont il sentait le besoin.

Il y rentrait — et cette revanche fut une des flatteuses aventures de ses dernières années — après quarante ans; il y faisait sa rentrée, comme un acteur vieux, mais non vieilli, meilleur dans sa maturité que dans sa jeunesse: car c'était par le *Figaro* qu'il avait commencé en 1855 et c'était sur un dernier article pour le *Figaro* qu'il devait en finir. Il y avait eu préparation, « il y avait eu péripétie, il y avait eu révirement, le dénouement rappelait l'exposition : la vie de Sarcey était une pièce bien faite ».

VI.

Tel était le nombre des journaux auxquels il collaborait, même jusqu'au seuil de la vieillesse, qu'il lui arrivait d'écrire plusieurs articles par jour, et, chose plus surprenante, il n'avait cessé de produire avec une sorte de robuste allégresse et de bonne humeur, sans éprouver jamais ni lassitude ni épuisement (2).

Mais il évitait les grandes questions; il préférait les petits faits, les menues affaires, comme par exemple les « questions de mots », qu'il aimait particulièrement; et sur tout cela il écrivait au courant de la plume des articles nets, vifs, agiles sous des apparences de nonchalance et qui pouvaient avoir leurs défauts, mais d'où jamais la qualité maîtresse du journaliste, c'est-à-dire le mouvement, n'était absente.

Comme journaliste Francisque Sarcey avait une figure

(1) Il y publiait les « *Grains de bon sens* ».

(2) On peut dire qu'il a été comme le Dumas père de la chronique et du feuilleton.

à part et une manière qui était toute personnelle. « Les dégoûtés » dit J. Lemaître (1) « en diront tout ce qu'ils voudront : il n'est pas un article de Sarcey où Sarcey ne soit reconnaissable à l'accent, je dirai presque au geste, et qui ne sente en plein son Sarcey. Il est toujours naturel et il a toujours l'air de s'amuser de ce qu'il dit, même quand ce n'est guère amusant. On admire comme il sait s'intéresser à des histoires minuscules, à des drames qui évoluent tout entiers dans les bornes d'un rond de cuir, à des *Lutrin* et à des *Seaux* enlevés, à des épopées héroï-comiques qu'il aura oubliées dans cinq minutes. Et on le voit, on l'entend : il se conjouit dans sa barbe, il vous appelle « mon ami », il va vous taper sur le ventre. Il est vivant et bien vivant, et je vous assure que c'est là le don suprême ».

Ce que tout le monde allait penser tout à l'heure, il le pensait un instant auparavant, et ce *sens* spécial, qui était chez lui un don, qu'il ne faisait rien pour se donner ou pour accroître, lui conférait naturellement une autorité immense sur le public.

Sa qualité maîtresse était le *bon sens,* qui n'allait pas sans un brin de défiance à l'endroit de la sensibilité et de l'imagination (2). Là où le bon sens suffisait,

(1) Jules Lemaître, *Les Contemporains. — Études et Portraits littéraires* — 2e série. Paris, 1887, pp. 213-214 ; Id., *Revue politique et littéraire (Revue bleue)* 1885, XXXV, 610.

(2) Le *bon sens*, chez Sarcey, n'était pas seulement un *don* de nature ; c'était aussi le fruit d'une culture intensive conduite avec méthode et tenacité. « Personne ne se défie plus que moi des chemins de travers », écrivait-il pendant son voyage en Bretagne. « About n'a pas plutôt flairé un petit sentier, qu'il s'y jette à l'aventure. Je ne l'y suis pas. La grand'route, la grand'route !... » C'est aussi la grand'route qu'il aimait dans ses études ; et il y creusait son sillon.

M. Sarcey triomphait ; là où le bon sens ne suffisait peut-être pas, dans certaines questions délicates qu'il était porté à simplifier un peu trop, M. Sarcey faisait encore bonne contenance et méritait quand même d'être écouté.

Du bon sens, il en avait tant montré, si souvent, si régulièrement et si longtemps, qu'il s'en était fait comme une spécialité, comme un monopole. Il avait fini ainsi par inspirer une confiance sans bornes à quantité de bonnes gens et un mépris sans limites aux détraqués de la jeune littérature.

M. Sarcey était comme qui dirait le « bonhomme Richard » de la presse contemporaine et, comme il s'appelait lui-même, le « Sganarelle » de la presse française (1).

On n'a jamais bien su ce que c'était que le bon sens; mais on voit assez facilement ce que c'est que le sens commun, et M. Sarcey avait tellement ce sens-là que le sens commun était, en quelque manière, son sens particulier. Et toutes les manières de s'écarter du sens commun lui étaient odieuses : le paradoxe lui répugnait ; l'ironie l'exaspérait ; il n'admettait rien que penser tout droit et parler tout droit, sans jamais s'éloigner de la façon de penser qui était celle de la majorité des « honnêtes gens », en y mettant seulement un ton plus vif, une allure plus joyeuse et une expression puisée aux sources mêmes de la bonne langue.

Grand redresseur des petits abus, protecteur des modestes fonctionnaires, terreur des Administrations et des Compagnies, hygiéniste convaincu, épris avant tout d'utilité, vivant bien sur la terre et aimant y vivre, pareil en cela à ses ancêtres du XVIIIe siècle dont il avait gardé

---

(1) Il faut entendre ici le savoureux Sganarelle du *Médecin malgré lui.*

l'ardeur d'humanité et l'activité d'esprit, que de questions n'avait-il pas remuées et que de services n'avait-il pas rendus !

Les écoles primaires, les traitements des petits employés, les controverses philosophiques, les événements quotidiens publics ou privés, les paperasseries plus que chinoises des bureaux, les bourdes solennelles de la magistrature et l'élevage des nourrissons, les histoires de curés, de moines et de religieuses, le divorce et les réceptions de l'Académie, les caisses d'épargne, les questions de politique ou de littérature, de morale ou d'orthographe ou de grammaire, de casuistique ou de voirie.... ont été les sujets que Sarcey a traités avec une aisance robuste et avec « quelque chose de la souple curiosité d'un Voltaire écrivant certains petits articles du *Dictionnaire philosophique* ou d'un Galiani abattant de verve son *Dialogue* sur les grains » (1).

VII.

Sarcey avait au plus haut point le naturel, le mouvement et la clarté, car il ne parlait jamais que des choses qu'il concevait parfaitement (2). Surtout il avait un merveilleux talent d'exposition animée. Sous sa plume patiente et solide, qui jamais ne se hâtait ni ne s'ennuyait, les

---

(1) J. Lemaître, *Les Contemporains*, II, 215.

(2) Et c'est un mérite qui est devenu rare en ce temps de pédants qui ont l'air d'en dire plus qu'ils n'en savent et de nerveux qui affectent, au contraire, d'avoir plus de « sensations » qu'ils n'en peuvent traduire.

questions les plus compliquées se faisaient simples, et les plus ingrates devenaient intéressantes (1).

Cependant il y insistait un peu trop, il mettait souvent les points sur les *i*, il avait toujours l'air de s'adresser à des illettrés ou à des imbéciles ; et de là, peut-être, le grand reproche que beaucoup de nigauds et même de gens d'esprit lui faisaient : « Est-il lourd, ce Sarcey ! ».

Effectivement ses contemporains le comparaient bien souvent à un éléphant, mais c'était par pure plaisanterie. Quant à sa tournure d'esprit, il était franc, simple et rond ; et quant à son style, il s'était nourri du ***Dictionnaire philosophique*** et des ***Facéties*** de Voltaire, et il en nourrissait sa prose.

Et puis, ce n'était point dans son style que cette prétendue « lourdeur » était plus sensible, mais plutôt, dans son rude badinage ; car il n'avait pas de sous-entendus, de demi-sourires minces et traîtres, mais c'était un gros jet de bonne humeur, c'étaient les éclats d'un bon sens échauffé et joyeux. Lourd ? non pas. Ou bien, c'était son impertubable franchise qui était lourde aux épaules de ceux sur qui elle s'exerçait (2).

Toute la prose de M. Sarcey était visiblement écrite au courant de la plume et son style pouvait pécher quelquefois par négligence et hâte, jamais par méconnaissance

(1) Entre autres, la question des égouts — les odeurs de Paris, le « tout à l'égout », la presqu'île de Gennevilliers — mais il n'y avait rien de plus palpitant quand c'était lui qui en parlait !

(2) M. Sarcey disait qu'il ressemblait peu à un héros romantique ; qu'il n'avait de René ou d'Obermann ni la sveltesse pliante ni la pâleur nacrée, et qu'une myopie célèbre dans le monde entier aggravait encore le poids de sa démarche. Voilà pourquoi il était entendu que sa plume était *lourde* : il n'y avait pas d'autre raison.

du génie de la langue. Il aurait pu dire de sa prose ce que Chapelle disait de ses vers :

Tout bon habitant de Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère.
Moi, c'est ainsi que je les fais,
Et, si les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

« Comment M. Sarcey suffirait-il autrement à sa tâche écrasante ? » dit J. Lemaître (1). « Mais, au reste, quand il voudrait s'appliquer, ciseler, fignoler, chercher l'expression rare, il n'y arriverait pas. Simplicité, clarté, naturel, mouvement aisé, verve entraînante, c'est là tout son fait. Il est de bonne race gauloise ».

Et à cause de cela beaucoup de choses, sans échapper à son intelligence, restaient en dehors de ses sympathies, quelque effort qu'il fît d'ailleurs pour les aimer. Comme il était très sincère, il a confessé lui-même qu'il avait mis bien du temps à goûter la poésie de V. Hugo ; et, à plus forte raison, il était incapable d'apprécier beaucoup les extrêmes raffinements, un peu maladifs, de la littérature contemporaine, notamment l'impressionnisme de M. Edmond de Goncourt et de ses disciples, la subtilité, l'inquiétude, la trépidation et « la nervosité » de leur « écriture artiste ».

C'est justement parce qu'il était de bonne et limpide race française et peu enclin aux nouveautés aventureuses que M. Sarcey, très aimé à Paris, avait peut-être en province ses lecteurs les plus fidèles et les plus épris, et il le savait et en était charmé.

C'est à Paris qu'on voit éclore les modes littéraires comme les autres modes, et cela est fatal, Paris étant la plus surprenante agglomération d'esprits qui soit au

(1) J. Lemaître, *Les Contemporains*, cit. p. 223.

monde. Que ces modes soient passagères ou que quelques-unes soient durables et répondent à quelque réel besoin des générations nouvelles, c'est une autre question. M. Sarcey, carrément installé dans son bon sens, n'avait pas même à se défendre contre l'attrait de ces nouveautés douteuses et mêlées. Encore une fois il relevait du XVIIIe siècle par son esprit, par son style, par ses goûts littéraires, même par sa philosophie.

VIII.

Voici à présent quelques traits où la rude plaisanterie et la verve robuste de Sarcey sont mises en plein jour :

*
* *

A propos d'un certain article sur la magistrature, dont la réforme venait d'être décidée à la Chambre, Sarcey entonna un chant de triomphe, « un chant féroce, un chant sauvage et on le vit, à la fin, exécuter sur le cadavre de la magistrature la danse du tomahawk en agitant à sa ceinture les maigres chevelures des « doux juges » scalpés ».

*
* *

Autrefois il écrivit avec véhémence contre les abonnés du mardi à propos des *Corbeaux* de M. Becque. L'invective montait, montait : « Au moins, puisqu'ils ne savent rien, qu'ils ne se mêlent pas de juger ! ». Et tout ce crescendo aboutissait à un mot superbe : « Ils viennent là pour voir et se faire voir, c'est bon ; mais la pièce, est-ce que cela les regarde ? »

*
* *

Relativement au discours de réception de M. Fr. Coppée il dit : « Il fallait laver M. de Laprade de l'hor-

rible accusation de panthéisme. Il paraîtrait qu'il n'a jamais célébré la création que pour s'élever tout de suite au créateur. « *Allons, tant mieux, tant mieux* ». Je dirais volontiers avec Philaminte : Sentez-vous comme moi la saveur de cet « Allons, tant mieux? ».

*
* *

Il s'agissait des plagiats dont on accusait M. Sardou. « Sardou est un emprunteur, soit. Mais il faut croire que cela n'est déjà pas si facile d'emprunter, puisque ni vous ni moi ne le faisons. Comment! il y avait là une pièce à faire avec les débris de *Miss Multon* et de la *Fiammina*, une pièce qui pouvait avoir cent représentations et rapporter cinquante mille francs; vous le saviez et vous ne l'avez pas faite? Vous êtes des idiots, mes amis ».

*
* *

Et à propos d'un cas de prononciation : « Non, vous n'imaginez pas la joie intime et profonde que sent la fille d'un concierge le jour où elle a prononcé pour la première fois *désir*. Il y a chez elle comme un gonflement d'orgueil.... Elle possède les traditions de la Comédie-Française, elle parle comme Molière. Ne la poussez pas, elle vous jetterait superbement au nez un *d'sir* où il ne resterait plus d'*e* du tout. Mieux que Molière ! »

*
* *

Une des boutades favorites de Sarcey était : « Le *Tartuffe* parfait, idéal? Nul ne le saura jamais, par la seule raison que le seul mortel qui pourrait répondre à cette inextricable question n'est plus de ce monde !... Ce seul homme, c'est tout bonnement Molière lui-même !... »

*
* *

Ce mot de Sarcey restera éternellement vrai : « Pour bien dire Hugo, il fait avoir passé par Corneille et Ra-

cine.... Pour bien jouer Dumas, Sardou et Augier, il est indispensable de savoir ses *gammes*. Et les gammes, c'est Molière ».

*
* *

Sarcey pesta toute sa vie contre les retardataires du théâtre qui, sans même prendre la peine de saluer les gens qu'ils dérangent, arrivent au spectacle sur le coup de dix heures, au milieu du premier acte, et s'asseyent bruyamment dans leurs stalles. Sarcey eut beau décocher toutes ses flèches de critique à ces amateurs de théâtre: les campagnes qu'il mena contre eux restèrent sans effet.

*
* *

A la mort de M. Henry Régnier, les candidats à sa succession étaient nombreux. Sarcey, qui ne se prodiguait guère et avait l'art de savoir faire une démarche, alla bien vite trouver son ami Spuller, le ministre. Il venait de faire une conférence à l'Odéon ; il était en habit.

— Tu constateras, mon cher ministre, que je n'ai pas hésité à endosser l'habit pour te présenter une requête ! Il faut croire que j'y tiens.... Tu me promets de dire oui et de nommer mon candidat ?

— C'est promis, reprit aimablement le grand maître de l'Université. Je n'ai rien à te refuser, puisque tu es en habit !

Le lendemain M. A. Bernheim était nommé. Sarcey, en lui apprenant la nouvelle, ajouta, s'esclaffant de rire :

— C'est à mon habit que vous devez tout. Si j'avais eu ma redingote, je n'aurais rien obtenu !

*
* *

Sarcey, à propos de répertoire, disait un jour, plein de foi et de componction (1) : — Surtout, mes enfants,

---

(1) Voy. aussi : A. Bernheim, *Trente ans de théâtre*, IVe série. Paris, 1908, p. 247.

respectez bien l'instruction que je vais vous donner! Une instruction? Pis que cela!... Une de mes volontés suprêmes. — Comme tu y vas, s'écria Georges Peyrat, en sursautant. Une volonté suprême? Tu m'épouvantes, patron! — Eh bien, répondit sérieusement Sarcey, écrivez toujours répertoire avec un grand R.... N'oubliez jamais la majuscule! Elle lui est due. — Voilà ta volonté? répliqua Peyrat rassuré.... Et tu nous la livres sans sourciller? Je comprends maintenant que tu consacres au Chat Noir, à Allais et à Salis, les soirées que tu ne passes pas à la Comédie! Te voilà un pince-sans-rire, toi qui flagelles chaque dimanche la blague et l'ironie!... La *Blague* et l'*Ironie* avec des majuscules, aussi, patron? Sarcey pouffa de rire et reprit la partie de dominos interrompue. La boutade n'en était pas moins d'une absolue sincérité. En bon professeur de théâtre, Sarcey exigeait une immense majuscule au mot répertoire.

*
* *

Il était le type le plus parfait et le plus complet des vieux habitués de la Comédie-Française, dont le coup d'œil et le suffrage étaient autrefois, pour les comédiens, l'encouragement suprême. « Vous avez été bien applaudi, ce soir », dit-on à un illustre auteur. Et celui-ci répondit, comptant pour peu les bravos de la foule: « Oui, mais *le petit coin* n'a pas bronché! » Sarcey était, à lui seul, ce *petit coin* des habitués, dont se souciaient jadis et s'inquiétaient les comédiens fameux.

*
* *

Quand Adolphe Brisson débutait dans la presse, Sarcey lui avait fait la grâce de citer une de ses chroniques, avec un mot d'éloge, propre à flatter sa jeune vanité. Il avait été tellement ému de cette marque de sympathie, qu'il n'en avait pas dormi, la nuit suivante. Il résolut

d'aller en remercier Sarcey. « C'était un mardi matin » raconte A. Brisson (1) « je trouvai le critique en nombreuse compagnie, entouré des intimes qui fréquentaient chez lui ordinairement : H. Fouquier, G. Peyrat, G. de Serbonnes, Ch. Reynaud, F. Thomé, Ch. Doge, le docteur Tripier, auxquels se joignaient chaque semaine quelques hôtes de passage, artistes, écrivains, et comédiennes. Tout ce monde parlait haut et riait fort. Je m'apprêtais à me retirer, après avoir balbutié mon remerciement ; mais je n'en eus pas le loisir. Un sifflement retentit dans le tuyau acoustique : — Allons ! à table ! — Et je fus poussé, malgré ma résistance, vers la salle à manger, où je m'assis entre une ingénue et une duègne de Molière. La conversation prit de suite un tour gaillard qui redoubla ma timidité. Il me sembla que les convives étaient très spirituels. Sarcey leur donnait rondement la réplique et je m'émerveillais de son parfait naturel, et je tremblais aussi qu'il ne me forçât, en m'interpellant, à sortir de mon mutisme. Je rougissais de me sentir insuffisant et gauche. Il vit l'embarras où je languissais; il m'adressa un sourire un peu railleur et plein de bonté. — J'ai passé par là, me dit-il. C'est un défaut qui s'en ira avec l'âge.... Cependant les minutes s'envolaient en ces joyeux devis. L'horloge sonna deux heures. L'amphitryon nous congédia : — Mes enfants, vous êtes bien gentils. Mais il faut faire l'article.... ».

*
* *

Aux premières représentations de l'Opéra, Sarcey occupait un fauteuil d'orchestre qui était placé juste derrière celui de Reyer, le feuilletoniste du *Journal des Débats*. Quand par hasard il se rencontrait, dans quel-

---

(1) Francisque Sarcey. *Quarante Ans de Théâtre*, vol. I, p. 34. Introduction. Voy. ci-dessus, p. 111, n. 1.

ques-uns des opéras nouveaux, une phrase bien rythmée et franchement mélodique, Reyer se tournait à demi vers Sarcey, et le voyant applaudir de toutes ses forces, lui disait d'un air de compassion méprisante : « J'étais sûr, que vous alliez aimer ça ! — Ma foi ! lui répondit un soir Sarcey, « ce n'est pas ma faute si la musique qui me plaît, me plaît mieux que celle qui m'ennuie ».

* *
*

Comme en 1872 Marcelin cherchait des chroniqueurs pour sa *Vie parisienne*, Sarcey proposa à M. Ferd. Fabre d'y publier quelques croquis du monde clérical. M. Fabre, à cette ouverture, fut un peu effaré. — Qui ? Moi ? Collaborer à une feuille boulevardière ? — Que risquez-vous d'essayer, reprit Sarcey. Envoyez-moi un premier portrait. Mais ne dépassez pas cinq cents lignes. Et tâchez que ce soit gai ! — Cette année-là, raconte A. Brisson (1), « M. Ferd. Fabre était invité à passer l'automne chez une pieuse châtelaine du département de l'Ariège. Il s'y rencontra avec un certain nombre d'ecclésiastiques, dont l'un, surtout, excita sa curiosité. Instruit et laborieux, il aspirait depuis longtemps à la mitre et se consumait d'ambition rentrée. Cette figure ravagée, dans le cadre austère de ce castel, où l'on vivait au milieu des robes noires — jupe de laine de la douairière et soutanes de ses hôtes, — ce type de moine inquiet lui parut digne d'être choisi pour modèle. Il expédia à Sarcey, non pas une silhouette, mais un essai compact de vingt pages : — C'est un pitoyable article que vous m'avez envoyé, lui répondit le critique, mais c'est le commencement d'un roman superbe. Achevez-le vite. Ainsi naquit l'*Abbé Tigrane* ».

---

(1) A. Brisson, *Portraits intimes*, IIIe série. Paris, Colin, 1897, page 301.

IX.

Au bas d'une photographie de Sarcey on a retrouvé ces lignes très sincères qu'il traça sur le carton en manière d'autographe : « Toute mon esthétique se résume en cette phrase de La Bruyère : Vous voulez dire : il pleut, dites : il pleut; vous me trouvez bon visage et vous désirez m'en féliciter, dites : je vous trouve bon visage. Est-ce un si grand malheur d'être entendu quand on parle ? ».

En un mot, il était de la grande lignée des écrivains de race française qui prisent par-dessus toutes choses ces vertus suprêmes : la simplicité, la netteté, la lumière, la clarté. Et ces qualités, méprisées des subtils et des chercheurs de quintessence, Sarcey les possédait à un degré tel qu'il fut, en ce temps-là, une force: et une force faite de bonté.

Jusqu'à la fin, et même quelques heures avant l'étouffement suprême, il avait travaillé par ce besoin d'écrire qui pousse invinciblement les écrivains nés pour ce labeur de chaque jour, de chaque instant. Il se souciait, a dit J. Claretie, « en vrai journaliste, de l'actualité du matin ; il demandait, réclamait son gendre, M. A. Brisson, qu'il aimait comme un fils. Je veux le voir, j'en ai besoin : je ne serais plus au courant ! »

Il eût pu tenir la plume, il eût écrit certainement.

Écrire, parler, agir, c'était sa vie et tout son être débordait de vie, se dépensait en causeries, en conférences, en articles, jetés au vent, en correspondances privées qu'il multipliait, répondant aux lettres, donnant des conseils, lisant des manuscrits, ajoutant à son labeur public tout un labeur privé, ignoré, et qui, sans doute, s'il lui faisait des amis, des obligés, lui faisait aussi des ingrats.

Mais quoi ! peut-être fallait-il à cette nature puissante cette multiplicité d'efforts et de travail. Il disait volontiers, « que l'homme est fait pour obéir à son tempérament et suivre sa destinée ». Et son tempérament était de telle sorte qu'il respirait continuellement de la vie commune, de la vie publique, de la vie de tous, en parfaite communion de sensations, de sentiments et d'idées avec la majorité de ses concitoyens, et vivant, seulement avec un peu plus d'intensité, la vie sentimentale et intellectuelle de tout le monde.

Ce grand journaliste a véritablement honoré le journalisme; et son nom populaire, ce nom que tout un peuple, à Orange, avant *Œdipe roi,* acclamait en même temps que celui de Mistral, ce nom du remueur d'idées, de l'*articlier* admirable, prodigieusement alerte, fécond et entraînant, est resté, à coup sûr, dans l'histoire littéraire du XIXe siècle.

Enfin, ce qui chez un homme surpasse encore la qualité du talent, c'est l'exemple qu'il laisse par l'emploi qu'il en a fait. A ce point de vue, Sarcey reste l'honneur et le modèle de sa profession. Il ne faut pas imiter sa manière, dit Larroumet (1) « car toute imitation est stérile et sans franchise, mais être comme lui sincère et bienveillant, indépendant et intègre, dire à tout le monde ce que l'on croit être la vérité, ne se croire tenu qu'envers le public et mettre cette conviction au-dessus de toute considération personnelle, cela demeure la règle du métier. Il citait volontiers un mot d'Augier dans le *Fils de Giboyer:* « L'honnêteté, c'est l'orthographe ». On aurait pu répondre à ce maître grammairien, comme dans la pièce : « Peu de gens la mettent comme vous ».

---

(1) G. Larroumet, *Études de critique dramatique.* Paris, Hachette, 1906. Vol. II, p. 341.

LE CRITIQUE DRAMATIQUE

I.

Comme la plupart des écrivains originaux, Francisque Sarcey n'a représenté que deux choses : lui-même et son temps ; c'est-à-dire, un caractère singulier et la vie intellectuelle de toute une génération. Français de race, il avait apporté, en naissant, « un ensemble de qualités essentielles et ataviques : le besoin de comprendre et de juger par soi-même, qui est la raison, le sens du juste et du pratique, qui est le bon sens, le don de relever raison et bon sens par la notation rapide, vive et gaie, des rapports et des contrastes, qui est l'esprit. » (1).

Le milieu et l'éducation avaient développé en lui ces tendances dans leur sens naturel. Bourgeois dans toute la beauté du terme et dans toute son horreur, et né de parents bourgeois, il avait appris de son père, avec les plus solides vertus bourgeoises, l'amour d'une littérature dont l'influence fut un des principaux éléments dans la formation de la bourgeoisie française. Inspirant cette

(1) G. Larroumet, *Ét. de crit. dram.* II, 335 sqq.

littérature et dirigée par elle, lui servant de modèle et l'imitant, cette bourgeoisie aimait, en poésie et en prose, les qualités moyennes et solides : l'ordonnance claire, l'observation exacte, l'équilibre entre les extrêmes, l'exécution serrée.

L'esprit bourgeois s'était en effet emparé tout de suite, avec convoitise, de la science ; il avait eu d'abord un admirable élan vers la richesse; puis, le positivisme se fortifiant et s'exaspérant davantage, il se détourna de l'idéal et s'attacha à la logique. La loi et la science prirent alors, sur les esprits, une autorité absolue. Il semblait, dit Filon, « que la science pourrait tout, expliquerait tout ; qu'elle répondrait à tous les besoins, satisferait à toutes les curiosités, réaliserait tous les rêves de l'humanité » (1).

Pour suivre le train des mœurs, l'art dramatique dut s'alléger de toutes les ressources inutiles. A mesure que les faits prenaient plus de place sur la scène et que l'observation se donnait plus d'espace, la poésie se rétrécissait et abdiquait, se sentant deux fois suspecte, soit pour avoir rampé trop bas avec les classiques, soit pour s'être perdue trop haut avec les romantiques. Elle se réfugiait dans les cénacles, où elle servait de consolation aux mécontents, de jeu savant à ces virtuoses sans public, qui furent nommés, ensuite, les parnassiens.

Le réalisme théâtral suivait la marche du positivisme dans la société, par une progression presque parallèle et continue (2); et ce réalisme consistait à sacrifier la vérité et à se moquer de la vraisemblance, à se passer du goût, à n'avoir point d'esprit ou à l'avoir vul-

---

(1) A. Filon, *De Dumas à Rostand*, Paris, Colin 1911, p. 9.

(2) Voy : H. Parigot, *Le Théâtre d'hier*, Paris, Lecène 1893, p. XXVIII.

gaire, à ne garder, de ce qui constituait l'art, que la partie élémentaire, l'observation, et à n'observer que les parties extérieures, à mettre les signes à la place des sentiments, à reproduire des gestes pour se dispenser d'être un interprète de l'âme, à manquer enfin la poésie, là où elle naît d'elle-même de la réalité (1).

De tous les genres littéraires cette bourgeoisie préférait le *théâtre,* mais un théâtre large et accessible, qui suivait la vie de près et qui était peu soucieux de fantaisie, avec la comédie de caractères et de mœurs comme centre, la tragédie héroïque et le vaudeville à couplets comme pôles extrêmes.

L'éducation solide et restreinte des collèges universitaires, où se façonnait l'esprit de la bourgeoisie, s'adaptait parfaitement à ces besoins intellectuels et moraux. Conçue d'après eux et pour eux, elle formait des bourgeois latinistes, qui aimaient à lire, et qui revenaient toujours à quelques auteurs préférés. Ils se créaient un idéal de sagesse épicurienne sur le modèle d'Horace ; ils aimaient la plaisanterie gaillarde et grivoise de Rabelais, la santé morale de Molière, le rationalisme et l'esprit de Voltaire. Le romantisme passa sur eux comme une crise, mais sans les entamer profondément.

Après une période brillante et courte de lyrisme, ils étaient revenus avec empressement à leurs instincts, au réalisme et à l'esprit classique, c'est-à-dire à l'étude des grandes passions qui bouleversaient les individualités.

Sarcey a représenté nettement et clairement cet esprit bourgeois dans la critique dramatique. Il lui a donné la plus complète satisfaction qu'une classe de lecteurs ait pu recevoir d'un guide préféré.

D'autres ont été les critiques d'une école; lui, il a

(1) Voy : J. J. Weiss, *Le Théâtre et les Mœurs,* Paris, Calmann-Lévy, 1889, pp. 143-144.

été, pour le théâtre, « le critique national », comme on l'a défini, moitié par estime, moitié par raillerie.

Ayant assisté à la banqueroute finale du romantisme, en politique comme en littérature, il avait vu l'avènement du réalisme et il l'avait suivi, pour ne plus le quitter. Sa robuste poitrine ne respirait à l'aise que près de terre; ses larges pieds ne quittaient pas le sol; ses yeux attentifs de myope ne risquaient pas leur regard au delà de leur rayon visuel, mais ce qu'il arrivait à voir, il le voyait juste.

Entre le romantisme d'un Théophile Gautier et l'impressionnisme d'un Jules Lemaître, le réalisme d'un Francisque Sarcey offrait, au genre théâtral, un point d'appui singulièrement utile et solide par sa conformité avec les goûts essentiels et les tendances naturelles d'un pays. Avec son génie jovial et débonnaire, Sarcey éleva son dogmatisme très personnel à la hauteur d'un lyrisme bourgeois. Car le caractère bourgeois, chez lui, se complétait par le tempérament gaulois. Les idées de Voltaire, aperçues à travers celles de Béranger, lui tenaient lieu de philosophie.

Par ses sympathies, par ses opinions, par ses procédés, par son tour d'esprit, enfin, il incarnait bien le bourgeois français, de condition moyenne, élevé au temps de Louis-Philippe.

II.

Lorsque Sarcey, en 1858, se fixa définitivement à Paris, il connaissait déjà à fond Scribe et son école. « Élevé au biberon de Scribe, nourri de Scribe, imbu de Scribe » (1),

(1) A. Thalasso, *Le Théâtre libre*. Paris, Mercure de France, 1909, p. 30.

il arriva à Paris alors que presque tous les théâtres ne jouaient que du Scribe. Sa première éducation théâtrale se fit ainsi par Scribe, et il en ressentit les effets pendant toute sa vie.

Comme il cherchait alors sa voie, il eut l'idée d'écrire une pièce en un acte, intitulée *Risette*, qu'il fit lire à Edmond About. Celui-ci y intercala une chanson, consentit à signer le vaudeville et l'envoya à Montigny. *Risette* fut jouée avec succès au Gymnase en 1859 (1).

Pressé par ses amis d'écrire d'autres pièces, Sarcey s'y refusa absolument. « Je m'étais jugé, dit-il, je n'avais pas le don. Je passais des temps infinis, et avec quelle ardeur de travail, et dans quelles angoisses ! Je frémis encore, rien qu'à ce souvenir présent, des difficultés de rien du tout, dont un homme de théâtre se serait tiré en cinq minutes. Je sentais bien que le théâtre avait sa logique particulière, et que tel événement, absurde en soi, devait être présenté de telle ou telle façon pour paraître vraisemblable au public. Je faisais parler tous mes personnages, comme je parlais moi-même. J'avais l'esprit critique si développé déjà, que je mesurais exactement ce qui me manquait pour réussir au théâtre. J'y renonçai complètement ».

Son rare bon sens lui permit de juger carrément ce qu'il était capable de faire ; et plus tard, il ne se fit plus aucune illusion sur ses défauts.

Le jour où il prit possession du feuilleton dramatique, d'abord à l'*Opinion Nationale*, puis au *Temps*, il dut éprouver une des joies les plus intenses que puisse procurer à un homme la profession pour laquelle il est né et qu'il va exercer dans les conditions les plus con-

---

(1) Voy : H. Castets, dans la *Revue encyclopédique*, a. IX, p. 483.

formes à la nature de ses facultés. Il voyait sur la scène une école dramatique dont les maîtres, à divers degrés, donnaient la vie dramatique à ce qu'il aimait : l'observation réaliste traduite par les procédés classiques.

Scribe venait de donner à cette école une formule claire et logique, des moyens simples et d'emploi aisé, tout un mécanisme supérieurement agencé.

Augier et Dumas fils, Sardou et Meilhac-Halévy se servaient de cette formule pour exprimer, chacun, sa conception originale du même art. Leur production, exceptionnellement brillante et féconde, faisait alterner sur la scène l'observation et la discussion morale : peintures de mœurs et pièces à thèses (1).

Fr. Sarcey fut le premier qui eût uniquement et constamment appuyé la critique dramatique sur l'expérience la plus vaste, la plus complète, la plus loyale. A coup sûr la critique dramatique existait avant lui. Avec Fiorentino, Théophile Gautier, Jules Janin et Paul de Saint-Victor, illustres et vénérables survivants de l'époque romantique, la critique dramatique s'était fort élargie (2). Ils avaient d'excellentes remarques et

---

(1) Voilà la définition que Sarcey a donnée de la Comédie-thèse : « La comédie-thèse a de tous temps existé dans notre théâtre ; elle est un fruit spontané de notre esprit français, qui se plaît à entourer une idée morale ou un paradoxe de toutes ses preuves, avec un bel appareil de logique » (*Quarante Ans de Théâtre*, t. v. p 174).

(2) Cette critique dramatique parlait de ce qu'elle voulait, et personne n'y trouvait rien à redire. Paul de Saint-Victor publiait les *Deux Masques* dans ses feuilletons, et au lieu des comédies contemporaines, il racontait celles d'il y a deux mille ans, ce qui lui permettait plus de liberté dans ses commentaires. Théophile Gautier donnait ses impressions de voyage. Et quant aux chroniques de J. Janin, dit H. Bordeaux, *La*

qui portaient bien ; mais ou ils les semaient au hasard et sans les rattacher à une théorie, ou ils se livraient à de brillantes fantaisies à propos et à côté de la pièce du jour (1) et conservaient, à cet humble genre littéraire, le caractère de « littérature personnelle » qui avait été un trait commun à toute la littérature romantique (2).

Sarcey arriva, du fond de sa province, simple de façons et de style, armé de bon sens, de franchise, de patience ed de belle humeur ; professeur dans l'âme, consciencieux, bien nourri de littérature classique et particulièrement de littérature du XVIII[e] siècle, décidé à n'écrire que pour dire quelque chose ; non pas naïf, mais un peu dépaysé parmi la légèreté et l'ironie parisiennes.

Il se mit à raconter tranquillement, de son mieux, les pièces qu'il avait vues, à les juger le plus sérieusement du monde, à montrer comment elles étaient construites, pourquoi à tel moment elles ennuyaient, pourquoi à tel autre elles faisaient plaisir, et à motiver avec soin ses jugements. Il dit ce qu'il pensait et il le dit simplement, sans paradoxes, sans feux d'artifice.

Au milieu des prestidigitateurs de la critique dramatique, il écrivit en bon professeur et s'efforca de faire voir au public ce que c'était que le « métier » drama-

---

Vie au Théâtre, III sér. p. 265 « on les qualifiait d'étincelantes parce qu'elles ressemblaient à ces bouquets des feux d'artifice qui sont censés représenter des scènes dont nul n'a jamais pu fournir l'explication, mais cela fait un grand bruit et jette beaucoup d'éclat ».

(1) Voy : Jules Lemaître, *Les Contemporains,* II[e] serie, p. 227 et suiv.

(2) Voy : L. Petit De Julleville, *Histoire de la Langue et de la Littérature française des origines* à 1900. Paris, Colin 1899, t. VIII, p. 378.

tique, ce que c'était que la « dramaturgie », ce que c'était que « l'art » de bien faire une pièce de théâtre. Et cela parut au public prodigieusement original.

Pendant quarante années il a passé toutes ses soirées au théâtre, en suivant la campagne dramatique de semaine en semaine, comme les spéculateurs qui suivent les opérations de bourse, d'une liquidation à l'autre. Il y est allé consciencieusement, a dit M. R. Doumic (1) « chaque fois que ses fonctions l'y appelaient et retourné complaisamment d'autres fois où nulle nécessité ne l'y obligeait ; il a fréquenté, même en été, les salles de spectacle dont la fraîcheur lui paraissait alors délicieuse, et, aux jours où décidément il devenait impossible de trouver dans Paris désert des représentations théâtrales, il en est allé chercher dans les provinces ; il a suivi les premières représentations, assisté aux reprises et figuré dans les matinées ; il a revu vingt fois les mêmes ouvrages avec des distributions à peine différentes, et, sous des titres divers, il a entendu un nombre de fois incalculable la même pièce où des moyens qui ne variaient pas produisaient des effets dénués d'imprévu ; devant les spécimens d'un art qui ne se renouvelait guère, il a trouvé un plaisir toujours nouveau, se laissant prendre par les entrailles, tantôt serré par l'émotion et tantôt secoué par le rire ; il a, dans des feuilletons de plus en plus copieux, raconté par le menu ce qui, de huit heures du soir à minuit, se passe entre le côté cour et le côté jardin, analysé, expliqué, commenté, discuté, approuvé, loué, blâmé des ouvrages qui étaient proprement synonymes de rien, démonté des pièces de théâtre comme

(1) René Doumic, *Études sur la Littérature française*. Paris, Perrin 1901, IV série, p. 99 et suiv. Voy. aussi : *Revue des Deux Mondes*, t. CLIX.

on démonte des pièces d'horlogerie, disséqué des drames, débrouillé des vaudevilles, apprécié des à-propos, disserté sur des comédies, raisonné la folie des intrigues les plus compliquées, pesé le néant des inventions les plus saugrenues, souligné les défaillances, catalogué les beautés, mis le doigt sur les imperfections, dénoncé la scène à faire et applaudi aux endroits où l'action rebondit ; appliquant des théories toujours les mêmes, répétant les mêmes choses avec une constance, une assurance, une patience imperturbables, enfonçant les mêmes clous et les mêmes portes, il a jugé les auteurs, conseillé les débutants, encouragé ceux-ci, découragé ceux-là, gourmandé les acteurs, taquiné les actrices, disputé avec les directeurs et avec les ouvreuses, pris à partie le public, développé des théories sur l'interprétation du répertoire et sur l'heure du spectacle, sur les destinées de la Comédie-Française et sur le prix des places, pronostiqué le succès, supputé la recette, et enfin subordonné toute sa vie au théâtre, sans avoir un seul jour pendant ces quarante années laissé percer un instant de lassitude ou d'ennui, sans s'être une seule fois plaint qu'une telle besogne fût rebutante et vaine, — et probablement sans s'en être aperçu ».

III.

Lentement, à force de voir des pièces, d'observer et de comparer, Francisque Sarcey eut, sur le théâtre, sur son histoire et sur ses lois, des idées d'ensemble parfaitement liées entre elles, une *esthétique* complète de l'art dramatique, une esthétique non seulement arrêtée dans ses grandes lignes, mais immuable, car elle était

l'expression même de sa nature, comme il arrive pour tous les talents originaux. C'était encore une esthétique de bourgeois et de professeur.

Et cette esthétique on la trouve éparse dans les feuilletons qu'il écrivit au *Temps* pendant quarante années : ce qui fait, en chiffres ronds, quelque chose comme deux mille feuilletons ou quatre-vingts volumes (1).

L'autorité que Sarcey avait peu à peu conquise, il la devait à un ensemble de qualités des plus estimables : son solide jugement, l'étendue de son savoir, sa franchise et son indépendance, sa verve « un peu grosse sans doute, mais drue et gaillarde » (2) et surtout sa persévérance.

Son feuilleton était devenu pour beaucoup de lecteurs plus qu'un divertissement et plus qu'un enseignement : c'était une habitude. Des hauteurs de Montmartre au faubourg Saint-Germain, on attendait son appréciation et son jugement comme parole d'évangile.

Il n'était pas un fantaisiste. On savait d'avance ce qu'il dirait ; on n'était pas déconcerté. Il connaissait le sujet à traiter. Il ne se contentait pas d'accumuler des faits d'expérience : il les ordonnait et les classait dans son esprit ; il en dégageait quelques idées. Et ces idées, liées entre elles, formaient, sinon un système, du moins un ensemble et un corps.

On ne pouvait imaginer une première représentation sans cette sorte de président robuste, attentif et

---

(1) Depuis 1859 Sarcey n'avait jamais passé une seule soirée sans aller au théâtre ; de plus il y allait souvent en matinée, ce qui fait qu'on peut évaluer à plus de quinze mille le nombre des représentations théâtrales auxquelles il avait assisté.

(2) G. Pellissier, *Le Mouvement littéraire contemporain.* Paris, Hachette, 1901, p. 110.

passionné, qui n'avait d'autre désir, en entrant dans une salle de spectacle, que de s'y plaire, et qui, même à soixante-onze ans, aimant le théâtre comme aux jours de ses débuts, y arrivait le premier et sacrifiait tout : invitations mondaines, soirées amicales, relations, camaraderie, jusqu'à sa santé, pour suivre, avec le respect de sa profession et le plus rare souci de ce qu'on appelait en souriant le « sacerdoce », les débuts des auteurs et des comédiens, depuis la Comédie-Française jusqu'à ces petits théâtres, où les directeurs le suppliaient d'apparaître, et où il allait avec bonhomie, toujours prêt au labeur quotidien, espérant y découvrir quelque œuvre qui méritait d'être encouragée, quelque auteur nouveau digne d'être révelé au public.

Il ne pouvait passer ses soireés qu'au théâtre et il était si malheureux, durant les mois d'été, lorsque la Comédie-Française elle-même fermait ses portes pour voyager, qu'il faisait sa malle et la suivait. Il regardait comme perdue toute journée pendant laquelle il n'avait pas passé quelques heures au théâtre.

De 1859 à 1899, bien rares furent les journées où il ne passa pas quatre heures dans une salle de spectacle, et souvent huit, en matinée et en soirée. Toutes ses préoccupations ne convergeaient que vers les sept cents lignes environ de son « lundi ».

Et quand il n'y avait pas de pièce nouvelle, il allait revoir les vieilles comédies; ou il inventait, il découvrait d'étranges théâtres aux quatre coins de Paris et dans les faubourgs les plus lointains. Et que le drame fût absurde ou pathétique, le vaudeville plat ou divertissant, il s'y récréait ; la vue d'une rampe illuminée, le bruit de l'orchestre et du public, suffisaient à captiver sa curiosité.

Il s'imprégnait de cette atmosphère tous les jours de la

semaine ; et le dimanche, après s'être nourri des sucs et des odeurs du théâtre, il en composait son miel.

Une fois assis dans son fauteuil, les éléments de la nature conjurés ne l'en eussent pas chassé avant que le rideau fût tombé sur la dernière réplique de la dernière scène du dernier acte ! C'était son point d'honneur, sa fierté, étant venu devant que les chandelles fussent allumées, de ne partir qu'après qu'elles étaient éteintes (1).

Et rien ne l'amusait comme d'échanger ses impressions avec un voisin de stalle qu'il ne connaissait pas ; et jamais il ne manquait, lorsqu'il passait la soirée à la Comédie, d'aller consulter Mme Louis, la célèbre ouvreuse du balcon ! L'avis de l'ouvreuse subventionnée était souvent pour lui un avertissement salutaire, dont il s'empressait de tenir compte.

Il connaissait très bien le public pour ne pas savoir qu'il ne s'avise de rien par lui-même et qu'on est obligé de lui signaler et de lui souligner les choses qu'on veut qu'il découvre.

« A force de lui avoir entendu si souvent redire qu'il faisait son métier avec conscience, loyauté, sérieux » dit R. Doumic (2) « on en venait à oublier qu'après tout ces mérites ne sont peut-être pas si exceptionnels et qu'il y a beaucoup de gens qui vont régulièrement au théâtre, cherchent à renseigner le public plutôt qu'à briller aux

(1) J. Claretie, dans le vingt et unième volume de *La Vie à Paris*, Charpentier, 1914, p. 47 raconte que Th. Gautier disait un soir à Sarcey, chez Georges Charpentier : « Comment diable tu vas entendre les pièces, toi ? Tu arrives devant que les chandelles soient allumées ; s'il y a cinq actes et douze tableaux, tu avales tout jusqu'à la douzaine ? Mais sais-tu que tu es un déplorable critique ? ».

(2) R. Doumic, *Études sur la Littérature française*, t. IV, page 107.

dépens de leur auteur, racontent les pièces en détail, les jugent avec bonne foi, et ne s'en font pas accroire pour si peu. Mais s'acceptant lui-même tel qu'il était et se complaisant en lui, Sarcey faisait au public les honneurs de sa personne ; il les faisait avec un certain souci d'étalage et parti pris de grossissement. Il achevait ainsi son personnage, se composant une physionomie dont tous les reliefs étaient accentués. Il atteignait au type. Ce sera son honneur de rester comme le représentant attitré, et comme le type d'une certaine critique ».

Sarcey était judicieux, raisonnable, prudent et mesuré. Il aimait à voir clair dans ses idées, et tout ce qu'il ne pouvait saisir d'une prise solide, il le dédaignait et le négligeait.

Un nom et un fait étaient pour lui prétexte à des rapports et à des suites d'idées d'une justesse singulière, à des paradoxes d'un imprévu charmant. De là ces rapprochements, ces parallèles, ces fusées tirées en tout sens ; de là cette vivacité et cette fraîcheur d'impressions personnelles, qui rajeunissaient les vieux sujets ; de là l'intérêt qu'il prenait à tout ce qu'il écrivait.

Il aimait les belles œuvres faites de main d'ouvrier et s'efforçait de les comprendre, même quand elles le déconcertaient tout d'abord et répugnaient à son goût, resté très classique. Il avait un esprit foncièrement français ; il était épris de netteté, de lumière et de naturel, et détestait le jargon obscur, prétentieux et affecté qu'on essayait d'imposer au public sous prétexte d'« écriture artiste ».

Il voulait que la langue française conservât ses qualités de franchise, de clarté, de logique, de bonne santé qui sont sa gloire et qui la tirent hors de pair. Il avait un faible pour la pièce bien faite et il estimait que l'art dramatique, comme tous les autres arts, exige

un studieux apprentissage, et que pour y exceller, il faut avant tout apprendre le métier.

L'ironie l'inquiétait et le mettait mal à l'aise. Le paradoxe l'irritait. Franc et net, nullement tenu par les camaraderies, parfaitement indépendant, il disait toujours son sentiment, et discutait avec un bon sens et une logique redoutables.

Il conseillait auteurs, directeurs et acteurs avec une attention sans défaillance, une rare sûreté de jugement, une autorité sans morgue. Fermement convaincu de ses propres idées, il luttait pour ce qu'il croyait être le bon et le vrai théâtre, contre quiconque lui semblait s'en écarter, même contre le public. Il agissait ainsi non seulement dans son feuilleton de critique dramatique, mais aussi dans ses conférences et ses chroniques littéraires. Ce qu'il faisait pour les hommes de théâtre, il le faisait aussi pour les romanciers débutants, et il laissait rarement passer inapurçue une œuvre ayant une réelle valeur ou donnant de sérieuses promesses.

Sarcey était l'homme de la foule. Par son tempérament, par ses origines, par sa formation intellectuelle, il était préparé à se trouver en accord avec la foule qui se réunit dans les théâtres, qui paye sa place et apporte son argent, et qui fait les succès durables. De l'émotion qui secouait toute une salle était faite son émotion. Du plaisir que le public éprouvait était fait son plaisir personnel. Il portait en lui une âme collective et sentait en commun.

Tout s'explique donc chez Sarcey: « La conception qu'il s'est faite du rôle de la critique, l'obstination avec laquelle il s'est tenu à une certaine forme du théâtre, les théories qu'il a émises sur le théâtre considéré dans son essence » (1).

(1) R. Doumic, *Et. sur la Lit. franç.*, IV, 111.

Pour Sarcey le théâtre était tout dans l'action, c'est-à-dire dans un événement bien préparé et amené d'une façon logique, et les caractères et les peintures de mœurs ne valaient que comme subordonnés à l'action et comme moyens de la préparer, de l'expliquer, de la justifier et de la mettre en sa vraie lumière.

De là ses théories obstinées sur la « pièce bien faite », sur la « préparation », sur le « revirement inattendu et logique », sur « la symétrie des parties », sur « le rythme des scènes » et sur toute la technique ou, comme il le disait, sur « le métier » du théâtre. Il continuait ainsi Voltaire, et se rencontrait souvent avec Lessing, qu'à cette époque, il n'avait pas encore lu (1).

Il avait son idée sur les plus hauts problèmes de l'art dramatique ; il avait également son idée sur chaque genre, sur chaque auteur, sur chaque artiste ; il avait encore son idée sur l'heure du spectacle et le prix des places.

Sur toutes les questions, petites ou grandes, il avait l'habitude d'aller tout droit devant lui jusqu'à la solution. Dumas, dit A. Filon (2) « qui l'appelait à la fois son adversaire et son ami — prévoyant peut-être que sa mémoire littéraire n'aurait pas de meilleur défenseur — lui rendait ce témoignage qu'« il donne toujours résolument et franchement ses impressions, même quand elles sont contradictoires ».

IV.

Quand Sarcey commença à fréquenter les théâtres, la comédie de mœurs venait de se constituer sur les

(1) Voy : É. Faguet, *Propos Littéraires*, II, 271.

(2) A. Filon, *De Dumas à Rostand*, p. 155.

débris de l'exaltation sentimentale de l'âme romantique. Après l'épuisement du romantisme, aux sujets historiques ou légendaires succédèrent les études de mœurs contemporaines, aux effervescences lyriques une pénétrante analyse, « aux héros empanachés du moyen âge les types de la vie moderne dans leur âpre réalité, aux alexandrins pompeux et sonores une prose exacte, serrée, nette et coupante comme l'acier » (1).

Alexandre Dumas fils, spontanément et sans parti pris d'école, donnait, avec la *Dame aux Camélias,* une forme dramatique au réalisme, et la révolution qu'il inaugurait sur la scène était déjà accomplie dans les mœurs et dans les esprits. Il étudiait l'homme dans les rapports qu'il soutient avec les autres hommes, dans sa condition, dans sa fortune et dans son état civil ; il montrait la société telle qu'il la voyait avec ses vices d'organisation dont quelques-uns pouvaient être réparés (2).

Nul ne comprit mieux que Sarcey la « formule » du théâtre de cette époque, celle qui consistait à mêler aux procédés scéniques de Scribe les procédés du roman d'observation.

Il décomposa cette formule en tous ses éléments, et aida puissamment à la mettre en valeur, à en assurer la fortune et le bon renom. Mais à mesure que les années passaient, la comédie de mœurs se démodait.

Déjà depuis la guerre de 1870 une transformation profonde travaillait la société française et commençait à se faire sentir sur le théâtre. L'âme de la nation avait été remuée jusque dans son fond, retournée, bouleversée.

---

(1) G. Pellissier, *Le Mouvement littéraire au XIXe siècle.* Paris, Hachette, 1912, p. 359.

(2) Voy : R. Doumic, *De Scribe à Ibsen.* Paris, Perrin, 1913, p. IX.

La tristesse de la défaite, l'avènement de la démocratie, une philosophie positive et triste, un égoïsme croissant dans les mœurs, de graves problèmes d'économie sociale devaient nécessairement se traduire par le choix de nouveaux sujets.

Et puis l'influence des littératures étrangères devenait soudain très forte, avec la révélation d'Ibsen. Une jeune école, hardie et violente, trouvait chez Antoine son champ d'expérience, là, à Montmartre, dans la salle de l'Élysée des Beaux-Arts « entonnant la Marseillaise de l'art dramatique et se préparant à l'assaut de la Bastille de Scribe » (1).

Elle affichait hautement la prétention de rompre non seulement avec Scribe, mais avec Augier et Dumas. Elle ne voyait pas en rose la vie et les mœurs ; elle entendait les montrer telles qu'elle les voyait, âpres et tristes. Elle était prétentieuse et maladroite dans ses aspirations légitimes. Elle voulait remplacer la convention par la vérité, mais elle refusait d'admettre qu'il y a dans tout genre une part nécessaire de métier, et qu'il faut l'apprendre.

Fr. Sarcey fut très surpris de tout cela. Il s'attachait de plus en plus à ses idées qui, avec le temps, s'étaient raidies et figées ; il ne mettait aucune mauvaise humeur dans son étonnement, car il ne prenait rien au tragique, et, s'il avait toujours la chaleur nerveuse de la conviction, il ne s'emportait guère.

L'autorité dont il pouvait faire usage pour ménager cette réforme inévitable en accueillant ce qu'avaient de légitime les tendances de la jeune école, en modérant des audaces extravagantes ou brutales, en conciliant la nouveauté avec la tradition, il la mit tout entière au

(1) A. Thalasso, *Théâtre libre*, p. 33.

service d'une formule surannée qui ne produisait plus rien que de convenu et de banal (1). Et il fit un grand effort pour comprendre et admettre cette transformation qui s'accomplissait sous ses yeux.

Pour y réussir, dit G. Larroumet (2) « il lui eût fallu cesser d'être lui-même, changer sa nature, se modifier du tout au tout, et, à cela, depuis que les générations humaines se succèdent, aucun hommé n'a réussi. Chacun de nous pense et sent avec son temps ; chacun vit de la vie commune en la subissant ; chacun doit se résigner à la vieillesse, c'est-à-dire au renoncement. Sarcey ne pouvait échapper à la loi commune. Il conservait toute son autorité sur la masse du public ; il opposait une énorme force de résistance à la poussée du théâtre nouveau. Mais la jeunesse lui échappait et, de bonne foi, à certaines soirées de théâtre, il croyait que telles pièces avaient pour principal but de « se payer sa tête », comme il disait ».

Il assista, d'un air d'incrédulité railleuse, aux essais faits pour rajeunir la comédie, et il suivit avec une mauvaise humeur, peu dissimulée d'ailleurs, des tentatives qu'il jugeait d'avance frappées de stérilité.

Il ne voyait guère, chez ceux qui s'intitulaient « les jeunes », que leur impertinence. Non content de s'opposer à l'envahissement des littératures étrangères, il mettait de la bonne volonté à ne pas les comprendre. Il ne goûtait que « médiocrement les brumes émanées du théâtre d'Ibsen ».

En dépit de l'admiration des snobs, il n'admettait pas que ces drames, enfantins par certains côtés, com-

(1) Voy : Pellissier, *Le Mouvement littéraire contemporain*, p. 210.

(2) G. Larroumet, *Études de critique dramatique*, II, 339.

pliqués, bizarres et excessifs le plus souvent, fussent des chefs-d'œuvre.

En agissant ainsi il donnait un démenti aux plus chères de ses théories. Il avait cru que le théâtre pouvait être tenu tout entier dans un moment fort particulier de son histoire, et avait prêté une valeur absolue aux procédés usités par quelques hommes, dont il avait vivement goûté le talent.

Et peut-être par là, remarque R. Doumic (1), « son aventure ne laisse-t-elle pas d'être instructive : arrivé à l'étude du théâtre sans idées préconçues, ni théories toutes faites, et soucieux uniquement d'accommoder son goût au goût du public, Sarcey est devenu dupe lui-même de sa méthode, continuant de parler au nom du public, alors que le public avait changé de goût, et restant fixé au même point sans s'apercevoir que l'époque l'avait dépassé et qu'il restait en arrière ».

Toutefois il a rendu quelques services à ceux qu'il combattait. Lorsqu'il défendait la nécessité du métier et de l'apprentissage et lorsqu'il réclamait contre la « rosserie » étalée et voulue, il était dans le vrai. Par son action sur le public, sur les directeurs et les acteurs, il obligea les « jeunes » à faire de leur mieux et à se corriger. Il força plusieurs d'entre eux à donner toute leur mesure et sut conserver maintes choses dont l'abandon eût marqué le début d'une décadence.

Et cet homme qui, à la fin de sa carrière, rendait encore de tels services, qui réservait la part nécessaire de tradition sans empêcher la marche du progrès, qui aidait, malgré ses résistances, à la transition entre l'art ancien et l'art nouveau, qui maintenait la solidarité entre la génération qui s'en allait et celle qui arrivait,

(1) R. Doumic, *Études sur la Littér. franç.*, IV. 116.

cet homme a été, sans aucun doute, jusqu'au bout, un grand critique, un des plus grands maîtres du genre.

V.

Tâchons, à présent, de développer les idées de Sarcey sur le théâtre en général.

En feuilletant la collection des *Quarante Ans de Théâtre* (1) — où l'histoire du théâtre et des mœurs est tracée au jour le jour, avec une verve, une précision d'analyse, une vivacité d'impressions, une verdeur sans pareilles et une imperturbable sagesse — on est frappé de l'abondance des vues de détail et de l'unité de la méthode (2).

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre.* Paris, Bibliothèque des Annales politiques et littéraires. VIII vol. 1900-1902.

(2) Fr. Sarcey n'avait jamais voulu réunir, de son vivant, tous ses articles en volumes. Bien souvent il avait été sollicité de condenser ses feuilletons, de les récrire en parties et d'en tirer un ouvrage général sur le théâtre ; mais il s'y était toujours refusé. Un soir M. Uzanne lui demanda, avec une curiosité qui n'était pas sans quelque ironie psychologique, s'il n'avait jamais songé à rassembler ses feuilletons des *Lundis* en une série à la Sainte-Beuve. Sarcey lui répondit qu'il était d'avis qu'un article de journal est une besogne au jour le jour, et d'un effet immédiat plutôt que d'une valeur durable ; et qu'au surplus, il ne se piquait pas de travailler pour les siècles à venir, et les exemples qu'il avait sous les yeux étaient bien faits pour le garder de toute illusion. Et il ajouta encore : « Vous voulez vous payer ma tête ? Ah çà ! mon ami, me prenez-vous pour un idiot ? Comment serais-je assez bête pour aller compromettre une situation prépondérante qui m'étonne moi-même ! Je m'efforce, dans chaque feuilleton que je ponds, de résumer les pièces de la semaine en une critique écrite à la bonne franquette, dans le goût

Cette méthode, c'est tout bonnement l'observation, l'expérience. Plusieurs ont été tentés de prendre M. Sarcey pour un critique doctrinaire qui croyait à la valeur absolue de certaines règles sans en avoir éprouvé les fondements; mais, de sa vie, il n'avait fait autre chose que les éprouver. Ses théories n'étaient que des constatations prudemment généralisées. Jamais il n'a devancé les impressions et le jugement du public: il s'est contenté de les expliquer.

La critique que M. Sarcey a pratiquée pendant quarante années, avec une autorité magistrale, consistait à juger les œuvres théâtrales et à en signaler les défauts et les qualités d'après des *règles* fixes, qu'il pouvait in-

---

et l'argot du jour; ça plaît, ça séduit, comme un *tôt fait;* c'est actuel, ça papillote à l'œil comme un instantané, *mais, au fond, ça ne tient pas:* c'est cousu à la diable comme une brochure tirée à cent mille. Les chercheurs et curieux qui seraient tentés d'aller me lire à la Bibliothèque Nationale doivent trouver à ces articles refroidis un goût effroyable et me tenir en pitié pour mon style; pourquoi voulez-vous que j'aille faire partager cette pitié à toute une masse de lecteurs qui ne songent pas à m'analyser et qui m'acceptent en *bloc* en raison de ce véhicule si considérable qu'est l'actualité? Si je réunissais mes Lundis en volumes, les voyez-vous s'écrier: Hein! quoi! c'est là l'homme que nous avons sacré grand critique!... Ah! si nous avions su!... mais c'est écrit comme par un cochon! Quel mastic! Quel bouillon d'eau tiède! Me voyez-vous, non, mais me voyez-vous assez serin pour aller me suicider de la sorte! Allons! plus de ces blagues. Je suis, moi, un viager des succès successifs. Rien d'autre ». Ce ne fut qu'après la mort de Sarcey que M. A. Brisson, consultant les amis du maître de la critique, et surtout M. G. Larroumet, son successeur au *Temps,* se décida à publier la collection des *Quarante Ans de Théâtre*, en huit volumes, qui renferment ce que le grand feuilletoniste a produit de plus essentiel et de plus durable.

terpréter avec plus ou moins de largeur, mais qu'il ne perdait jamais de vue.

Cette critique se ramène à ces deux principes fondamentaux et incontestables :

1° Le théâtre est un genre particulier, soumis à certaines règles nécessaires qui dérivent de sa nature même ; il a son « optique » propre.

2° Les pièces de théâtre sont faites pour être jouées, et non pas devant une poignée de délicats, mais devant de nombreuses assemblées d'hommes et de femmes : le théâtre est donc un « genre essentiellement populaire ».

Et on ne saurait les contester en eux-mêmes ni l'un ni l'autre. Seulement il les a appliqués toujours dans leur sens le plus étroit.

Tâchons d'analyser le contenu de ces deux propositions.

D'abord qu'est-ce le théâtre ? Victor Hugo (1), dans son admirable préface de *Cromwell* a dit que « le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépouillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique

---

(1) Victor Hugo, *Théâtre* I. *Cromwell*. Paris, Hachette, 1884, pp. 47-48

et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poète le premier, car le poète est de bonne foi. Ainsi le but de l'art est presque divin : ressasciter, s'il fait de l'histoire ; créer, s'il fait de la poésie ».

Le théâtre est, en somme, un genre qui a ses procédés, ses lois et ses limites; l'objet en est essentiellement de nous montrer des tableaux de mœurs qui *ressemblent,* de dérouler devant nous des actions *vraisemblables,* d'y faire circuler des personnages doués de *vie* et non des *fantoches,* de représenter des *états* d'âme qui ne soient pas de pure fantaisie.

Si l'auteur, dit Doumic (1) « ne se sert de l'art que comme d'un moyen pour exprimer ses idées, ses théories, ses utopies, s'il fait de la scène une tribune ou une chaire, s'il disserte, s'il conférencie, s'il dogmatise et s'il prêche, il risque fort de faire une œuvre qui, comme œuvre de pensée, soit négligeable, et comme œuvre d'art soit détestable ».

Pour Sarcey le théâtre est un art tout à fait à part des autres, qui perd plus qu'il ne gagne à empiéter sur le domaine des autres arts ou à laisser les autres arts pénétrer en lui, qui « doit être considéré en son essence et seulement en son essence et qui doit se garder lui-même de sortir de ce qu'il est essentiellement » (2).

Or l'épopée et le roman ne mettent pas le tableau de la vie directement sous nos yeux, mais l'évoquent seulement par la narration : c'est nous qui nous composons à nous-mêmes les scènes que la narration nous

---

(1) R. Doumic, *Le Théâtre Nouveau.* Paris, Perrin, 1908. pag. 130.

(2) É. Faguet, dans L. Petit De Julleville, *Histoire de la Littérature française,* t. VIII, p. 378.

suggère. Et pour nous les suggérer, pour nous les rendre vraisemblables, le romancier a tout son temps : il nous explique les choses à loisir, comme il veut, aussi longuement qu'il veut.

Et puis, le romancier s'adresse à un homme isolé qui a le temps de réfléchir et de revenir sur une impression, qui n'a aucune raison d'être hypocrite, de se mentir à lui-même, d'arborer des sentiments convenables et convenus ; qui enfin n'a pas de voisins que puisse gagner, comme une contagion, son malaise ou sa révolte.

Au contraire l'œuvre dramatique est comme pressée par deux nécéssités contradictoires. Il lui est impossible, à cause de sa forme même, qui se réduit au dialogue et du peu de temps dont elle dispose, de reproduire la vie avec autant d'exactitude que le peut faire le roman. Et, d'autre part, il faut qu'elle ait l'air de la reproduire plus exactement, parce que la représentation qu'elle en donne est directe et s'adresse sans intermédiaire aux yeux et aux oreilles.

De ces deux conditions essentielles de l'art dramatique sont nés d'inévitables conventions sans lesquelles cet art ne peut exister. D'abord une action dramatique, dans la vie réelle, n'est jamais isolée ; elle est mêlée à toutes sortes d'actions accessoires, indépendantes, indifférentes : « une histoire s'entrelace avec d'autres histoires, se déroule au milieu du train train de la vie journalière » (1).

De même, l'auteur dramatique ne saurait peindre ses personnages que par quelques traits choisis et caractéristiques. Et, comme tout se passe en dialogues, il faut bien, le plus souvent, que les personnages se révèlent à nous par leurs propres discours, même quand ces

---

(1) J. Lemaître, *Les Contemporains,* II, 230.

discours ont dans leur bouche quelque chose de surprenant.

Le théâtre n'est donc pas une manière de mettre sous les yeux, d'une façon concrète, des idées ou des thèses qui luttent les unes contre les autres, puisque la discussion des idées est l'affaire du livre, du journal, du pamphlet, de l'assemblée délibérante ; et sans doute encore, d'Aristophane à Molière et de Molière à Dumas fils, le théâtre a discuté des idées et soutenu des thèses ; mais il n'est pas de son essence même de discuter et de soutenir.

Une pièce de théâtre, affirme É. Faguet (1) « est une action représentée par des hommes qui agissent (acteurs), sur des planches, à dessein de retenir quinze cents spectateurs entre quatre murs pendant trois heures sans qu'ils aient envie de s'en aller. Voilà bien « le théâtre » en soi, puisque c'est ce que ne peuvent être ni l'épopée, ni le roman, ni le lyrisme, ni l'élégie, ni la poésie didactique, ni rien, sauf le théâtre ».

Pour Sarcey toutes les qualités nécessaires du théâtre dérivent de cette définition, parce qu'elles y sont contenues. Par conséquent la pièce de théâtre devra être avant tout une *action*, et là où il n'y aura pas d'action il n'y aura pas de théâtre. Elle devra être une action *continue ;* car dès que l'action s'interromprait d'une façon sensible, le spectateur ne se sentirait plus au théâtre et aurait envie d'aller lire la pièce, et non de rester à l'entendre. Pour être une action continue, elle devra être combinée avec beaucoup d'art pour éveiller, surprendre, ranimer, satisfaire de toutes les manières possibles la curiosité ; et l'intérêt de curiosité sera le fond même du plaisir dramatique.

(1) É. Faguet, dans L. P. de Julleville, *Hist. de la Littér. franç.*, VIII, p. 379, suiv.

La pièce de théâtre devra donc être avant tout une intrigue bien faite. Cette intrigue devra être claire, quoique assez compliquée pour que l'intérêt de curiosité ne tombe pas; elle devra être précise et nettement marquée dans ses phases principales et dans ses points culminants, afin que le spectateur ait la sensation qu'il avance, qu'il approche du dénouement. Il est bon encore que passions, mœurs et idées ne soient pas trop exceptionnelles, mais soient prises dans la moyenne de l'humanité, dans cette moyenne que le public des théâtres précisément représente; d'abord pour que mœurs, passions et idées soient vraisemblables aux yeux de ce public, ensuite et surtout parce que, quand mœurs, passions, idées sont trop rares et exceptionnelles, le public a ce sentiment qu'elles seront trop longues à expliquer, trop difficiles à analyser et que, vu le temps qu'il faudra pour tout cela, l'action ne commencera pas ou sera souvent interrompue; et cette crainte ou ce pressentiment sont mortels au théâtre.

VI.

Mais, dit Sarcey « le théâtre ne peut reproduire la vie humaine dans son infinie complexité de détails; il en prend un lambeau qu'il taille à sa fantaisie.... et il le prend dans un certain but, qui est d'émouvoir ou la compassion ou la haine ou un sentiment quel qu'il soit, d'autres fois de démontrer une idée morale, religieuse, politique. Il faut donc qu'il choisisse parmi les circonstances qui s'offrent à lui de toutes parts, qu'il en retranche le plus grand nombre, qu'il en atténue d'autres et qu'il mette en pleine lumière celles qui importent le plus à la conclusion où il tend de toutes ses forces ».

C'est déjà ce que fait le romancier. Car il n'éloigne pas seulement toutes les histoires attenantes à celles qu'il raconte, mais il choisit les détails et élimine ceux qui lui sont indifférents. Enfin, quand il passe d'une scène à l'autre, il ne nous cache pas tous les événements qui sont arrivés dans l'intervalle. Il détache son récit du fond de la réalité ambiante ; mais il néglige ce fond plutôt qu'il ne le supprime. Le poète dramatique est obligé de le supprimer et de relier artificiellement entre elles les scènes dans lesquelles son drame se déroule.

Et puis, dit Sarcey dans le feuilleton du 12 septembre 1859 (1) « dans le roman, l'émotion répandue sur la surface d'un long ouvrage perd de sa force en se dispersant. Mais à la scène elle est ramassée dans le court espace du drame, et se décharge par des éclats de passion, coup sur coup répétés, qui épouvantent et fatiguent. Le drame grossit, pour la perspective, les personnages et les objets que le roman peint de grandeur naturelle ; l'un fait voir ce que l'autre raconte, et le chemin est court des yeux au cœur ».

Enfin il n'est pas d'une pièce de théâtre comme d'un roman, où l'auteur peut expliquer et le but de son œuvre et le caractère de ses personnages, et y revenir dans le courant du volume pour les expliquer encore. Une des conditions nécessaires du théâtre, c'est que l'œuvre puisse se passer de tous ces commentaires ; que le sens en soit si clair, si évident, qu'il saute aux yeux tout d'abord et s'impose à l'esprit. « Toutes les fois, dit Sarcey dans le feuilleton du 21 octobre 1878 (2) que nous ne comprenons pas un drame, il y a bien des chances pour que ce ne soit pas notre faute, mais celle du drame. Car son devoir

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre,* IV, 191.
(2) Id., *Quar. A. de Th.,* VII, 5.

à lui et son premier mérite, c'est de se faire comprendre aux plus ignorants, à plus forte raison aux hommes dont c'est le métier de comprendre ».

De plus, un roman d'analyse, un recueil de pensées, de vers intimes peuvent avoir été conçus dans un silence entier de l'univers autour de l'écrivain, et les préoccupations de l'effet à produire n'avoir exercé aucune influence sur l'exécution. Une page de prose ou de vers, selon Bourget (1) « a d'autant plus de chances d'être belle que l'auteur ressent à l'écrire un plaisir plus désintéressé de toute arrière-pensée de succès ».

Ce n'est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pièce de théâtre. Le but de l'auteur dramatique n'est pas de transcrire la beauté d'un songe intérieur sous l'impérieuse contrainte d'un besoin d'expression littéraire, mais d'imposer à l'attention de beaucoup de personnes réunies dans une salle une peinture des mœurs qu'elles connaissent déjà ou des passions qui leur sont familières. « Représenter des milieux qui ne soient pas des milieux d'exception, des personnages qui ne soient pas des fanctoches... ; faire des portraits qui ressemblent, mettre à la scène la vérité des conditions et celle des sentiments, voilà, dit R. Doumic dans la Préface de son *Théâtre Nouveau* p. VI, le programme de tout théâtre qui, par delà le succès immédiat, prétend à la durée ».

Or de tout temps le théâtre a été considéré comme la peinture vivante des caractères, c'est-à-dire comme une psychologie en action. De sorte que l'art dramatique « n'a pas pour but de nous donner un « calque » exact de la réa-

---

(1) P. Bourget, *Études et Portraits,* Paris, Lemerre, 1894, t. I, p. 309.

lité, mais de donner un sens à celle-ci afin de nous la rendre intelligible » (1).

La vie n'est pas le théâtre, ou plutôt, le théâtre ne peut être la vie qu'à la condition de la modifier, de la transformer, de la faire rentrer dans un certain cadre. Ce n'est pas la vie elle-même que doit nous présenter le théâtre, mais l'illusion de la vie; et cette illusion ne s'obtient qu'avec le concours de l'art. Et puis au théâtre, comme dans le roman, nous voulons toujours que la leçon ne se sépare pas du divertissement; nous désirons qu'en nous divertissant, ou quelquefois en nous attristant, « l'art achève et complète en nous l'éducation commencée par l'expérience et par la vie » (2).

Et encore, tandis que le romancier peut se servir, à son gré, de la description et de la narration, le dramaturge n'a à sa disposition que le dialogue: il faut qu'il y fourre tout ce que le public a besoin de savoir. De là, dans l'ancien théâtre et, sous une autre forme, dans le théâtre contemporain, la convention des récits, de l'exposition, des confidents, des monologues, etc.

Dans l'art dramatique, aucun raisonnement ne tient contre une impression, bonne ou mauvaise, puisque le but de l'art est précisément de la produire ou de l'éviter.

Le plus sage est, dit Sarcey dans le feuilleton du cinq octobre 1874 (3), quand on a bien constaté cette impression, « d'en chercher les causes philosophiques. Il est bien rare que cette étude ne vous amène à donner raison au public, qui au théâtre a toujours raison puisqu'il

---

(1) A. Séché et J. Bertaut, *L'Évolution du Théâtre contemporain*. Paris, Mercure de France, 1908, pag. 109.

(2) Voy: F. Brunetière, *Questions de critique*. Paris, Calmann-Lévy, 1897, p. 177.

(3) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, IV, 140 et suiv.

est le public.... Comme il n'y a pas d'art sans abstraction, il est très permis à un écrivain dramatique de prendre à part un événement, d'étudier quelle serait, dans un milieu factice où le caractère, la passion, les mœurs, seraient supprimées ou n'auraient que peu d'influence, sa puissance d'action particulière, quelle série de faits il pourrait soulever sur son hemin, et de le suivre ainsi jusqu'à ce que fût épuisé le mouvement initial qui l'a lancé. Les neuf dixièmes des vaudevilles sont fondés sur ce principe ».

D'une définition très nette, très juste, un peu étroite et exclusive de l'essence du poème dramatique, Sarcey avait fait sortir toute une ***théorie,*** bien précise aussi et d'une grande rigueur, de tout ce que le théâtre devrait être (1).

---

(1) Pour Fr. Brunetière, *Les Époques du Théâtre français*. Paris, Hachette, 1896, p. 389, les lois essentielles du théâtre sont deux, « dont la première est qu'il faut qu'une action, pour être vraiment du théâtre, tourne autour de quelque question d'intérêt général, d'un cas de conscience, comme le *Cid,* comme *Phèdre,* comme *Zaïre,* ou d'une question sociale, comme l'*École des femmes*, comme *Tartufe*, comme le *Mariage de Figaro.* Dans le théâtre contemporain, les *Lionnes pauvres* et le *Gendre de Monsieur Poirier*, le *Fils naturel* ou le *Demi-monde* seraient encore de bons exemples que l'on pourrait donner. Inversement, toutes les fois que, dans une comédie, la question sociale est mal ou n'est pas posée, comme dans *Une Chaîne,* ou dans *Kean,* ou dans *Turcaret*, et, dans la tragédie, toutes les fois que le cas de conscience est trop extraordinaire, comme dans *Rhadamisthe,* ou comme dans *Rodogune,* l'œuvre perd aussitôt de sa valeur. Tel est le cas de *Maître Guérin*, par exemple, ou encore de la *Princesse de Bagdad.* Une autre loi n'est pas moins essentielle. C'est celle qui veut qu'une action de théâtre soit conduite par des volontés, sinon toujours libres, mais toujours au moins conscientes d'elles-mêmes ».

On comprend bien que, comme il arrive souvent, il a trop incliné dans le sens de ses opinions. Il a un peu trop cru que ce qui est l'essence du théâtre en est le tout, et il lui est arrivé ainsi de préférer le noyau au fruit (1).

VII.

Et voilà enfin ses règles de l'art dramatique.

A propos des conditions de l'art dramatique, Francisque Sarcey écrivait dans le feuilleton du 3 juillet 1876 (2) : « On a coutume, quand on cherche une définition de l'art dramatique, de dire que le drame est la représentation de la vie humaine. Assurément, le drame est la représentation de la vie humaine. Mais quand on a dit cela, on n'a pas dit grand'chose, et l'on n'a rien appris à ceux que l'on a munis de cette formule. Tous les arts d'imitation ont des représentations de la vie humaine. Tous ont pour but de nous mettre la nature sous les yeux. Est-ce que la peinture a un autre objet que de nous figurer soit des scènes de la vie humaine, soit des lieux où elle s'encadre ? Et la sculpture ne s'efforce-t-elle pas de nous rendre des images de créatures vivantes, tantôt isolées et tantôt réunies en groupe ? De tous ces arts, on pourrait dire tout aussi justement qu'ils sont des représentations de la vie humaine, en d'autres termes des copies de la nature ».

A cela on peut remarquer que chacun de ces arts a des moyens d'action différents, et que les conditions auxquel-

---

(1) Voy : É. Faguet dans L. P. De Julleville, *Hist. de la Litt. franç.*, VIII, 380.

(2) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre* I, 225 suiv.

les il est obligé de se soumettre pour représenter cette vie, lui imposent l'emploi de procédés particuliers. Et de même le métier au théâtre ne doit pas être méprisé. Le métier est aussi nécessaire à l'auteur dramatique que nécessaires sont au poète, au musicien et à l'orateur, les règles de prosodie, les lois de la rhétorique et la science du contrepoint.

Mais là où l'auteur dramatique ne se sert du métier que comme d'un moyen, l'homme de théâtre s'en sert comme d'une fin. Le premier n'y a recours que pour consolider, enjoliver son œuvre ; le second en use pour échafauder, édifier sa pensée. Ici, dit A. Thalasso (1) « c'est un accessoire, et le procédé se fait l'esclave de l'idée ; là, c'est le principal, et l'idée est à la merci de la rouerie technique, dissemblance qui creuse, entre l'auteur dramatique et l'homme de théâtre, le même abîme qui existe entre l'orateur et le rhéteur, le musicien et le contrepointiste, le poète et le faiseur de vers ».

Et puis il y a, au théâtre, la présence d'un public. Qui dit pièce de théâtre, dit, par cela même, public venu pour l'écouter. S'il se peut que la peinture nous intéresse par la ressemblance de choses dont les originaux ne nous intéressent point, et au besoin nous choqueraient, c'est qu'elle est muette. Et s'il est possible que l'imitation de la réalité familière suffise quelquefois à nous plaire dans le roman, c'est que nous le lisons seul à seul. Mais au théâtre c'est au public, au grand public que l'on s'adresse.

Le théâtre est une action publique, et il en résulte, selon Brunetière (2), « cette double obligation, pour le

(1) A. Thalasso, *Le Théâtre libre*, p. 12.

(2) F. Brunetière, *Essais sur la Littérature contemporaine*. Paris. Calmann-Lévy, 1892, p. 277.

drame et pour la comédie, d'abord qu'ils ne sauraient rien traiter de trop exceptionnel, et ensuite que les parties de la vie qu'ils imitent, ils doivent encore les interpréter. Il faut bien que douze ou quinze cents personnes assemblées, de toute condition, de tout sexe, et de tout âge, retrouvent au théâtre ce qui fait d'elles les parties d'une même société ».

Toutes les fois donc qu'une œuvre de théâtre ne touchera pas, plus ou moins indirectement, à ces questions communes, elle manquera du genre d'intérêt qui lui est propre, et, quelques qualités qu'on y puisse déployer, elle sera ce que l'on voudra, mais non pas du théâtre. Et puis au théâtre, dit Doumic (1), « le succès est un élément de la définition elle-même du genre. Une pièce de théâtre n'existe que par la représentation, c'est-à-dire par la collaboration du pubblic ; une pièce qui ne se fait pas entendre peut être admirable comme épopée, comme poème lyrique, comme idéologie ; en tant que pièce de théâtre elle est un pur néant, un synonyme de rien ».

C'est une incontestable vérité qu'une œuvre de théâtre quelconque est faite pour être écoutée de plusieurs personnes réunies et formant un public ; que c'est là son essence même, et que c'est une condition nécessaire de son existence.

Le public, affirme Sarcey (2) « est la condition nécessaire, fatale, à laquelle il faut que l'art dramatique accommode ses organes ». Le public va au théâtre pour s'y divertir et d'une certaine manière bien déterminée. Il n'y va ni pour entendre la lecture d'un roman ou la déclamation d'un poème, ni pour assister à une confé-

(1) R. Doumic, *Essais sur le Théâtre contemporain*. Paris, Perrin, 1905, p. 44.

(2) F. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, t. I, p. 128.

rence littéraire. Il veut y trouver le genre spécial de divertissement que procure le théâtre. Le théâtre dispose de moyens qui lui sont propres. C'est, suivant Doumic (1) « un art d'imitation, comme tous les arts, mais qui diffère de ceux-ci parce que l'imitation qu'il présente de la réalité, il la présente à une foule ».

Et Sarcey insiste tellement sur ce point, que de ce simple fait, il tire toutes les lois du théâtre, y compris cette définition: « l'art dramatique est l'ensemble des conventions universelles ou locales, éternelles ou temporaires, à l'aide desquelles, en représentant la vie humaine sur un théâtre, on donne à un public l'illusion de la vérité » (2).

L'*illusion*, voilà bien l'objet auquel tendent tous les procédés usités au théâtre: c'est une manière d'enchaîner les événements d'après une certaine logique, de nouer l'action, de mener le dialogue, manière qui fait ici merveillé et partout ailleurs semblerait inacceptable. En dehors de la peinture des caracterès, de l'étude de la société, de l'analyse des sentiments, il y a un art de « bien faire » une pièce qui apparemment diffère de l'art de faire un bon livre.

C'est dans l'étude des ressources de cet art qu'il faut chercher la définition même et la détermination spécifique du théâtre. C'est aussi bien ce qu'a fait Sarcey.

VIII.

Dans le feuilleton du 14 août 1876, en parlant des *pièces gaies* et des *pièces tristes,* Sarcey dit que « les hommes, par cela seul qu'ils sont hommes, dans tous les

(1) R. Doumic, *Études sur la Littér. franç.* t. IV, p. 117.
(2) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre,* I. 132.

pays et dans tous les temps ont eu ce privilège d'exprimer leur joie ou leur douleur par le rire ou par les larmes » (1).

Mais l'homme ne rit pas ni ne pleure de la même façon, ni des mêmes choses en compagnie que seul ; et un public rit de meilleur cœur et plus bruyamment qu'un individu, car les larmes sont plus faciles et plus abondantes chez une foule que chez un homme. De cette disposition du public à exprimer les sentiments les plus universels de la nature humaine par la joie et par le chagrin, par le rire et par les larmes, est née la grande division des œuvres de théâtre en pièces gaies et en pièces tristes ; en comédies, avec tous leurs sous-genres ; en tragédies et en drames, avec toutes leurs variétés. Nous ne disons point: le poète dramatique a pour mission de transporter la réalité sur la scène ; et comme il y a dans cette réalité des événements gais et d'autres tristes, il est nécessaire aussi qu'il y ait des comédies et des drames.

Les événements, par eux-mêmes, ne sont jamais ni gais ni tristes. Ils sont indifférents. C'est nous qui les imprégnons de nos sentiments et les colorons à notre gré. Ce ne sont pas eux qui recèlent les émotions dont ils nous affectent; nous les tirons de nous-mêmes, et ils n'en sont que l'occasion, le prétexte.

Et puis, dit-il dans le feuilleton du 26 août 1876 (2), « l'auteur qui porte sur la scène les événements de la vie humaine, et qui veut naturellement les rendre intéressants à son public doit chercher les moyens à l'aide desquels l'impression qu'il prétend tirer d'eux sera plus vive, plus forte et plus longue. Si son intention est d'exciter le rire, il sera par cela seul amené à se défier

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, I, 133.
(2) Id., *Id*, I, 144.

de tout accident qui pourrait induire son public en tristesse; et si, en revanche, il a pour but de pousser aux pleurs, il écartera de parti pris les circonstances qui, faisant éclater le rire, risqueraient de contrarier l'émotion qu'il veut faire naître ».

Il ne s'agit pas du tout pour lui de savoir si dans la réalité le rire est mêlé aux larmes. Il ne cherche point à reproduire la vérité, mais à en donner l'illusion à douze cents spectateurs, ce qui est bien différent. Et quand ces spectateurs sont tout entiers à la douleur, ils ne peuvent croire que la joie existe; ils n'y pensent point et il leur déplaît qu'on les tire brutalement et brusquement de leur illusion, pour leur montrer une autre face du même objet.

Au théâtre, où l'on ne dispose que de quatre heures au plus pour enfermer toute la série d'événements qui composent l'action, il faut que les changements s'opèrent d'un mouvement brusque: un homme seul y résisterait; à plus forte raison un public. Il semblerait que lorsque l'on a trouvé cette forme de drame, on aurait dû être amené à mêler dans les premiers temps le rire et les larmes, puisque le drame est une représentation de la vie humaine et que, dans la vie, la joie marche à côté de la douleur, le grotesque accompagne toujours le sublime.

Et pourtant la ligne de démarcation a été immédiatement tracée. C'est que les poètes dramatiques ont senti que, pour atteindre jusqu'en ses profondeurs l'âme d'un public, il fallait toujours frapper au même endroit; que l'impression serait d'autant plus forte et plus durable qu'elle serait plus une. La règle est telle: « Il faut que l'impression soit une: tout mélange de rire aux larmes menace de la troubler. Il vaut donc mieux s'en abstenir, et il n'y a rien de plus légitime que la distinction ab-

solue du comique et du tragique, du grotesque et du sublime » (1).

Et en concluant: La distinction entre le comique et le tragique ne repose pas sur un préjugé mais sur la définition même du théâtre; cette distinction peut rester absolue sans inconvénient; cependant on peut s'en écarter, mais à cette seule condition, que l'élément étranger ne trouble point l'impression première, qui doit rester une.

IX.

Le but du théâtre est-il de moraliser? se demandait Fr. Sarcey dans le feuilleton du *Temps* du 5 juillet 1869 (2), en réponse à une lettre que M. A. Dumas fils lui avait adressée dans le *Gaulois* (3). Pour Sarcey le théâtre est un lieu de récréation, d'émotion, où le poète a mission de traduire et de représenter les passions, les vices, les ridicules, les caractères des hommes sans ambitionner d'autre gloire que celle de faire une peinture vraie, d'autre récompense que le rire ou les larmes du spectateur, sans avoir d'autre but, enfin, que de s'immortaliser plus ou moins, en prouvant qu'il a bien vu, bien compris et bien rendu la nature humaine. Le théâtre donc n'a qu'un devoir: semer des idées justes et saines, faire aimer ce qui est bon et mépriser ce qui est mauvais.

Pour Dumas fils, au contraire, le premier but du théâtre est de moraliser. « Je sais parfaitement, dit-il (4),

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre,* I, 150.

(2) Id., *Id.*, I, 169 suiv.

(3) A. Dumas fils, *Entr'actes.* Paris, Calmann-Lévy, 1898. Première Série, pp. 321-338.

(4) Id., *Id.*, p. 336.

que les premières conditions du théâtre sont le rire, les larmes, la passion, l'émotion, l'intérêt, la curiosité, l'oubli de la vie réelle qu'on dépose au vestiaire, mais je me dis que si, à l'aide de tous ces éléments dont je dispose et sans rien retirer aux conditions vitales de l'œuvre de théâtre, je puis avoir autorité sur le milieu social ; que si, au lieu de jouer toujours sur les effets, je joue sur les causes ; que si (prenons un exemple entre mille) je trouve moyen en peignant, en dramatisant, en ridiculisant l'adultère, de forcer l'opinion à discuter et le législateur à réviser la loi, j'aurai fait plus qu'acte de poète ; que j'aurai fait acte d'homme ; que j'aurai substitué l'action à la littérature ou que je les aurai si bien fondues ensemble et fortifiées l'une par l'autre, qu'on ne pourra plus les séparer ».

Il est donc évident qu'une belle œuvre, par cela seul qu'elle arrache les hommes aux misères de la vie réelle et les ravit dans un monde idéal, qui est plus noble et plus grand, les rend meilleurs et les moralise. Le but de tous les artistes en général, et des écrivains dramatiques en particulier, étant de faire de belles œuvres, leur dernier objet est naturellement de moraliser. Là-dessus, il ne peut y avoir aucune discussion.

Cette vérité, qui est d'ordre commun, a été notamment exposée dans la préface de *Phèdre,* où Racine a repris tous les arguments d'Aristote, en les renouvelant par une forme qui était alors plus actuelle. En effet les écrivains dramatiques sont, sans conteste possible, des moralisateurs, si l'on prend ce terme dans le sens qu'ils relèvent et ennoblissent l'âme de l'homme instruit, en l'emplissant des joies plus généreuses de la poésie.

Selon A. France (1) « le théâtre ne vit que de nos

---

(1) A. France, *La Vie Littéraire,* t. I, p. 34.

maux et, depuis Israël, les prophètes n'ont annoncé que des malheurs : leur éloquence est à ce prix ». L'écrivain dramatique ne peut absolument se désintéresser des questions qui agitent l'époque où il vit. « Comme il doit représenter les hommes de son temps, dit Sarcey (1), il est bien obligé de les prendre tels qu'ils sont avec leurs passions spéciales, leurs façons de voir particulières, et ce que j'appellerais leurs accidents de physionomie. Tous ces grands peintres de portraits n'y ont pas manqué ; et comme ils ne peuvent agir sur ceux qui regardent leurs œuvres qu'en excitant ou le rire, par le sentiment du ridicule, par la caricature ; ou les larmes, par l'air de sensibilité douloureuse qu'ils répandent sur leurs personnages, on peut croire que leur intention a été, parfois, de corriger certains vices en les vouant à la moquerie, ou en effrayant sur les affreuses conséquences qu'ils produisent. Point du tout : ce sont des portraits bien peints, et rien de plus. Toute préoccupation étrangère à cette fin suprême de l'art, qui est d'exprimer d'une façon supérieure et définitive un des aspects de la vérité éternelle, se traduit aussitôt, en peinture, par le brouillement des scènes; en musique, par le gâchis des sons ; dans tous les arts, par quelque élément de trouble particulier. Au théâtre, elle traîne après soi la prédication, le plus mortel poison d'ennui que l'on connaisse; elle fige la pièce dans une attitude forcée qu'impose le soin de la thèse à soutenir ; elle arrête tous les ressorts du mouvement ; elle supprime la vie ».

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Théâtre,* t. I, p. 176.

X.

Quant aux sentiments de convention Fr. Sarcey écrivait dans le feuilleton du 27 mars 1865 (1) que « ce qui est étrange c'est que l'art dramatique, outre les tricheries nécessaires qui lui sont communes avec tous les autres arts, en ait d'autres encore qui ne sont commandées par aucune nécessité matérielle ; ce sont des conventions que rien n'impose ni ne justifie, qui n'en sont pas moins reçues, qui n'en semblent pas moins obligatoires au siècle qui les emploie ».

Ainsi tout le monde sait que la scène a des caractères de convention, le valet de l'ancienne comédie, le confident de la tragédie classique et bien d'autres. Mais comment y a-t-il au théâtre des sentiments de convention ? Qu'est-ce que cela ? Comment peut-on mettre à la scène d'autres sentiments que les vrais sentiments du cœur humain ?

Le théâtre moderne exploite des sentiments qui ne sont point dans la nature, mais qui plaisent et qu'on applaudit parce qu'ils sont dans la convention actuelle. Ce qu'ils ont de faux, ajoute-t-il (2) « est plus difficile à démêler pour le critique, et le ridicule nous en touche moins, parce que nous-mêmes nous sommes, pour ainsi dire, enveloppés de cette convention ».

Cette convention c'est donc qu'un fait auquel le public ne fait pas attention n'existe pas pour lui ; que tous les faits qu'il a bien voulu admettre comme réels, le sont par cela seul qu'il les a admis, fût-ce sans y prendre

---

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, t. I, p. 193.
(2) Id., *Id.*, t. I, p. 199.

garde. Cette convention vaut, non seulement pour les faits antérieurs au drame, mais pour les moyens qui, dans le cours même du drame, amènent telle situation dramatique, toujours à condition que le public l'accepte, qu'il soit dupe, que l'auteur nous ait « mis dedans ».

Et qu'importe à un public, dit Sarcey dans le feuilleton du 1er octobre 1877 (1) « qu'une aventure soit invraisemblable s'il est assez occupé, assez ému, pour n'en pas voir l'invraisemblance ? Un lecteur raisonne ; la foule sent. Elle ne se demande pas si la scène qu'on lui montre est possible, mais si elle est intéressante, ou plutôt elle ne se demande rien ; elle est toute à son plaisir ou à son émotion. Au lieu que les délicats s'inquiètent de la légitimité des moyens qui ont amené une situation forte, le public s'y laisse prendre franchement par les entrailles, et si la scène à faire est bien faite, si elle est nettement enlevée, si elle porte coup, il tient l'auteur quitte du reste ».

Et c'est une remarque bien curieuse que le public tient infiniment plus aux conventions qu'il a faites lui-même qu'à la vérité. « Voyez, dit-il (2), les trois fameuses unités du temps jadis. Qu'étaient-elles autre chose qu'une convention passée, on ne sait quand, ni par qui? et pourtant y eut-il jamais règle à laquelle les Français s'attachèrent plus obstinément? Que d'efforts pour renverser ce préjugé bizarre ! Que d'encre répandue ! Que d'yeux pochés ! La foule tenait à cette loi, qu'elle s'était faite sans raison, plus qu'à la peinture exacte des caractères ou des passions. Un changement de décors l'irritait plus qu'une situation fausse. La convention ! ».

Et, comme conclusion, il dit qu'il en est de la con-

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre,* t. IV, p. 98.
(2) Id., *Id.*, t. I, p. 202.

vention comme de la mode : « elle donne à tout ce qu'elle touche un vernis de grâce qui nous séduit et nous aveugle ; mais elle est inconstante, elle se prendra bientôt à d'autres sentiments, et ce sont alors ceux qui auront lutté contre les faux engouements du public qui recueilleront le prix de leur courage » (1).

Voilà les principales conventions imposés par la forme même de l'auteur dramatique (2). Il y a, de plus, certaines nécessités qui résultent de ce fait, qu'une pièce de théâtre est jouée devant un grand nombre de spectateurs. Le gros public veut être « intéressé », au sens le plus vulgaire du mot.

XI.

Le *public !* C'est pour lui qu'un écrivain dramatique compose son ouvrage ! c'est lui qu'il a pour premier et

---

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, t. I, p. 205.

(2) Il y avait très réellement une petite minorité d'honnêtes gens aux yeux de qui quelques-unes des conventions proclamées nécessaires par M. Sarcey ne l'étaient point ou même étaient presque déplaisantes. C'était de la meilleure foi du monde qu'ils ne prenaient point de plaisir au théâtre de Scribe. Ce n'était pas leur faute s'ils n'étaient pas curieux de « savoir ce qui arrivera », s'ils étaient insensibles au plaisir d'être « mis dedans » et s'ils goûtaient médiocrement les « mots de théâtre ». Non qu'ils fussent « naturalistes » plutôt qu'autre chose, ni qu'ils eussent la naïveté de réclamer au théâtre la vérité complète. Mais il leur fallait ou beaucoup de poésie ou beaucoup d'observation ou beaucoup d'esprit. Sur le reste ils n'étaient pas difficiles, quoique l'habileté de l'arrangement dramatique leur fût certainement un surcroît de plaisir.

pour dernier objectif; et par public Fr. Sarcey entend (1) « non pas cette quantité d'hommes instruits, épars sur la surface du globe, qui goûtent individuellement un livre ou un tableau, mais une collection fortuite de douze cents personnes, réunies en un même lieu, et qui sont pétries de la même boue de mœurs, de préjugés et d'éducation, par cela seul qu'elles sont nées et vivent dans un même temps, qu'elles respirent le même air ».

Le public n'est content que lorsque sa curiosité est piquée, que lorsqu'il éprouve le plaisir de l'attente, de la prévision et de la surprise. Il lui faut une action, car le théâtre est constitué par l'action. Il la veut énergique et il la veut rapide. Mais la vie moderne rend de plus en plus rares les hommes qui agissent de cette sorte d'action. L'hérédité nerveuse, l'éducation complexe, la douceur relative des mœurs tendent à faire de nous des êtres de réflexion ou de rêverie. « Il y a du Hamlet dans chacun de nous, dit P. Bourget (2), de ce prince douteux, inquiet, qui raisonne au lieu de frapper, et chez qui l'événement extérieur n'est qu'un contre-coup très diminué de l'événement intérieur ».

D'ailleurs l'auteur dramatique n'est pas un homme qui s'isole de ses contemporains, qui caresse à loisir, dans le silence et la solitude, une œuvre chère, faite seulement pour les délicats : il veut plaire à tous; il veut emporter un succès immédiat, éclatant, lucratif.

Pour cela, dit M. Albert (3) « il lui faut se mettre en communication directe et étroite avec la foule, devi-

---

(1) Dans le feuilleton du 13 janvier 1873. Voy.: *Qnar. Ans de Th.*, IV, 422.

(2) P. Bourget, *Études et portraits*, I, 322.

(3) M. Albert, *Les Théâtres des Boulevards*. Paris, Soc. franc. d'imprimerie, 1902, p. 375.

ner ses goûts, les pressentir et les contenter ». Et puis le public du théâtre n'est pas celui des livres. Et tandis que beaucoup de gens ne lisent jamais, n'ouvrent jamais un livre, ont horreur de la lecture, tout le monde va au théâtre. Pour bien des gens, le théâtre c'est toute la littérature. Un romancier écrit pour des lecteurs isolés, qui, s'ils ont l'intelligence ouverte, admettent volontiers les innovations. Mais, parmi le public pris en masse, auquel s'adossent les auteurs dramatiques, ce ne sont pas les plus libres d'esprit qui font la loi.

D'autre part, il faut sur la scène le succès immédiat. Lorsqu'un romancier donne une œuvre originale et hardie, dont la nouveauté peut choquer, cette œuvre ne plaît d'abord qu'à un petit nombre de lecteurs. « Mais elle peut attendre, dit G. Pellissier (1), elle est là, sous la main de qui veut la lire. Et l'œuvre du romancier ne *tombe* pas comme une pièce de théâtre qui, quand ne réussit pas dès le premier jour, est du coup perdue ».

Or, comme presque tout l'intérêt au théâtre est concentré sur l'action, le public réclame impérieusement que l'action y soit « une »; il supporte plus impatiemment qu'ailleurs le malaise, l'incertitude de l'attention dispersée. Par suite, une situation initiale étant donnée, il ne souffre pas que les plus importantes des scènes qu'elle rend probables lui soient escamotées (2). Il veut voir se rencontrer les personnages qui s'aiment ou se haïssent, qui sont séparés ou unis par des intérêts, des passions, des affections, des devoirs, et qui ont évidemment quelque chose à se dire. M. Sarcey appelle ces rencontres les « scènes à faire ».

---

(1) G. PELLISSIER, *Le Mouvement littéraire contemporain*, p. 112.

(2) Voy. : J. LEMAÎTRE, *Les Contemporains*, II, 234, suiv.

Le public veut absolument que ces scènes soient faites, et cela quand même on pourrait sans invraisemblance aboutir au même dénouement en négligeant ces rencontres. Puisque tout est illusion au théâtre, où une chose vraie est une chose que le public croit vraie; et l'art dramatique consiste non à lui rendre la chose vraisemblable, mais à s'emparer de son esprit et à le tourner de façon qu'il veuille que la chose soit vraie, et qu'il la tienne pour vraie, sans révolte ni chicane. La vraisemblance est bien moins dans la réalité des faits que dans l'imagination émue des hommes sous les yeux de qui l'auteur dramatique les expose.

Car c'est une des lois primordiales du théâtre que « l'auteur dramatique est obligé de mettre sur la scène, non la vérité vraie, mais la vérité qui est crue telle par le public à qui il a affaire. Il est obligé de montrer aux spectateurs les fantômes nés de leur éducation, de leurs préjugés, de leur imagination, sous peine d'être traité par eux de faussaire » (1).

Et quand on a eu l'habileté de persuader à une salle qu'une chose qu'on lui montre est vraie, elle l'est en effet; « peu importe qu'elle soit ou non conforme à l'objet qu'elle représente ; il suffit qu'elle puisse être pour le moment prise pour lui » (2).

En théâtre, dit Sarcey dans le feuilleton du 11 février 1889 (3) « si vous voulez que le spectateur voie un objet jaune, ce n'est pas l'objet qu'il faut teindre de cette couleur; ce serait presque toujours prendre une peine

(1) Feuilleton du 2 février 1891. Voy : *Quarante A. de Th.*, VI, 152.

(2) Feuilleton du 9 février 1874. Voy : *Quarante A. de Th.*, IV, 349.

(3) *Quar. A. de Th.*, V, 286.

inutile. C'est la jaunisse qu'il faut donner au spectateur lui-même ; il faut lui mettre le jaune dans les yeux ».

Les hommes assemblés sont pris d'un grand besoin de justice et de moralité, précisément parce qu'ils sont assemblés et qu'un homme, en public, aime à ne manifester que les plus honorables de ses sentiments. Sans doute la foule n'exige pas que la vertu soit toujours récompensée et le vice toujours puni ; mais elle pense comme Corneille : « Une des utilités du poème dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais son effet quand elle est bien achevée et que les traits en sont si reconnaissables qu'on ne peut les confondre l'un dans l'autre ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse, et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant ».

Le public, au moins dans le drame et dans la comédie sérieuse, entend que le bien ou le mal domine clairement dans la composition d'un caractère. S'il n'oblige pas le poète à louer ou à flétrir directement les bons ou les méchants, il lui demande au moins de faire bien sentir qu'il les distingue : il ne lui permet pas l'indifférence complète. Il n'aime pas que le poète refuse de se prononcer sur la valeur morale de ses personnages ; il est heureux de les entendre qualifier explicitement au courant de l'action.

Un acteur qui réussit longtemps et beaucoup n'obtient une sorte d'influence et de dictature sur la foule qu'à la condition d'incarner un certain type idéal que le public retrouve en lui. Son jeu, dit P. Bourget (1) « devient un résumé de certaines façons de comprendre les passions ou les mœurs qui flottent dans l'air de l'époque ».

---

(1) P. Bourget, *Études et Portraits*, I, 317.

Observer ce jeu, c'est donc observer l'époque tout entière comme dans un miroir qui en déforme un peu l'image; mais cette observation est parfois féconde, et c'est en tout cas une des manières dont l'auteur dramatique se sert pour se conformer au goût du public et nécessairement une des façons dont le public influe sur l'auteur dramatique.

Et puis l'auteur dramatique n'a devant lui que trois ou quatre heures : d'où la nécessité d'abréger et de condenser. Par exemple, dans la vie réelle, la cour que fait un homme à une femme se compose d'une foule de petites démarches et de menus propos; tout cela devra être résumé dans une « déclaration » : voyez celle de Tartuffe : « C'est l'habileté de l'auteur dramatique de ramasser dans une seule circonstance frappante tous les détails similaires qu'il néglige ou, pour mieux dire, qu'il supprime absolument ».

Si le vice triomphe, dit J. Lemaître (1) « il faut au moins au public quelque cri qui le soulage, et, si ce cri est une tirade, le public exultera. L'axiome très défendable « que l'art doit rester étranger à la morale » (car c'est assez qu'il cherche le beau), n'est pas tout à fait vrai au théâtre, parce que rien n'est moins artiste qu'une grande foule ».

En fait d'œuvre de théâtre le public est juge souverain, au moins en premier ressort. Pour tout autre ouvrage de l'esprit, le consentement de quelques amateurs peut contrepeser l'indifférence ou même la répugnance de la foule. Mais le premier mérite d'un drame ou d'une comédie, c'est de faire effet sur un grand nombre d'hommes assemblés. C'est l'essence même d'un ouvrage de théâtre de plaire au public pris en masse.

---

(1) J. Lemaître, *Les Contemporains*, II, 235.

« Quand je pense comme le public » dit M. Sarcey dans le feuilleton du 17 nov. 1890 (1), « je tâche de me rendre compte à moi-même des raisons qui ont fait que je me suis diverti ou ennuyé, et ces raisons je les lui présente, afin de le confirmer dans son opinion. Lorsqu'il m'arrive de ne pas partager certains engouements de la foule, j'essaye de la ramener, non en l'insultant, ce qui ne sert pas à grand'chose, mais en lui développant, en lui faisant toucher du doigt les causes de ce que je crois être son erreur ».

Et puis le public n'est pas philosophe ; il n'a pas l'habitude de considérer la vie comme une lutte de forces contraires, en ne s'intéressant qu'au spectacle de la lutte, non à telle ou telle des forces en présence. Il a besoin d'aimer, dans un drame, un ou plusieurs personnages, de prendre parti pour les uns contre les autres. Il lui faut au moins un « personnage sympathique ». Dans certains cas, du reste, ou plutôt dans certains genres, le personnage sympathique pourra très bien être un coquin, pourvu que le public n'y songe point et qu'il ne lui apparaisse jamais que comme très spirituel ou très comique.

Le public n'est pas pessimiste : il ne saurait comprendre la fantaisie singulière de certains esprits qui voient le monde mauvais et qui s'en consolent par le plaisir tout intellectuel et aristocratique de cette connaissance. Ce que cherche le public, c'est quelque chose de plus gai ou de plus émouvant ou de plus grand que la réalité. Une vue misanthropique du monde ne fait point son affaire. Il préfère les plus tragiques horreurs à certaines cruautés d'observation. Il ne veut point emporter du théâtre une impression morose et dure. Et de plus il apporte au théâtre certains préjugés qu'il ne faut

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, VI, 379.

pas heurter de front, surtout s'il s'agit de questions morales: alors il a sa solution toute prête, celle que l'usage et quelquefois l'égoïsme ou l'hypocrisie sociale ont consacrée ; tandis qu'il se récrie de pudeur pour quelque brutalité d'observation, et il lui arrive alors d'opposer aux générosités de l'auteur dramatique une résistance entêtée de pharisien.

XII.

Et enfin le public qui fréquente les théâtres, comment est-il constitué ? Il y a le public très élargi mais dédaigneux, endormi, indifférent, à la fois blasé et barbare, qui va au théâtre pour qu'on l'amuse, pour qu'on l'émeuve et surtout pour qu'on chatouille ses sens ; « un public, dit A. Filon (1), qu'il faut disputer aux chevaux, aux gymnastes américaines, aux jongleurs japonais, aux clowns italiens, aux femmes qui mangent du feu ou qui fument dans l'eau ou qui dansent dans un arc-en-ciel ou qui plient leur corps comme un morceau de caoutchouc vivant, enfin à toutes les inepties, à toutes les excentricités, à toutes les impudicités du cirque ou du musichall ; un public qui, avec tout cela, a des moments de faiblesse sentimentale et des sursauts de moralité réveillée ».

Il y a le public ordinaire, qui est bien facile aux illusions et plus ou moins aise à mettre dedans.

Il y a le public d'occasion, que le bruit de la pièce en vogue tire soit de leurs comptoirs, soit de leurs réunions familières, soit du coin de leur feu, et qui se désagrège chaque fois pour se recomposer tous les soirs.

(1) A. Filon, *De Dumas à Rostand*, p. 149.

Il y a le public qui arrive des points les plus opposés du monde et qui n'a rien de semblable, ni éducation, ni culture, ni esprit, ni idées, ni goûts, ni sentiments, ni même langue. Et ce public écoute passivement « les uns comprenant à demi et parfois de travers, les autres ne comprenant pas du tout ; et il faut, pour les mettre d'accord, ou des situations bien communes, exprimées dans un langage bien ordinaire, le plus courant possible, ou de grosses plaisanteries, de celles qui font rire l'humanité tout entière et secouent indistinctement toutes les rates » (1).

Il y a, en outre, le public des premières représentations, qui est particulièrement réfractaire ; « c'est un oiseau qui dérobe la queue, où l'auteur se flatte de mettre le fameux grain de sel traditionnel » (2).

Mais il n'y a point de théâtre sans un public qui soit homogène. Supposez, dit Sarcey dans le feuilleton du 14 avril 1884 (3) « un public composé de la sorte : quelques personnes très intelligentes et très spirituelles qui saisissent la phrase au moment même où elle tombe de la bouche de l'acteur ; cent ou cent cinquante d'esprit moins rapide, qui ont besoin d'un instant de réflexion pour la sentir, et, dans le reste, une foule d'honnêtes gens dont les uns s'éveilleront le lendemain en poussant un éclat de rire à la plaisanterie qu'ils ont entendue la veille et qu'ils viennent de comprendre pour la première fois ; dont les autres ne comprendront jamais, ni le lendemain ni plus tard ».

Qu'arrive-t-il ? Les cent cinquante personnes noyées dans une foule inintelligente, n'éprouveront aucun plaisir et ne sentiront plus ce qu'ils comprennent.

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre,* I, 211.
(2) Id., *id.,* V, 287.
(3) Id., *id.,* I, 210.

Au théâtre, on ne jouit pas tout seul ; il faut, pour avoir du plaisir, être plongé dans un public qui s'amuse. C'est une règle qui ne souffre pas d'exceptions ; « on ne goûte pleinement au théâtre, ajoute Sarcey, que ce qui est goûté de tout le monde. L'essence du théâtre c'est le public ; le théâtre n'est pas et ne peut pas être un plaisir solitaire ».

De là la nécessité d'un public homogène, c'est-à-dire, non d'un public tiré d'une seule classe de la société, mais d'un public pourvu de la même éducation, animé du même esprit, aimant le même art et s'y connaissant. Il n'y a qu'un seul public homogène, et c'est tout justement « celui des premières ». Tous ceux qui composent le public des premières sont loin d'être du même ordre, mais tous ont *le goût* de la chose ; ils peuvent comprendre et sentir ensemble, et forment nécessairement « un public homogène ».

Et les *abonnés du mardi ?* Dans le feuilleton du 1er janvier 1883 Fr. Sarcey dit que, de tous les publics, celui des abonnés du mardi est « le moins intelligent, le moins instruit, le moins attentif, le moins amoureux d'art qu'il y ait au monde » (1). Et encore : « Je sens comme un grand écœurement à voir qu'on jette le théâtre en pâture à tout ce monde qui fait du genre.... à ce public de raffinés et de blasés, qui affecte de mépriser les préjugés bourgeois.... ce public qui se croit et qui se dit le public parisien par excellence et qui témoigne de la même étroitesse d'esprit, de la même énergie de préjugés, de la même sottise.... Cette fleur d'aristocrates s'ennuie à Corneille, bâille à Molière, écoute d'une oreille distraite le répertoire moderne, n'a de goût pour rien ».

Et dans le feuilleton du 15 janvier de la même année

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, I, 323 suiv.

il revient encore sur cette question et il fait une comparaison très vive et très brillante entre un lundi à l'Odéon, où il y a un public sérieux d'étudiants, de professeurs, de médiocre bourgeoisie qui s'amuse, qui rit, qui bat des mains, et un mardi à la Comédie-Française, où il y a un public insupportable et ignorant qui ne s'émeut de rien, qui ne s'amuse de rien.

Voilà quelles sont les principales constatations de Francisque Sarcey sur le théâtre. On ne saurait les enregistrer toutes, ni surtout suivre le critique dramatique dans son infini travail d'expériences et d'applications. Selon Sarcey donc une pièce de théâtre ne peut donner l'illusion de la réalité que par un système de conventions dont les unes lui sont imposées par sa forme même et les autres par le public.

XIII.

Parmi les genres dramatiques il en est qui, décidément placés en dehors des conditions de la vie réelle et violemment conventionnels, n'existent que par l'emploi des moyens de théâtre : ce sont le *mélodrame* et le *vaudeville,* pour lesquels Fr. Sarcey nourrissait une prédilection avouée et extrême.

Certes il aimait beaucoup le répertoire classique et la haute comédie et il sentait profondément la poésie, depuis l'héroïsme de Corneille jusqu'à l'élégance de Marivaux. Surtout, il tenait pour la distinction des genres, fondement de la doctrine classique. Il voulait que le théâtre fût du théâtre, non du roman, ou de la poésie ou de l'histoire.

Souvent, ce qu'il repoussait comme n'étant pas du théâtre, c'était l'analyse psychologique et l'étude morale,

tout ce qui pouvait donner à une œuvre sa valeur et sa portée, tout ce qui en formait la substance.

Il finit par n'apprécier dans les œuvres théâtrales que leur mécanisme plus ou moins habile, par préférer à telle comédie de fine observation, « qui n'était pas charpentée suivant les règles de sa technique, un vaudeville ou un mélodrame vulgaires, mais bien « bâtis » (1).

Aux tentatives de ce qui n'était pas du théâtre et prétendait s'y imposer malgré la nature des choses, il préférait les formes inférieures du théâtre, mais qui en étaient. Il résistait à celles-là et les repoussait comme des intrusions; il avait pour celles-ci des indulgences infinies. De là toutes ses préférences et toutes ses antipathies.

Il aimait Scribe, qui n'était ni psychologue ni écrivain, encore moins poète, non seulement parce qu'il poussait le don du théâtre jusqu'au génie et parce qu'il avait connu et perçu le merveilleux de la vie, le charme profond de la bonne honnêteté quotidienne, la sorcellerie qu'exerçaient les circonstances fortuites les plus minces sur le déroulement des destinées; mais encore parce qu'aucun de ses contemporains n'avait rendu avec autant de vivacité et dans une aussi juste mesure, comme dit J. J. Weiss (2) « la manière d'être du pays de France entre 1820 et 1850, la manière française de faire le bien et le mal, d'être faible, intrigant, égoïste, avide, honnête, vertueux, désintéressé et dévoué ».

Il prenait un vif plaisir aux pièces « bien faites » et faiblement écrites de Casimir Delavigne et à celles de

---

(1) G. Pellissier, *Le Mouvement littéraire contemporain*, cit., p. 110.

(2) J. J. Weiss, *Le Théâtre et les Mœurs*. Paris, Calmann-Lévy, 1889, p. 4.

Ponsard, qui avaient « un caractère d'élévation morale et d'honnêteté » (1).

Il admirait la force scénique et la pensée vigoureuse et le courage de Dumas fils « un des auteurs dramatiques contemporains les plus puissants sur la foule » (2), et « un moraliste redouté, un des directeurs spirituels de son siècle » (3) ; mais il résistait aux thèses et aux prétentions morales de l'auteur du *Fils naturel* et de la *Visite des Noces,* quoiqu'il fût lui-même moraliste et polémiste en dehors de ses feuilletons, car la philosophie devait, selon lui, rester « en dehors du théâtre, qui n'admet que la peinture des mœurs ».

Il lui préférait de tout son cœur Augier, qui avait le bon sens robuste et l'esprit sérieux et qui ne considérait pas la vie comme un spectacle ni l'art comme un jeu. Disciple de Scribe, il employait du moins l'art du maître à la peinture des mœurs ou à la défense d'une doctrine, et savait inventer des situations plaisantes, saisir un ridicule et le rendre sensible en l'exagérant. Et puis le comique chez lui était toujours direct et ne se dissimulait jamais ; il n'entendait rien aux étrangetés du paradoxe ni aux subtilités de l'ironie ; son esprit avait besoin de certitude, et pour communiquer aux autres sa conviction, il employait les procédés les plus simples (4).

Il lui préférait Sardou, parce que personne, parmi les écrivains dramatiques contemporains, n'avait mieux

---

(1) Léo Clarétie, *Histoire de la Littérature française,* Paris, Soc. d'édit. littér., 1905-1909, t. IV, p. 548.

(2) É. Zola, *Nos Auteurs dramatiques.* Paris, Charpentier, 1904, p. 174.

(3) A. France, *La Vie Littéraire,* cit., t. II, p. 1.

(4) Voy : H. Gaillard de Champris, *É. Augier et la Comédie sociale.* Paris, B. Grasset, 1910, p. 518.

démêlé que lui les moyens par lesquels on pouvait réussir au théâtre, et n'avait su les employer avec une plus juste tactique (1) ; et parce qu'il était un maître dans l'art de nouer une intrigue, d'en embrouiller les fils, de porter jusqu'à leur dernier degré la curiosité et l'émotion (2).

Il lui préférait Meilhac et Halévy qui excellaient à revêtir d'une forme scénique l'observation amusée de la vie parisienne et qui avaient porté à son point de perfection l'opérette.

Il aimait le répertoire même à l'Odéon et il avait le culte de la Comédie-Française. Il suivait assidûment leurs représentations classiques, dédaignées par tous ses confrères ; il conseillait leurs directeurs ; il les défendait contre les critiques imméritées ou dangereuses ; il suivait attentivement leurs artistes dans toutes leurs créations et reprises ; et il estimait qu'une Comédie-Française et un Odéon sont des modèles ou des exercices indispensables aux auteurs, aux acteurs et au public.

XIV.

Mais en ce qui touche le mélodrame et le vaudeville, il était à peu près seul de son avis. Il s'écartait de ses confrères qui ne voyaient que des formes inférieures et décadentes du théâtre, tandis que lui, il voyait des genres permanents et capables de toutes les supé-

---

(1) Voy : É. Montegut, *Dramaturges et Romanciers.* Paris, Hachette, 1890, p. 281.

(2) Voy : R. Doumic, *Portraits d'écrivains*, 1ère série. Paris, Perrin, 1911, p. 104.

riorités. On le raillait de tout son enthousiasme et Sarcey, au moindre prétexte, reprenait son thème favori.

Contre les dédains des délicats, il croyait avoir pour lui la foule et la raison. Et il l'a cru jusqu'à son dernier jour. Était-ce chez lui infériorité de goût, erreur de jugement ou entêtement vaniteux dans une erreur ? se demande M. Larroumet (1). Pas le moins du monde. Il avait le goût aussi sûr que les plus délicats et il était aussi intelligent que les plus difficiles ; il avait à un haut degré ce qui manquait à beaucoup de critiques dramatiques : le bon sens et l'amour du théâtre en soi. Il goûtait au théâtre un plaisir d'artiste. Il y professait cette théorie de l'art pour l'art, tantôt exaltée, tantôt combattue, toujours avec une passion qui prouve de quelle conséquence elle est aux yeux de ses adversaires autant que de ses partisans.

La question, en effet, se ramène à ceci : l'art a-t-il sa raison d'être et sa fin propres ou n'est-il qu'un moyen d'expression pour la pensée, un serviteur de l'institution sociale, un subordonné de la morale ? Ainsi posée, elle n'admet plus qu'une réponse pour un fervent de l'art comme Sarcey, qui défend l'art du théâtre contre toutes les prétentions qui contestent sa raison d'être. Il apprécie à leur juste valeur la profondeur psychologique et l'observation morale, la poésie et le symbole, les exemples et les leçons.

Si le théâtre lui donne tout cela par surcroît, il l'en félicite et lui en est reconnaissant. Mais ce n'est point là le théâtre lui-même. Le théâtre en soi consiste, d'après Sarcey, à procurer l'illusion et l'intérêt aux hommes assemblés. Le meilleur théâtre est donc celui qui atteint le

---

(1) G. Larroumet, *Études de Critique dramatique*, II, 342 suiv.

plus complètement ce but. Il aime par-dessus tout le théâtre et le genre de plaisir qu'il donne. Quand c'est du théâtre, il loue ; quand ce n'est pas du théâtre, il blâme. Il n'a pas d'autre criterium.

Et voici, à propos du mélodrame, le dernier mot de sa théorie, avec un ramassé frappant qui ressemble à un défi : « La première loi, dit-il dans le feuilleton du 9 février 1874 (1), la loi fondamentale de l'art dramatique, celle de qui découlent toutes les autres, c'est qu'une pièce, s'adressant toujours à douze cents spectateurs assemblés, ne doit rien admettre qui ne soit capable d'émouvoir douze cents spectateurs assemblés. Si la réalité ne fait pas l'effet à ces douze cents personnes d'être vraie, c'est la réalité qui a tort. La vérité, c'est ce qui est tourné de façon à paraître vrai à douze cents personnes, prises au hasard et écoutant à la fois. On se récrie là-dessus : Ainsi, à votre avis, tout l'art d'un écrivain consiste à mettre dedans son monde ? — A le mettre dedans, vous l'avez dit.... C'est du cœur de la foule que le dramaturge tire sa ligne de perspective. Les faits ne sont pour lui qu'une matière inerte, un grossier amas de couleurs, dont il barbouille sa toile, ne se souciant que de l'effet qu'elle produira par delà la rampe sur douze cents spectateurs assemblés ».

Et pour le vaudeville (2) : « Chaque spectateur pris à part sait fort bien que la scène est absurde et ridicule, à la regarder de trop près. Mais du moment qu'ils sont douze cents réunis, ils consentent à n'en voir que le côté plaisant ; ils tendent leurs yeux au bandeau que leur at-

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, IV, 350.

(2) Id., *Id.*, IV, 352. Pour le vaudeville voy. aussi : E. Lintilhac, *La Comédie de la Révolution au second Empire*. Paris, Flammarion, t. V, p. 336 suiv.

tache l'auteur, et ils s'amusent. Que leur faut-il davantage? Le vaudeville tout entier, le vaudeville moderne est fondé sur une convention de cette espèce. L'écrivain dit à son public : voilà une situation dont vous ne trouverez l'analogue dans aucune réalité; je le sais comme vous, mais elle est comique ; avez-vous envie de rire et venez-vous ici pour cela? — Sans aucun doute, répond le public.... Allez-y. Et il y va, et il a cause gagnée s'il remplit la condition imposée, qui est de faire rire ».

Et dans le feuilleton du 5 octobre 1874 il ajoute encore (1) : « Le vaudeville a ses lois, je veux dire qu'il a des conditions nécessaires d'existence qui résultent de son institution même. La première de toutes, c'est de se renfermer dans des limites étroites de développement, c'est d'aller rarement jusqu'à trois actes et de ne les dépasser jamais. Quand vous mettez en jeu au théâtre des forces permanentes d'action, comme est un caractère ou une passion, et que vous en poussez à bout les conséquences, il est tout naturel que vous puissiez, sans ennuyer le spectateur, prendre plus d'espace; si même vous vous resserriez dans des bornes trop exiguës, on vous accuserait d'étrangler votre sujet, qui comporte des observations plus sérieuses, qui donne lieu à des incidents plus variés, plus nombreux et surtout plus probants. Un événement ne peut jamais vous mener bien loin. Vous arrivez assez vite au bout des complications qu'il provoque naturellement, et quelle que soit votre ingéniosité à les renouveler, à les multiplier, le moment ne tarde pas à venir où il faut conclure. Il le faut et pour vous, auteur, qui êtes à sec, et pour le public, chez qui cette succession d'incidents éveille plus de curiosité

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.,* IV, 142.

vaine que d'intérêt véritable; qu'elle ne prend point par le cœur, qu'elle n'émeut ni ne transporte ».

XV.

Nous voici bien loin des théories professées par les maîtres du théâtre français, Corneille, Molière et Racine, qui prétendaient peindre d'après nature et, par là, moraliser en offrant à l'homme une image fidèle de ses vices et de ses vertus. Sarcey disait que les hommes assemblés ne demandent au théâtre ni la leçon du vrai ni celle du bien. Ils n'en attendent que l'intérêt. Corneille, Molière et Racine le savaient bien et la preuve c'est qu'ils s'efforçaient, d'abord et avant tout, de « plaire ».

Dans la préface de *Tartufe*, où Molière se déclare serviteur de la morale, il constate aussi que le plaisir est non seulement le moyen, mais le but du théâtre. C'est là le fond de sa pensée qu'il développe ensuite dans la *Critique de l'École des Femmes*, où, moins gêné par des motifs de circonstance, il réclame plus librement les droits de la comédie.

Corneille et Racine affirment la même chose: ils ne voyaient dans le théâtre que le théâtre. Corneille le défendait contre les pédants, et Racine, qui ne songeait pas encore à se convertir, le défendait contre les jansénistes, ses anciens maîtres.

Et, sur ce point, dit Larroumet (1), Sarcey avait parfaitement raison. Mais, si le théâtre a le plaisir pour but, s'ensuit-il que le plaisir le plus complet qu'il puisse donner consiste dans l'illusion de la vraisemblance et

(1) G. Larroumet, *Études de critique dramatique*, II, 346 suiv.

dans une surprise d'émotion qui cesse dès que la réflexion se met de la partie ? En ce cas, le théâtre ne serait que la plus vaine des duperies (1) et n'existerait pas comme genre littéraire.

Il faut, pour que le plaisir du théâtre vaille tout son prix, qu'il résiste à l'examen et survive à la soirée où il a été ressenti. Une pièce n'est bonne que si, après avoir été vue, elle peut être lue avec agrément.

Certes, il faut commencer par juger la pièce « aux chandelles » (2), car elle a été conçue pour être jouée ; mais, lorsqu'elle ne supporte pas l'épreuve du livre, c'est qu'elle est mauvaise, médiocre ou spécieuse.

La technique a, sans doute, une grande importance dans une pièce de théâtre, car, sans elle, rien n'est possible; cependant elle doit servir la vérité et la beauté. Et lorsque le théâtre s'arrête à la vraisemblance et à l'illusion, quand il ne pousse pas la première jusqu'au vrai et la seconde jusqu'à une création supérieure, il n'est plus qu'une forme incomplète et inférieure de l'art.

En effet il y a des gens qui exigent que le théâtre soit encore de la littérature et qui disent franchement que le théâtre est un art inférieur, parce qu'il est soumis à des conventions plus étroites et plus nombreuses que les autres arts, parce qu'il est forcé de s'adresser à la foule, parce que l'intérêt d'une pièce « bien faite » est un intérêt de curiosité un peu vulgaire, et parce que, d'autre part, l'œuvre dramatique tend à produire une illusion aussi complète que possible : en sorte que l'art dramatique est à la fois le seul

---

(1) Le même Sarcey a dit, dans le feuilleton du 1er avril 1889 : « le théâtre comme les autres arts après tout, n'est qu'une grande et magnifique tromperie ». (*Quar. Ans de Th.*, IV, 69.)

(2) SARCEY, *Quar. A. de Th.*, III, 41.

de tous les arts qui ait la prétention de nous mettre la réalité même sous les yeux, et celui à qui sa forme impose les plus graves altérations de cette réalité ! Sans compter qu'un drame est joué par des acteurs et que, neuf fois sur dix, les acteurs gâtent le drame ; et par conséquent il vaut mieux lire une pièce que la voir jouée, et il vaut mieux lire des vers, un roman, un livre d'histoire, qu'une pièce de théâtre (1).

M. Sarcey disait à ces dédaigneux : « Que le théâtre soit un art inférieur, ce n'est pas la question. Elle n'est pas d'ailleurs si simple ni si facile à trancher, et on ne se la pose guère quand on écoute une tragédie de Racine, une comédie de Molière, une pièce de Dumas fils. Inférieur ou non, c'est un art particulier et très puissant dont on peut déterminer les moyens et la forme nécessaire. Certaines œuvres d'exception vous plaisent infiniment, parce que vous cherchez dans un ouvrage dramatique autre chose que le drame même ; mais c'est demander des dattes à un pommier. Ce qui vous séduit tant ne charme qu'à demi la foule, et je suis avec elle parce que c'est pour elle qu'on fait des pièces et qu'il n'y a pas à sortir de là ».

Ceux qui sont soucieux de l'indépendance et de l'originalité de leur esprit, ne se prêtent qu'avec méfiance à ce contact avec l'âme de la foule. Mais Sarcey vibrait avec elle, il sentait comme elle, et il en concluait que le critique doit sentir comme la foule.

Il l'a déclaré en maints endroits et affirmé sans nuances, suivant sa manière : « Le public a des caprices et des engouements dont quelques-uns ne nous semblent pas fort justes. Ils ont pourtant leur raison d'être, et c'est à nous de la trouver et de l'expliquer. Nous n'avons

---

(1) Voy : J. Lemaître, *Les Contemporains,* II, 243.

point à lutter contre ces entraînements au nom des règles éternelles du beau. Nous sommes la voix de la foule et son premier cri ».

Et ailleurs : « Nous sommes les moutons de Panurge de la critique : le public saute et nous sautons. Nous n'avons d'avantage sur lui que de savoir pourquoi il saute et de le lui dire. C'est ce que j'ai essayé toujours de faire. Le succès est la règle de ma critique ».

Et encore : « Notre métier à nous autres critiques est d'expliquer au public pourquoi certaines choses lui plaisent, quel rapport ces choses ont avec ses mœurs, ses idées, ses sentiments. C'est nous qui dressons les poteaux indicateurs sur lesquels on écrit : Passez par là, la route est ouverte ».

XVI.

Mettre en lumière les causes du succès ou de l'insuccès d'une pièce, c'était pour Sarcey son point d'honneur. Et si par hasard une pièce lui paraissait mériter un meilleur accueil que celui qu'elle avait reçu, il ne se faisait pas faute de le déclarer : la franchise était son grand mérite.

Mais il ne se permettait pas de croire qu'il pût avoir raison contre le public : il n'hésitait jamais à revenir sur son opinion, lorsqu'il craignait de s'être trompé.

Quand, après avoir entendu plusieurs fois une œuvre nouvelle, il s'apercevait que son jugement manquait d'équité, il avait le courage de se déjuger ; il avouait librement son erreur avec une bonhomie qui désarmait les mécontents et il lui arrivait parfois de mêler ses applaudissements à ceux du public.

Tel était l'office auquel il restreignait la critique : constater les goûts de la foule et, en les constatant, les renforcer. Ce n'est point là la marque d'un esprit sans générosité et sans largeur. Peut-être cet esprit était-il fermé à la poésie purement lyrique. Il en convenait lui-même fort modestement. Mais un critique théâtral ayant des prédilections exclusivement lyriques serait un juge bien autrement dangereux. Au théâtre, le lyrisme est l'exception, et la majorité des auteurs dramatiques pourrait, à bon droit, retourner contre un pareil juge les récriminations de certains poètes contre Sarcey.

Il lui a été même reproché de suivre docilement le goût public et de lui subordonner son propre sentiment ; de faire de perpétuelles concessions à la vulgarité d'esprit de la foule, à ses préjugés, à ses préférences à ses instincts, à sa sensiblerie ; de placer avant tout le métier, de ne se soucier ni du style, ni de la vérité et de la beauté, ni des analyses de sentiments, ni des vues profondes et nouvelles sur l'âme humaine.

Rien de plus injuste. Au théâtre Sarcey n'a jamais aimé et défendu que son propre goût. Que de fois, courageusement, avec cet acharnement qu'il apportait en tout son labeur, essaya-t-il de réagir contre les sévérités du public et de lui imposer telle ou telle pièce que les spectateurs n'entendaient pas accepter. Mais, toujours, il s'efforçait de diriger le goût public dans la voie qu'il estimait la seule bonne. Et cet homme qui, dans la vie privée, était non seulement malléable, mais faible par bonté de caractère, restait « ferme comme un Turc » sur les principes.

Et comme ces principes s'accordaient en leur ensemble avec le goût moyen du public, et que chaque ligne de son feuilleton, même dans ses injustices et ses partis

pris, témoignait de sa sincérité, il avait acquis une autorité incomparable et unique.

Il avait maintes raisons de soutenir incessamment que le théâtre doit avant tout être du théâtre ; que l'art du théâtre a ses lois et ses nécessités propres, comme tous les autres arts, qu'il porte en lui-même sa raison d'être et doit poursuivre son but propre, enfin qu'il ne doit se subordonner à rien.

S'il avait cédé, ajoute Larroumet (1) « sur ces divers points — qui se ramènent tous à un seul, la nécessité de ce qu'il appelait « la pièce bien faite », — les auteurs et le public seraient allés à la dérive. Il leur a permis de traverser sans trop d'encombre pour eux, ni de dommage pour notre art dramatique, des passages assez difficiles, comme la terminaison du réalisme en naturalisme, l'avènement du symbolisme, l'invasion de l'exotisme, le poncif de la pièce rosse et invertébrée, etc. Il a maintenu de tout son pouvoir les formes supérieures du drame, en vers et en prose, historique ou de passion, que blaguaient les vaudevillistes et que redoutaient les directeurs. Il a maintenu les droits, non seulement de l'art pour l'art, mais du grand art ».

XVII.

Mais où M. Sarcey échappe à toute critique c'est dans les fragments qu'il a écrits çà et là de l'histoire du théâtre français. Nous reproduisons ici, parmi les nombreux aphorismes qu'on relève presque à chaque page

---

(1) G Larroumet, *Études de critique dramatique*, t. II, pp. 350-351.

de la précieuse collection de ses huit volumes, en les feuilletant au hasard, quelques-uns des plus remarquables et des plus significatifs :

« Préparer une scène, dit-il dans le feuilleton du 1er avril 1889 (1), c'est bien, si l'on veut, exposer la suite des événements et des passions qui ont amené les choses au point où cette scène les montre ; mais c'est avant tout, c'est surtout mettre les spectateurs dans un tel état d'esprit que, sans savoir pourquoi, quelquefois même contre toute vraisemblance et tout bon sens, ils acceptent ce que l'auteur leur fait voir dans cette scène ».

Dans le feuilleton du 6 juillet 1868 (2) : « Il y a dans la vie trois forces qui la dirigent : le caractère, les passions et les événements. De même aussi au théâtre. Une situation étant donnée, on peut la développer de trois façons, soit en peignant les hommes qui l'exploitent ou la subissent : ce sont les comédies de caractère ; soit en mettant en jeu des passions, qui enflamment le cœur comme de rapides éclairs, et le poussent, dans le court instant de leur durée, à des résolutions violentes. Presque tous les drames relèvent de ce second mode d'envisager l'art. Il est enfin permis de chercher, en dehors de ces grands mobiles des actions humaines, les caractères et les passions, la part d'influence qu'ont les événements qui naissent d'une situation et qui la compliquent. Nous sommes ici en plein vaudeville ».

Dans le feuilleton du 9 février 1874 (3) : « On a souvent remarqué que de toutes les œuvres de l'esprit, il n'y en a point qui vieillissent aussi vite, qui s'écaillent par aussi larges morceaux que les pièces de théâtre.

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, IV, 63.
(2) Id., *id.*, IV, 131.
(3) Id., *id.*, IV, 355.

Voyez combien il en reste peu, que l'on puisse revoir au bout de vingt ans ; et après un siècle ? C'est de tous les genres, celui qui a été le plus cultivé en France, et avec le plus de succès ; dans ce torrent de drames et de tragédies qui a coulé sans interruption depuis trois cents ans à travers vingt théâtres, à peine surnage-t-il (Molière excepté) une douzaine d'ouvrages. Savez-vous pourquoi ? Les raisons sont nombreuses ; la principale c'est que les moyens par lesquels on réussissait à mettre dedans douze cents personnes au dix-huitième siècle n'ont souvent aucune action sur les douze cents spectateurs du dix-neuvième. Les vieilles conventions sont tombées et d'autres ont pris la place ; le public, qui n'est plus dupe de l'illusion préméditée par l'écrivain, lui demande compte des entorses données par lui à la vérité vraie. Les chefs-d'œuvre seuls échappent à ces variations du goût, Les uns parce qu'en effet ils ont pris la vérité toute vive, et ils ont eu l'art, sans la dénaturer, de lui donner tout le relief nécessaire pour produire l'effet dramatique. Les autres, parce qu'ils ont imprimé un cachet si puissant aux conventions dont ils ont usé, qu'elles sont devenues, en quelque sorte, sacrées et que, par tradition classique, elles continuent de faire chez eux sur la postérité l'effet qu'elles ont été jadis chargées de faire sur les contemporains. Cette seconde explication s'applique à un bien plus grand nombre d'œuvres que la première ».

Dans le feuilleton du 29 novembre 1869 (1) : « La plupart de nos confrères en critique théâtrale chicanent sans cesse le drame historique, sur le plus ou moins de vérité historique de ses héros. Que de fois n'ai-je pas soutenu, et par toutes sortes d'agréments et d'exemples que, pour le dramaturge, cela seul est vrai qui est regardé

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, I, 161.

comme tel par les spectateurs ; qu'il ne doit point s'inquiéter de ce qu'enseigne l'authentique histoire, mais de ce que le peuple qui l'écoute en peut connaître !... On admet généralement que le drame historique a pour mission d'enseigner à la foule ce qu'ont réellement fait les grands hommes. Mais c'est là l'objet de l'histoire et non du théâtre. Au théâtre nous devons apprendre, non pas ce que tel ou tel individu a fait, mais ce que toute personne d'un certain caractère fera dans certaines occasions données. Le dessein de la tragédie est beaucoup plus philosophique que celui de l'histoire, et c'est la dégrader de sa dignité que de la mettre au service des événements ».

Dans le feuilleton du 5 décembre 1876 (1) : « Dans le milieu du theâtre, qui est tout de convention, tout doit être arrangé pour l'illusion des yeux, tout doit faire office de vérité, sans être jamais vrai. Si vous me transportez dans un salon, il faut que les portes soient peintes, à moins qu'elles ne doivent s'ouvrir pour qu'on y passe ; que les tentures soient peintes, à moins que quelqu'un ne doive se cacher derrière le rideau ; que les meubles soient peints, à moins qu'ils ne doivent servir dans quelque circonstance de la pièce. S'il y a un fauteuil sur la scène, c'est qu'on s'y assiéra ; s'il y a une table, c'est que l'on écrira dessus ou que l'on se cachera dessous. En un mot, nous ne voulons d'objets réels sur la scène que ceux dont la réalité même est absolument nécessaire à l'action. Et encore si ces objets, dont on doit faire usage, pouvaient être figurés de quelque façon par un ingénieux trompe-l'œil, je le préférerais de beaucoup.... La raison sur laquelle repose cette théorie est bien simple. C'est que dans tout art, au théâtre comme

(1) F. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, V. 137.

dans tous les autres, il faut que l'accessoire soit relégué au second rang, qu'il n'occupe point trop l'attention, et ne tire pas tout d'abord les yeux à soi.... »

Dans le feuilleton du 5 mars 1883 (1) : « La passion ne s'embarrasse ni de raison, ni de justice, ni de loi sociale. C'est une force qui, une fois débridée, pousse jusqu'aux extrêmes conséquences où son aveugle instinct l'emporte, faisant litière de tous les obstacles ; et cela est si vrai, que chez les maîtres de la scène ou du roman, chez les peintres impassibles de la vie humaine, les Shakespeare et les Balzac, elle aboutit le plus souvent à la mort ou à la folie. Mais les écrivains dramatiques, le plus souvent, tiennent compte de la façon dont le public a coutume d'envisager les choses. Ils consentent à satisfaire ce besoin de vengeance dont il est animé contre les excès de la passion, à donner un contentement à cet esprit de justice qui le porte à s'intéresser aux malheureuses victimes de cette passion, et, comme ils ont après tout les maîtres des événements, puisqu'ils peuvent, sur le théâtre ou dans le roman, les tourner à leur fantaisie, ils les accommodent au goût de la foule. Ils ne font, en agissant ainsi, ni du théâtre moral, ni du théâtre utile. Ils observent la passion et en notent les progrès : c'est leur métier de moralistes ; ils la peignent vivante, la montrent en action : c'est leur métier d'auteurs dramatiques ; ils songent ensuite à leur public : tantôt ils croient mieux de faire des concessions à ses préjugés, tantôt ils espèrent en avoir raison et passent outre, à leurs risques et périls. Le public ne peut voir les choses avec le transcendantalisme philosophique de l'ingénieur et du peintre, je veux dire du moraliste et de l'écrivain dramatique ou du romancier. Il les regarde à un point de vue particulier ; il aime celles qui lui paraissent conformes à la

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.*, V, 248.

moralité et à la justice; il hait les autres, et il n'en admet pas plus la nécessité que l'enfant ne pardonne à la porte qui l'empêche de sortir ; il pleure de la voir fermée et la frappe, pour la punir, de coups de poing inutiles.... La moralité pour le public des théâtres, pour la foule, c'est l'ensemble des idées, des préjugés, des sentiments qui forment pour ainsi dire la trame de la vie contemporaine. Il juge immoral et par conséquent injuste tout ce qui en sort ou bien y contredit ».

Et dans le feuilleton du 8 juillet 1867 (1) : « Tout ce que nous demandons à un écrivain dramatique, c'est de nous faire une belle œuvre. Elle est morale, par cela seul qu'elle est belle ; car elle ouvre notre âme à la joie, qui est saine de sa nature, et, selon l'expression de Spinosa, nous rapproche de Dieu ».

XVIII.

Et enfin, pour apporter un dernier exemple, voilà ce que Fr. Sarcey a exposé à propos de la genèse de l'opérette. Les origines de l'opérette il les voyait dans l'opéra-comique et dans le vaudeville à couplets; et après avoir brièvement tracé l'historique de ces deux variétés, il ajoutait : « Mais, ne me demandez pas à quel jour précis elles se sont constituées.... Je me souviens qu'un des étonnements de mon enfance, c'était que, par un jour d'orage, on ne se trouvât jamais sur la limite exacte où cessait la pluie. Mon rêve eût été d'avoir une épaule mouillée et l'autre à sec. Ce n'est que plus tard, en y réfléchissant, que j'ai senti l'impertinence de mon désir. Les

(1) Fr. Sarcey, *Quar. A. de Th.,* V, 269.

choses ne commencent guère ni ne finissent d'un coup net et précis ».

Selon Sarcey, donc, le moment qui s'est trouvé favorable à l'éclosion de l'opérette, a été le second Empire : 1° l'opérette rendait aux Parisiens, sous une nouvelle forme, deux genres abolis et sourdement regrettés : l'opéra-comique et le vaudeville à couplets ; 2° elle était en harmonie secrète avec les mœurs et les goûts du jour : entre ce genre nouveau et l'esprit public tel que l'avait fait le second Empire, il y avait de nombreux points d'attache. Le public avait alors d'évidentes dispositions à la blague, à l'outrance, au dégingandage.

Et voici comment M. Sarcey définit la blague. « La *blague* est un certain goût, qui est spécial aux Parisiens et plus encore aux Parisiens de notre génération, de dénigrer, de railler, de tourner en ridicule tout ce que les hommes, et surtout les prudhommes, ont l'habitude de respecter et d'aimer ; mais cette raillerie a ceci de particulier que celui qui s'y livre le fait plutôt par jeu, par amour du paradoxe que par conviction : il se moque lui-même de sa propre raillerie. Il blague. Il blague la patrie et au besoin il mourrait pour elle ; il blague l'amour filial et pleure quand on lui parle de sa vieillesse. Il blague les beautés de l'Italie et se mettrait à genoux devant un Raphaël. Il y a dans la blague un certain mépris, très légitime d'ailleurs, pour les admirations convenues, pour les phrases toutes faites ; et à ce mépris se joint le plaisir de crever les ballons gonflés de vent, de se sentir supérieur en se prouvant qu'on n'est pas dupe. C'est le bon côté de la blague. Mais elle en a de fâcheux : la blague donne à l'esprit l'habitude de ne plus compter avec le vrai ni avec le faux, de chercher partout matière à raillerie. Il arrive fort souvent que le blagueur de profession, pris à son propre piège,

ne distingue plus lui-même ce qui est bien de ce qui est mal, ce qui est juste de ce qui est inique; il se grise de sa propre parole, il se fausse l'esprit et se dessèche le cœur. Cette sorte d'esprit a de tout temps existé en France. Elle s'est aiguisée, exaspérée dans les premières années du second Empire ».

XIX.

Nous avons déjà vu, d'après les nombreuses citations, que les pages pleines de vivacité et de mouvement sont bien fréquentes chez M. Sarcey. Comme conclusion de cette partie, nous reproduirons encore ce morceau très éloquent et bien remarquable sur l'étude générale du théâtre français, qu'il publia dans le feuilleton du 12 juillet 1897 (1).

« Voici venir la Restauration. Pourquoi, de 1815 à 1848, cette soudaine et magnifique éclosion de chefs-d'œuvre en tous genres? A cette question, on donne toutes sortes de réponses, tirées de la politique ou de l'état social; car ce nous est besoin d'expliquer même ce qui est inexplicable. La vérité est que nous n'en savons rien. Pourquoi y a-t-il une année où la vigne livre une récolte exquise, et d'autres où le fruit se racornit sur le cep? Mystère! le mystère a des causes sans doute; elles nous échappent. Nous en sommes quittes pour dire que ce sont là jeux de la nature. D'où vient qu'après une longue période de disette, tout à coup, d'une race qui semblait épuisée, surgissent de grands talents qui abondent en œuvres admirables? La chose est, nous la

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, VI, 164 suiv.

constatons, et c'est là que se borne notre science. Quand on pense qu'à la fois voilà Victor Hugo, qui jette au vent *Hernani* et *Ruy Blas ;* Alexandre Dumas, qui prélude par *Henri III et sa cour* à cette foule prodigieuse de drames et de comédies où l'originalité d'une invention toujours en mouvement s'allie à une fougue d'exécution merveilleuse ; Alfred de Vigny, le poète impeccable, le pessimiste serein et fier, qui sort de sa tour d'ivoire pour donner *Chatterton ;* Alfred de Musset, qui enfouit dans la *Revue des Deux Mondes* les proverbes, que l'on y découvrira vingt ans plus tard, et où nous retrouverons la fantaisie ailée de Shakespeare unie à l'exquise préciosité de Marivaux ; Frédéric Soulié, qui fait jouer la *Closerie des Genêts,* le chef-d'œuvre des mélodrames passés, présents et futurs, où se rencontre la plus belle et la plus pathétique situation que je connaisse ; Casimir Delavigne, que l'on affecte de dédaigner comme poète de transition.... Voilà enfin Scribe, qui a poussé le vaudeville à son plus haut point de perfection. De sa verve intarissable coule un fleuve de grandes et de petites pièces, toutes amusantes, qui ont fait les délices de la première moitié de ce siècle. Quelques-unes sont des merveilles d'ingéniosité. *Une Chaîne,* la *Camaraderie,* le *Mariage de raison,* et tant d'autres ouvrages que les critiques malmènent à cette heure, n'en divertissent pas moins encore la foule, quand on les remet à la scène. Et à la suite de Scribe, il faudrait citer toute son école, à commencer par Bayard. Car il n'y eut jamais de temps où les vaudevillistes furent plus nombreux, plus féconds, plus habiles, et donnèrent à ce genre, un peu inférieur sans doute, des formes plus diverses. Puis-je oublier Duvert et Lausanne, dont les œuvres se lisent encore avec plaisir et évoquent dans notre esprit l'image de l'incomparable acteur Arnal, qui jouait à ravir ces fan-

taisies. Toute cette pléiade d'auteurs nous mène en 1848. On pouvait croire que le sol avait été épuisé par cette production incessante, qu'il se mettrait de lui-même en jachère. De 1848 à 1870, c'est une nouvelle moisson, et plus abondante encore en chefs-d'œuvre ».

« Tandis que George Sand, qui n'avait pas encore écrit pour le théâtre, lui donne ces charmantes idylles : ***François le Champi, Claudie*** et cet aimable ***Mariage de Victorine,*** qui fait un digne pendant au chef-d'œuvre de Sedaine ; tandis que Ponsard, qu'il ne faut pas trop dédaigner, renouvelle avec éclat la tentative de Casimir Delavigne, voici que trois nouveaux astres d'inégale grandeur paraissent à l'horizon : Théodore Barrière, Alexandre Dumas fils, Émile Augier. Je ne crois pas que l'avenir garde grand'chose de Théodore Barrière. Il y a pourtant éparses dans son œuvre quatre ou cinq scènes de toute beauté, et, dans la ***Vie de Bohème,*** il a, en compagnie de Murger, marqué d'un trait ineffaçable un moment de la jeunesse de tous les temps ; il a peint, dans les ***Faux Bonshommes,*** de couleurs très vives, qui sont par malheur poussées au noir, la sottise importante et gonflée, l'égoïsme béat du bourgeois tel que l'avait fait la monarchie de 1830. Mais Barrière a été rejeté dans l'ombre par ses deux grands rivaux, Dumas fils et Augier, qui se sont loyalement disputé la prééminence à la Comédie-Française ».

« A qui des deux restera la palme ? Hier, précisément, je voyais le ***Gendre de M. Poirier,*** où Coquelin cadet prenait à son tour le terrible rôle du bonhomme Poirier, et je ne pouvais m'empêcher de penser, à mesure que se déroulait cette pièce dont pas un mot n'a bougé depuis cinquante ans, que c'était là un pur chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de la comédie moyenne au XIXe siècle, et qu'il durerait aussi longtemps que notre

civilisation et notre langue. C'est quelque chose d'avoir écrit un ouvrage destiné à devenir classique ; et prenez garde qu'à côté du *Gendre de M. Poirier* se placent l'*Aventurière*, *Philiberte*, les *Effrontés*, tant d'autres œuvres aimables et fortes ».

« Mais Dumas a pour lui d'avoir, avec la *Dame aux Camélias*, fait une révolution au théâtre, d'avoir donné à l'art dramatique une orientation nouvelle. Et songez que cette *Dame aux Camélias*, qui date de 1852, elle faisait encore, il y a huit jours, fondre toute une salle en larmes avec la Duse. Et que d'œuvres de premier ordre ont suivi celle-là ! Le *Demi-Monde*, la *Visite de noces*, le *Fils naturel*, que sais-je ? Si Dumas n'est pas un maître, à qui donnera-t-on ce nom ? C'est à coup sûr un maître, et l'un des plus séduisants et des plus robustes que le théâtre ait connus. Il est aujourd'hui en pleine gloire. Cette gloire subira des éclipses : c'est la loi commune ; mais elle aura ses retours, vous pouvez en être sûrs ».

« Un peu au-dessous, mais pas bien loin, vous savez, mettez Labiche. C'est un homme unique dans la littérature française que ce Labiche, dont le rire a, durant quarante années, allumé le nôtre, qui a renouvelé le vaudeville et qui, dans quelques-unes de ses pièces, *Célimare le bien aimé*, par exemple.... s'est élevé jusqu'à la comédie amère, a pressenti la comédie rosse. Pouvons nous oublier que Pailleron, après cinq ou six ouvrages d'un rare mérite, a écrit une comédie qui a fait le tour de l'Europe ; qui n'a pu, après cinq cents représentations, lasser la curiosité du public, le *Monde où l'on s'ennuie*, qui est comme les *Précieuses ridicules* du XIX[e] siècle ».

« Nous avons vu Scribe revivre dans Sardou, un Scribe aussi ingénieux, plus alerte, plus trépidant, d'un style plus vif, dont cependant il restera peut-être moins

que du premier, car ses œuvres sont moins pondérées et moins solides. Et pourtant il a écrit *Patrie!* Cela est à considérer ».

« Quel rayonnement de talents divers ! et notez que je n'ai point parlé de ce pauvre Gondinet, qui a laissé de si jolies bluettes, de si fines peintures de notre société contemporaine ; d'Octave Feuillet, dont le *Roman d'un jeune homme pauvre* sera mis par la postérité à côté des *Fausses Confidences ;* de Legouvé, qui fut l'heureux collaborateur de Scribe, et qui composa seul une demi-douzaine d'œuvres où la dextérité de l'auteur dramatique se double d'une science profonde du théâtre ; de Coppée à qui l'on doit, en cette période, le *Passant,* une fleur délicieuse de mélancolie, une si belle espérance qui n'a pas été trompée ».

« Et dire que je n'ai pas soufflé mot du mélodrame, où tant d'écrivains, Félicien Mallefille, Erckmann-Chatrian, Ferdinand Dugué, se sont taillé une grande et juste renommée. Mais tous ces noms se fondent dans l'éclat que jette d'Ennery, un écrivain assez médiocre, si l'on veut, mais l'un des plus féconds inventeurs de situations qu'il y ait jamais eu ».

« Il semble qu'à partir de 1870 il y ait eu comme un temps d'arrêt. On l'a beaucoup dit, répété ; on le crie encore. D'arrêt, non ; d'incertitude, oui. Je suis étonné, au contraire, du nombre de talents nouveaux qui ont surgi depuis 1870, dont les uns (surtout dans le vaudeville) ont trouvé leur voie, dont les autres la cherchent encore, et qui éclateront un de ces jours aux yeux du public stupéfait. Il faudra qu'un jour j'établisse ce bilan ; car personne ne semble se douter que le théâtre est aussi vivant qu'il ait jamais été : *mens agitat molem* ».

XX.

Ces feuilletons, « écrits au jour le jour et dans le style de tous les jours », comme disait leur auteur, non seulement ont supporté d'être réunis en volumes et relus au bout de plusieurs années, avec un intérêt toujours plus vif, mais ils forment, à présent, le plus solide monument de critique dramatique, le plus utile et le plus attachant que la littérature française possède avec les *Lundis* de Sainte-Beuve.

Sa réputation a dépassé, et de très loin, les frontières de France. Fr. Sarcey restera comme le plus sûr et le plus hardi des juges et des amateurs de littérature dramatique qui se soient vus en France depuis que le théâtre y existe.

Il s'est trompé bien souvent dans ses théories et dans ses jugements, il s'est contredit quelquefois, et pourtant il a été le plus apprécié et le plus redoutable des critiques dramatiques français ; il a connu comme personne la technique du théâtre, et certainement, « tout ce que savaient là-dessus les hommes venus à maturité entre 1870 et 1890, ils le lui devaient ».

Aussi, dit Larroumet (1), « lorsque j'entends traiter avec un dédain supérieur l'œuvre d'un homme qui fut à la fois un dogmatique et un éclectique, un passionné et un bienveillant, un journaliste et un écrivain, je me contente de souhaiter charitablement à ces juges, si complaisants pour eux-mêmes et si sévères pour autrui, de laisser après eux un pareil bagage à l'adresse de la postérité ».

---

(1) G. Larroumet, *Études de critique dramatique*, II, 352.

LE POLÉMISTE

I.

Fr. Sarcey dit un jour : « Depuis que je suis au monde, j'entends un tas de gens dire qu'ils sont agacés ; moi, je ne sais pas ce que c'est: je n'ai jamais été agacé de ma vie ».

Et un autre jour il écrivit : « Il n'y a guère d'écrivains au monde qui soient plus en butte que moi aux traits malicieux des beaux esprits parisiens ; c'est pain bénit de me railler, de me traiter de pédant et de cuistre. Je n'ai jamais fait grande attention à ces coups d'épingle, qui ne pénètrent point dans l'épais et robuste cuir dont j'ai été pourvu par la bonne nature ».

Et il était parfaitement sincère. Sa bonté d'âme était infinie, comme son indulgence et son incapacité de rancune. Il ne se fâchait presque jamais ; il écartait ou atténuait, avec beaucoup d'adresse et de pénétration, toutes les polémiques trop vives ; il traitait les questions avec une bonhomie familière, souriante et détachée qui amusait, en même temps qu'elle endormait, les défiances.

Certes, il était redoutable dans la polémique et il avait une façon à lui d'assommer l'adversaire, d'un coup

de patte indifférent, on dirait presque avec un air d'insouciance et de simplicité cordiale ; mais cela, c'était la lutte.

Il oubliait avec la même facilité les coups qu'il avait donnés et ceux qu'il avait reçus. Les injures glissaient comme de l'eau sur cette peau que des gens spirituels appelaient « une peau d'hippopotame » et qui n'était que la peau d'un bonhomme. Il bravait volontiers ces injures et les laissait passer en levant légèrement ses larges épaules et, au rebours de bien d'autres qui puisent des motifs de rancune dans les services qu'on leur rend, il ne se souvenait pas plus des services qu'il rendait aux ingrats qu'il ne se souciait des colères ou des haines de ses ennemis.

D'ailleurs, avait-il des ennemis ? Tout homme qui manie, par devoir professionnel, les amours propres, les vanités, les convoitises et surtout les intérêts des hommes, est souvent exposé à déchaîner des révoltes qui, chez les âmes élevées, se calment bien vite, mais qui s'aigrissent et deviennent fiel chez les âmes basses et envieuses.

Sarcey passait à travers ces orages comme si ses yeux de myope lui eussent donné le privilège de ne pas les voir. Mais, en réalité, s'il ne les voyait point, c'est qu'il les dédaignait et qu'il faisait mieux encore, le bon et brave juge tant de fois maltraité et toujours aimé : il les oubliait ou il les pardonnait dès qu'il y avait convenablement répondu. « Vous pouvez me traiter de cuistre et de pion tant qu'il vous plaira », disait-il à un de ses amis d'un air railleur, « oui, je suis comme cela. Et après ? Mais vous, vous n'êtes guère poli et je crois d'ailleurs que vous exagérez ».

Surtout comme critique, il fut l'objet des plus vives attaques (1). Les auteurs dramatiques, qui prétendaient

(1) Et même comme conférencier. A. Brisson, *Portraits in-*

renouveler le théâtre, le criblèrent de traits acérés. Au premier rang, il faut placer H. Becque, le rude jouteur à la dent dure; et puis É. Zola, qui le malmena violemment dans le *Figaro ;* É. Bergerat, l'humoriste spirituel et mordant; H. Bauër, H. Céard, Fr. Jourdain, O. Mirbeau, Descaves et tant d'autres, sans compter Y. Guilbert et Coquelin aîné.

Devant ces attaques plus ou moins violentes, qu'il laissait le plus souvent passer sans les relever, il lui arrivait parfois aussi de s'arrêter et de prendre, à son tour, l'offensive. Il devenait alors un polémiste redoutable, et par sa bonhomie narquoise, par ses coups de boutoir prestement appliqués, par sa verve au bon sens supérieur, il savait mettre les spectateurs en joie et fréquemment les rieurs de son côté, ou il piquait en souriant, d'un coup d'épingle et au bon endroit, les ballons les plus gonflés.

Il mena aussi des polémiques extrêmement divertissantes et instructives; il batailla contre É. Perrin pour le répertoire et la subordination de la mise en scène à la diction (1); contre Dumas fils et sa prétention de ré-

---

times, I, 179 raconte que Sarcey, parlant un jour des œuvres de Léon Cladel à son auditoire du boulevard des Capucines, avait eu le malheur de ne pas les admirer sans réserve. Depuis lors le respect que Claudel avait éprouvé envers Sarcey se changea en haine et en mépris; et il arriva jusqu'à dire, avec un luxe d'arguments prodigieux, que Sarcey « 1° ignorait les premiers éléments de la langue française; 2° n'avait aucune expérience du théâtre; 3° était incapable de porter un jugement littérarie; 4° manquait absolument de sincérité, de bonne foi et de sens commun.... »

(1) Sarcey avait eu le courage de faire campagne contre Émile Perrin, administrateur de la Comédie-Française: il pensait qu'un administrateur avisé doit préparer une jeune troupe

former le code au moyen du théâtre ; contre Sardou et l'excès de son habileté. Il réclama avec obstination une part entière pour M.lle Reichenberg. Et la galerie, c'est-à-dire le public, s'amusait et s'instruisait.

---

et ne pas se confiner dans des distributions excellentes, mais dangereuses. Il reprochait à Perrin de n'avoir confiance qu'en des noms déjà connus d'auteurs et de comédiens, de ne croire qu'au succès, mais au succès établi, au succès à peu près certain, indiscutable ; et, dans un de ces accès de colère, il écrivait : « Comme les recettes sont pour Perrin l'infaillible critérium et comme il a remarqué qu'en notre temps le public ne se laisse séduire que par les célébrités vraies ou fausses, il a pour système de mettre toujours en avant la demi-douzaine de comédiens authentiques, estampillés, contre lesquels n'oserait s'insurger son public des mardis, qui est nourri dans le respect des choses respectables. Ces comédiens ne sont pas éternels : M. Perrin ne l'ignore pas, mais il se dit, et avec raison, que tout cela durera plus que lui, qui n'en a plus pour bien longtemps. M. Perrin trouve inutile de planter des talents qui réjouiront ses successeurs, et à quoi bon se donner cette peine ? Il aurait tous les ennuis d'une chute et n'aime pas bien donner à croire qu'il a pu se tromper. Un autre profiterait du succès préparé par lui... Si M. Thierry avait raisonné de la sorte, Coquelin ne ferait pas, à cette heure, les beaux jours de la direction Perrin !... Enfin, la Comédie détient dans son répertoire une foule d'œuvres remarquables qui ne sont pas encore tombées dans le domaine public. Elle ne les joue plus, et il y a grande apparence qu'elle ne les jouera jamais ; mais elle empêche que d'autres ne les jouent. Elle fait l'office du chien du jardinier.... » Un seul critique suivit alors Sarcey : ce fut H. Fouquier. Voy. aussi : A. BERNHEIM, *Trente Ans de Théâtre*, 1ère série, p. 6 ; J. J. WEISS, *Autour de la Comédie-Française*, pp. 1-14.

II.

La violente polémique que Sarcey eut à soutenir contre É. Zola, montre la conscience du critique et explique la légitime autorité dont il a joui.

Zola, après avoir malmené Sarcey dans les Préfaces de ses pièces: *Les Héritiers Rabourdin* et *Le Bouton de Rose,* en l'accusant de parler au hasard et de torcher ses articles sur un bout de table, sans se donner la peine d'aller voir les pièces dont il parlait, l'attaqua avec une rare vivacité de langage dans le *Figaro,* à propos du *Ventre de Paris.*

Et voici le profil qu'il en donnait (1):

« Les comédiens, les auteurs, les directeurs, jusqu'aux lampistes et aux ouvreuses de loge, le redoutent et s'inclinent devant lui. Dès qu'on joue une œuvre nouvelle, la première question dans les coulisses est celle-ci: — Sarcey a-t-il ri? Sarcey a-t-il pleuré? — S'il applaudit, la fortune de l'œuvre est faite; s'il bâille, tout est perdu. Le dimanche, on se précipite sur son feuilleton, on le dévore, et les arrêts qu'il rend bouleversent le monde des théâtres ».

Et il continuait: « M. Sarcey n'a pas la moindre grâce. La patte chez lui est singulièrement lourde. Il écrase, lorsqu'il veut caresser. Il écrit ses feuilletons à la diable, comme un prêtre dépêche sa messe, disant ce qu'il veut dire, et pas davantage. Depuis une quinzaine d'années qu'il fait ce métier de critique dramatique, il a ses feuilletons dans son porte-plume, il lui suffit de les lais-

---

(1) É. Zola, *Documents littéraires.* Paris, Charpentier, 1882, pp. 359-366.

ser couler. Pas la moindre recherche de style, pas une fleur. Parfois, certains articles sont même fort négligés, avec des phrases mal d'aplomb et à peine correctes. On dirait une causerie bon enfant, d'un esprit très gros, visant avant tout au solide ».

Et puis : « La grande chance de M. Sarcey est de venir au théâtre comme un bourgeois qui entend s'y récréer. Il ne s'embarrasse d'aucun système, il n'arrive pas avec des théories littéraires, il n'a même pas des aspirations vers le sublime qui le gênent. Tout ce qu'il paraît demander au théâtre, c'est l'emploi d'une bonne soirée. Il part de cette idée pratique que le théâtre est fait pour le public, et que, logiquement, les auteurs doivent donner au public ce que celui-ci désire. Tout son critérium est là. Il est l'apôtre du succès. Réussirez, et il applaudira. Un marchand de drap, par exemple, est allé voir jouer une pièce nouvelle. Il a reçu une vive impression ; seulement, comme il n'a pas l'habitude d'analyser ses impressions, il expliquerait difficilement ce qu'il a ressenti. Le dimanche soir, il achète le *Temps,* il lit l'article de M. Sarcey et, en le lisant, il éprouve une satisfaction sans bornes. M. Sarcey a eu les mêmes impressions que lui, M. Sarcey lui explique ces impressions non pas en termes difficiles à comprendre, mais en termes dont le marchand de drap lui-même aurait pu se servir. La communion entre le critique et son public est ainsi entière. Il devient le grand homme de la bourgeoisie. Elle ne peut lui reprocher de mal écrire, car elle n'a pas conscience d'un style plus élégant, pas plus qu'elle n'a conscience de vues plus hautes ».

Et encore : « La critique, telle que Sarcey l'entend, est une simple vulgarisation du théâtre, excellente pour le commun des hommes, mais insuffisante dès qu'elle s'occupe d'un homme supérieur. Cela est très sensible,

lorsqu'il veut aborder une question de théorie générale ; tant qu'il se borne à juger les faits, les pièces qu'il a vu jouer, il donne très exactement l'impression de la salle ; mais, dès qu'il s'égare dans les principes, dès qu'il veut bâtir un système, il patauge de la plus étrange des façons. Parfois il arrive qu'une semaine est vide, alors il se risque à étudier le rire au théâtre, ou le réalisme de la mise en scène, ou tout autre point. Rien n'est plus révélateur que ces feuilletons : il s'y débat dans le vide, il cite des exemples qu'il serait aisé de réfuter aussitôt par d'autres exemples. En vérité, il n'est pas fait pour le haut vol des théories. Il n'est excellent que dans la pratique terre à terre, dans l'étude du métier et du résultat immédiat obtenu sur le public. Qu'on ne lui demande pas d'élargir l'horizon, de s'exalter avec les audaces du génie, de prévoir un mouvement littéraire et d'annoncer l'avenir. Attaché au présent, il ne voit pas plus loin que les dix ou les cent représentations d'une pièce, il est par tempérament le public qui veut être amusé et qui désire savoir pourquoi il s'amuse ou pourquoi il ne s'amuse pas, etc., etc. »

A ces injustes récriminations Francisque Sarcey répondit dans le *Temps* du 7 mars 1887 (1) : « J'ai eu » dit-il à son contradicteur, « depuis près de trente années que j'écris dans les journaux, affaire à tous les maîtres du théâtre contemporain. Mes feuilletons ne leur ont pas toujours plu, cela va sans dire. Quelques-uns m'ont fait l'honneur de s'en expliquer avec moi ; aucun n'a eu le mauvais goût d'afficher pour mes critiques, justes ou fausses, un impertinent mépris. Aucun ne m'a parlé du peu d'aplomb de ma caboche, aucun ne m'a dit que je

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, tome VII. pp. 53-68.

torchais mes articles sur un coin de table. Ils m'ont pris au sérieux parce qu'ils étaient convaincus que je parlais sérieusement de choses que je tenais pour sérieuses. Comment ! Vous, qui savez le prix du travail, vous qui avez conquis lentement, par un labeur acharné, une des plus grandes renommées de ce temps, comment se fait-il que vous affectiez de traiter ainsi par-dessous jambe un homme qui, lui aussi, n'a dû qu'à trente années d'études sévèrement, patiemment poursuivies, une influence laborieusement obtenue et laborieusement gardée ? Vous êtes surpris de cette influence, vous n'en pénétrez pas les causes ; je m'en vais vous les dire, ne fût-ce que pour justifier les lecteurs du *Temps* qui me l'accordent. Eh ! bien, c'est que sur la question du théâtre je suis, pour me servir de votre langage, très *documenté*.... Il n'y a pas de pièce un peu importante que je n'aie vue trois et quatre fois, même les vôtres, et que je n'aie lue ensuite. J'examine à chaque représentation les manifestations du public, tantôt me confirmant dans mon idée première, tantôt revenant sur mon impression première. Il n'y a pas d'artiste que je n'aie étudié dans tous ses rôles ; je les suis partout, et lorsque le moindre d'entre eux me demande d'aller le revoir, dans n'importe quel bouibouis, je m'y rends, toute affaire cessante. J'ai subordonné ma vie tout entière au théâtre, et l'on m'y voit tous les soirs devant que les chandelles soient allumées ou, pour ne pas effaroucher vos scrupules de naturaliste, avant que le gaz de la rampe soit levé, et je ne m'en vais que lorsqu'il est éteint. Le public le sait, et voilà pourquoi il a confiance. Il sait encore, ce public, que je suis toujours de bonne foi ; et je n'y ai même aucun mérite. J'aime le théâtre d'un amour si absolu que je sacrifie tout, même mes amitiés particulières, même, ce qui est plus difficile, mes répugnances, au plaisir de pousser la foule à une pièce qui me paraît

bonne, de l'écarter d'une autre qui me semble mauvaise.... J'expose loyalement les raisons de mes adversaires ; je donne aussi les miennes, et je les donne avec une abondance, avec une insistance qui paraissent souvent fatigantes aux beaux esprits. Ma passion serait de démontrer l'évidence ; je reprends dix fois, s'il le faut, un développement et ne m'arrête que lorsque je sens qu'il me sera impossible d'être plus clair et plus convaincant. Je le fais dans une langue de conversation courante dont vous souriez. Souriez, cela m'est égal. Je n'ai point de prétention au style ; ou, pour mieux dire, je n'en ai qu'une. Boileau disait en parlant de lui :

Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Eh ! bien, moi,

Ma phrase, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Vous m'avez invité à faire mon examen de conscience ; vous voyez que je vous obéis. Oui, j'ai dans le cours de ces trente années commis quelques sottises et laissé échapper beaucoup d'erreurs. Je me suis souvent trompé ; ceux-là seuls ne se trompent jamais qui n'ont pas le courage d'avoir un avis, et je suis toujours du mien, ce qui n'est peut-être pas un mérite si commun. Mais il ne m'en a jamais coûté de reconnaître une méprise, et j'ai toujours réparé de mon mieux les torts que j'avais pu avoir. Voilà pourquoi le peuple de Paris, ce peuple que vous revendiquez pour vous, que vous appelez, comme nos anciens rois, mon bon peuple de Paris, voilà pourquoi il témoigne d'une certaine confiance dans l'honnêteté et la justesse de mes appréciations, voilà pourquoi il veut bien m'accorder dans la critique de théâtre une certaine autorité.... »

Et le 25 avril 1887 dans le même *Temps* Fr. Sarcey

ajouta encore (1) : « Vous m'aviez insulté sans grâce ; j'avais répondu gaiement ; c'est le pain quotidien de la vie des journalistes. Vous avez beau vous appeler Zola, je vous assure qu'on n'avait accordé à ce mince incident que l'importance qu'il méritait, et il n'en avait aucune. Vous pensiez m'avoir étranglé ; c'est le mot dont vous vous êtes servi. Mais les gens que vous tuez se portent assez bien, et mes confrères qui me voyaient gras, fleuri, allègre, avaient pu constater qu'après tout, dans cette querelle, tant de tués que de blessés il n'y avait eu personne de mort. Vous ne vous rendez pas compte de l'état d'esprit que les critiques apportent au théâtre.... Et si vous saviez quelle reconnaissance nous avons pour un auteur qui nous donne, à nous, trop souvent ennuyés et blasés, dix minutes d'amusement vrai, la joie d'une sensation nouvelle ! Vous vous imaginez que nous nous tenons là, guettant la pièce comme une proie à dévorer, ravis de trouver le joint par où nous la dépècerons, afin d'en traîner les morceaux dans la boue. Rien n'est plus faux. Les critiques, forcés de passer au théâtre la plupart de leurs soirées, ne demandent qu'à les passer le plus agréablement qu'il sera possible. Ils se réjouissent franchement d'un succès qui se dessine ; ce seront deux bonnes heures d'abord, et puis un feuilleton à faire qui ne donnera que de l'agrément. C'est un si douloureux supplice que de rencontrer, au lendemain d'une chute, l'écrivain tombé qui retire sa main ! M. É. Zola ne la retire pas, il la ferme, et le coup de poing que vous recevez.... oh ! là là ! »

Et il conclut ainsi sa fière réponse : « Il me menace d'un procès. J'aurais été quelque peu humilié pour lui et pour moi, si je n'avais tenu compte de son état mental.

---

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre,* VII, pp. 78-84.

Je prie le public de l'excuser ; il n'avait pas la pleine possession de lui-même quand il a écrit toutes ces choses étranges. L'accès, j'espère, n'aura pas de suite ».

III.

Parmi les auteurs dramatiques un des plus violents contre Sarcey fut, sans doute, Henri Becque. Surtout à propos des feuilletons que Sarcey consacra à la *Parisienne*, Becque le poursuivit de ses plus perfides critiques et de sa plus haineuse rancune (1). Et quand il vit que Sarcey s'était mis en travers de la nouvelle école, il ne put plus retenir son indignation et il écrivit (2) : « Assurément Sarcey est bien libre de défendre le théâtre qu'il préfère et je ne m'étonne pas du tout qu'il ait pris parti pour l'ancien. Esprit borné et paresseux, incapable d'un effort intellectuel, Sarcey depuis bien longtemps ne vit plus que sur quelques rengaines qu'il reproduit invariablement. Nature vulgaire, irréfléchie et joviale, qu'Ibsen l'embête, comme il le dit, et que Labiche le transporte, c'est tout simple. Scatologue distingué, sans avoir la grande envergure de Zola, il trouve tout naturellement avec le pétomane des jouissances artistiques qui sont à sa portée et qui lui suffisent ; la scatologie fait partie de cette figure littéraire et la complète. Enfin et bien que son passage dans l'Université ait été fort insignifiant, Sarcey se vante très justement d'avoir été professeur. Nous lui avons toujours vu,

---

(1) Voy : H. Becque, *Souvenirs d'un Auteur dramatique*. Paris, Soc. artist. et littér., 1895, pp. 45-63.

(2) Id., *id.*, pp. 116-118.

avec les talents indépendants, cette attitude si réjouissante du cuistre qui croit sérieusement à sa férule et à sa direction. Nous ne nous plaindrions donc pas, mes amis et moi, de la critique de Sarcey, si elle restait dogmatique et normalienne. Sarcey nous juge, nous le jugeons aussi. Nous serions plutôt en reste avec lui. Nos pièces l'ennuient et le fatiguent ; ses articles nous font mourir de rire ».

Et après avoir affirmé que Sarcey ne se contentait pas de décrier l'art des jeunes auteurs et de goguenarder leurs prétentions et leurs efforts, mais de viser encore à leur bourse, il finissait avec plus de fiel : « Voilà un homme qui, depuis plus de trente ans, gagne cinquante mille francs par an. Il ne dit que des niaiseries ; il n'écrit que des platitudes ; il parle le français, qu'on me passe cette comparaison, comme mon bras quand je me mouche ; si quelqu'un devrait prendre garde et respecter les intérêts de ses confrères, c'est bien lui. Eh bien ! ce scélérat nous coupe chaque fois nos ressources et trouve une satisfaction basse à nous prendre par la famine ; c'est abominable ! »

Becque fut inexorable contre le pauvre Fr. Sarcey. Parlant de la vieille critique, il écrivait (1) : Sarcey est usé jusqu'à la corde et démonétisé complètement.... Cette grande autorité, dont il avait plein la bouche, qui faisait l'orgueil de sa vie et la joie de ses feuilletons, est passée. Il le voit, il en souffre, et il demande, lui aussi, des mesures d'exception. Si Sarcey voulait user avec lui-même de ce gros bon sens qu'il a si souvent tourné contre nous, il se retirerait du théâtre au lieu de l'interdire aux autres. Lorsqu'il parle des œuvres modernes ou des œuvres étrangères, sa vieille platine est

---

(1) Becque, *Souv. d'un Aut. Dram.*, p. 160.

manifestement insuffisante ; il a beau multiplier les blagues et les rengaines, il ne s'en tire pas du tout. Un autre que lui, un critique d'honneur, aurait essayé de comprendre ; il se serait appliqué, forcé, renouvelé peut-être ; mais que voulez-vous attendre d'un homme qui ne dispose pas d'une minute, qui trouve magnifique de bêtifier dans vingt journaux à la fois ? »

Naturellement Sarcey, après ces violents assauts d'accusations inconsidérées et calomnieuses aurait bien pu étriller Becque dans les journaux mis à sa disposition, comme il en avait le droit ; mais il ne s'irrita guère, tout en se trouvant en face d'une de ces vilenies qui n'étaient épargnées presque à aucun de ceux qui touchaient au monde si sensible du théâtre. Et notre F ancisque, qui avait l'habitude de dire les choses comme il les sentait, et qui ne s'inquiétait pas des suites, répondit à ces injures grossières en critiquant dans le *Temps* (1) les deux pièces de Becque, les *Corbeaux* et la *Parisienne*, avec son habituelle sérénité de jugement, de bon sens et d'esprit et sans aucune âpreté. « M. Becque » se bornait-il enfin à dire dans le *Temps* du 28 déc. 1885 (2) « aime les violences, et il préfère frapper fort à frapper juste. Il y a là un péril contre lequel nous l'avons mis souvent en garde. Il a tant de talent, ce Becque ! Ah ! s'il voulait se détendre un peu, se répandre dans la vie ! Mais il se recroqueville en lui-même ; il se renferme dans son étroite conception du monde, où il ne voit que des gens tarés, et des voleurs, et des gourgandines ! Il n'a point d'indulgence ! Il n'a du rire que le rire méchant ! Quel dommage ! »

---

(1) Voir le *Temps* du 18 septembre 1882 ; du 16 février 1885 ; 28 décembre 1885 ; 17 novembre 1890 ; 24 novembre 1890 et 25 décembre 1893.

(2) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, VI, 371.

IV.

Une autre polémique Sarcey soutint contre Émile Bergerat. Il écrivait dans le *Temps* du 6 août 1894 (1) en réponse aux insultes et aux provocations de celui-ci : « Vous voyez que je cause sérieusement avec vous ; et, si je le fais, croyez bien que c'est parce que, en dépit de vos insuccès légendaires, je crois qu'il y a en vous une force ; que vous possédez quelques-unes des aptitudes qui font l'auteur dramatique. Ce qui vous a manqué, c'est la défiance de ce que vous faites, c'est le travail patient qui éclaircit lentement l s idées et qui met les choses au point. Vous croyez que tout le monde vous comprendra parce que vous vous comprenez ; que tout le monde sera content, parce que vous êtes content vous-même. Vous vous dépitez ensuite qu'on ne le soit pas. Vous vous en prenez à l'ineptie des directeurs, à la malveillance des critiques, à la sottise et à l'imbécillité du public, à la cabale, à tout le monde en un mot, sauf à vous, qui êtes le seul coupable, qui avez gaspillé en improvisations hâtives des dons admirables.... Vous avez beau vous plaindre et prendre l'univers à témoin, vous avez eu quatre ou cinq fois au moins l'occasion de vous produire sur la scène, et comme on dit dans la langue d'aujourd'hui, de vous y affirmer. On ne vous a point tant que cela étouffé sous le boisseau. Vous avez vu plusieurs fois votre rêve prendre corps et se réaliser de l'autre côté de la rampe. C'est le public qui l'a dissipé d'un souffle ; et comme, après tout, écrivant pour le théâtre, vous écriviez pour le public, puisque le théâtre ne

(1) Fr. Sarcey, *Quarante Ans de Théâtre*, VII, 153-167.

se peut concevoir sans public, vous n'avez pas à récriminer contre un juge choisi par vous-même. C'est lui qui, à diverses reprises, vous a condamné ; c'est lui, et non pas moi, qui, une fois au moins, vous ai défendu contre ses répugnances. Il est peu logique de s'adresser au public, de lui proposer une œuvre, et, quand il a marqué qu'il la trouvait mauvaise, de le traiter d'idiot, de crétin et de goitreux.... C'est ce qui m'étonne toujours chez les jeunes gens des nouvelles écoles. Ils m'invitent à voir leurs pièces, ils me supplient d'y venir, ils me conjurent de donner mon avis ; moi, je le donne bonnement, comme on me l'a demandé, et tout aussitôt ils m'appellent vieille bête ou pachyderme ramolli.... Vous-même, vous m'étonnez avec vos inconséquences. Vous criez partout que je n'ai aucune influence sur le public ; et en cela vous avez raison ; je l'ai bien vu, le jour où je me suis démené sans succès pour faire réussir le *Nom*. Mais vous ajoutez ensuite, quand vos pièces tombent, que c'est de ma faute si elles sont tombées. Comment pourrais-je, n'ayant point d'action sur la foule, l'empêcher de s'y rendre, si elle en avait envie ? Non, vos pièces ne sont culbutées par le public que parce qu'elles ne sont pas bonnes ; je n'y suis pour rien ; et si elles ne sont pas bonnes, c'est qu'elles ne sont pas claires.... Je souhaite vivement qu'un jour vous trouviez votre belle, comme disaient nos pères ; car, ce jour-là, nous nous réconcilierons. C'est une remarque que j'ai faite depuis trente-cinq ans : il n'y a pour m'en vouloir à mort que les auteurs qui ne réussissent point ; celui dont la pièce va aux nues me trouve volontiers du talent et me serre la main.... »

V.

Au *XIXe siècle* Francisque Sarcey entreprit une brillante campagne contre le cléricalisme. Il fit une guerre incessante aux superstitions niaises, aux doctrines abrutissantes, au charlatanisme clérical, aux conceptions étourdissantes de M. Veuillot et de ses amis.

Cette utile campagne, qu'il mena avec une réelle supériorité, attira au spirituel écrivain des condamnations qui ne firent qu'accroître sa réputation.

Poursuivi par le directeur de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, parce qu'il avait démontré, à l'aide de citations empruntées aux voyageurs les plus autorisés et même dans quelques lettres de missionnaires, que, ce qu'on racontait sur les petits enfants chinois, livrés en pâture à la voracité des cochons violets, était une invention grossière, il se vit injustement condamné à payer une grosse somme à titre de dommages-intérêts.

Un autre procès qui lui fut intenté au sujet des bouchons de l'eau de Londres, lui attira une nouvelle condamnation à 3000 francs d'amende et à quinze jours de prison.

Mais fort des sympathies du public intelligent et consciencieux et des honnêtes gens, il se consola facilement de ses fâcheuses mésaventures et continua imperturbablement et tranquillement sa campagne anticléricale.

Il y a dans l'âme humaine des parties que Sarcey ne voulut pas connaître, des sentiments où il refusa d'entrer, où du moins il n'entra que de la plus mauvaise grâce du monde, toujours comme les « philosophes » du XVIIIe siècle, dont il était le plus authen-

tique héritier. « Je ne suis pas catholique » disait M. Renan « mais je suis bien aise qu'il y ait des catholiques, des sœurs de charité, des curés de campagne, des carmélites ; et il dépendrait de moi de supprimer tout cela, que je ne le ferais pas ».

Eh bien! M. Sarcey l'aurait certainement fait, s'il n'avait pas été, lui aussi, un tolérant. « Sur le terrain des idées » a-t-il dit (1) « il faut, quand on croit posséder la vérité, être très ferme et très net. Mais les adversaires, on peut, on doit même les tenir pour des hommes de bonne foi, pour des hommes sincères dans leur opinion, comme on l'est soi-même : on doit n'avoir contre eux aucun parti pris ni aucune haine; on doit les traiter comme des gens qui, s'ils n'étaient pas aveuglés, finiraient par penser comme nous, et tout ce que l'on peut faire à leur égard, c'est de tâcher d'ouvrir à la lumière ces yeux qu'ils ferment ; mais est-il donc interdit, en cherchant à leur ouvrir les yeux, de leur donner la main ? »

Il écrivit durant sa vie trois articles qui lui furent, sans cesse, jetés au visage et par les journaux intransigeants et par les feuilles dévotes.

Le premier était un récit des services que les Frères de la Doctrine chrétienne avaient rendus, en qualité de brancardiers, dans la guerre de 1870.

Le second était une peinture des écoles, connues sous le nom d'écoles Saint-Nicolas, qu'il avait été à même de voir et d'apprécier, et dont il avait parlé avec admiration au public parisien.

Le troisième, que rappelle A. De Pontmartin (2),

---

(1) Fr. Sarcey, *Gare à vos yeux!* Paris, Ollendorff, 1887, p. 64.

(2) A. De Pontmartin, *Souvenirs d'un vieux critique,* VIe série. Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 246.

était une page éloquente qu'il écrivit pendant l'horreur de la Commune et dans laquelle il déclarait bien haut que « la vie d'un homme tel que Mgr. Darboy ou l'abbé Deguerry valait cent fois, mille fois celle des bandits qui achevaient de déshonorer la défaite française ».

Ces articles firent naturellement un bruit extraordinaire. Les journaux de la libre pensée traitèrent Sarcey de renégat et lui lâchèrent des bordées d'injures ; les journaux cléricaux prirent plaisir à reproduire tout ou partie de ces articles, accompagnés de commentaires désobligeants et aigres. Et il se disait : « Quelle idée ces gens-là se font-ils de la tolérance ? Est-ce qu'au *XIXe Siècle* nous n'avons pas, tout en combattant de toute notre force ce qui nous semblait blâmable ou dangereux dans les tendances et les agissements du parti clérical, reconnu hautement ce qu'il pouvait avoir fait de bien, et, en tout cas, est-ce que nous n'avons pas mis les personnes à part de la guerre que nous faisions aux idées ? »

Et il répondait à ceux qui le reprochaient d'avoir approuvé le décret d'expulsion de certaines congrégations et puis d'avoir rendu justice aux services que ces congrégations rendaient : « Nous n'en voulons point aux congrégations religieuses parce qu'elles sont religieuses ; nous leur en voulons parce qu'elles ont les défauts inhérents à leur institution, et que nous croyons très préjudiciables à l'esprit moderne. Elles font parade d'un orgueil qui est intraitable ; elles sont dévorées du désir de s'accroître et de s'enfler ; si bien qu'à les laisser faire, l'Europe tout entière ne serait bientôt plus qu'une terre de mainmorte. Nous nous sommes toujours élevés contre ces tendances. Sitôt que nous avons pu les surprendre dans quelque fait de la vie des communautés, nous les avons signalées à l'animadversion du public. Est-ce une

raison pour ne pas reconnaître que les congrégations religieuses ont de bons côtés et peuvent se rendre utiles ? »

Une lectrice des *Annales politiques et littéraires* écrivit autrefois à Sarcey : « Je voudrais bien, Monsieur, votre avis sur les processions, en dehors de toute théologie ; je sais que vous ne consultez que les lumières du simple bon sens ».

M. Sarcey répondit à l'abonnée des *Annales* : « Je crois que l'on a eu le tort de supprimer les processions, dans les villes où l'on n'avait pas à craindre qu'elles ne prissent comme un air de provocation. Je comprendrais, par exemple, qu'à Nîmes, où le protestantisme compte de nombreux adhérents, où les dissentiments religieux peuvent éclater, d'un moment à l'autre, en disputes et en rixes, un maire soucieux de maintenir dans sa cité l'ordre extérieur, pensât bien faire de retrancher, en défendant les processions de la Fête-Dieu, une occasion de conflit, un prétexte à guerre civile ».

Une autre fois Sarcey défendit encore la liberté de conscience, à propos d'une gaminerie que s'était permise un policier facétieux de Toulon. Ce fonctionnaire avait dressé un procès-verbal contre le curé d'une des paroisses de la ville pour avoir fait sonner les cloches à une heure indue. Il s'agissait des carillons de Noël (1).

Sarcey s'en indigna et écrivit « Qu'il se soit rencontré un idiot dans le corps si nombreux des honorables gardiens de la paix, ce n'est pas cela qui me chagrine ; mais évidemment, ce brave homme, quelles que fussent ses opinions politiques et religieuses, se serait contenté de bougonner tout bas contre les cloches de sa paroisse déchaînées le soir de Noël, s'il n'avait trouvé dans l'air

(1) Voir L. Cl. Delfour, *La Religion des Contemporains,* II, 56.

ambiant de la ville un excitant à ses passions anticléricales, s'il n'avait été sûr de rencontrer, dans tout son entourage, de bruyantes approbations ».

A propos des *Notes de la Semaine* que Sarcey publiait dans les *Annales politiques et littéraires*, il reçut d'une paysanne un éloge qui lui fut très sensible et qu'il gardait précieusement dans son coeur. « Plus tard, écrivit-il, quand je me présenterai devant le souverain juge, s'il est vrai qu'il y ait un jugement dernier, je lui dirai : — Mon Dieu, j'ai fait bien des sottises en ma vie ; et s'il ne m'est jamais échappé une méchanceté de la plume, il est vrai que j'ai écrit bien des inutilités ; mais regarde cette paysanne : j'ai éveillé la réflexion chez elle, je lui ai ouvert le monde de la philosophie, j'ai fourni à sa pensée incertaine des aliments substantiels ; elle a eu, en me lisant, quelques heures de joie, et elle est sortie de cette lecture meilleure et plus contente d'elle. Cela vaut bien que tu me pardonnes tout le reste ».

Mais d'abord il sera beaucoup pardonné à M. Sarcey, même par le bon Dieu des catholiques, pour les jolies pages (1) pittoresques et cordiales, charmantes et attendries que lui inspirèrent les vieux prêtres du collège de Lesneven. « Je ne puis me rappeler sans attendrissement, dit-il, les six mois que j'ai passés à Lesneven. Ce fut dans ma carrière un moment court et délicieux, comme une fraîche halte entre deux étendues de sable, dans une oasis.... ».

Et Jules Lemaître (2) a assuré d'avoir connu quelques âmes pieuses qui « depuis qu'elles ont lu ce chapitre, ne désespèrent plus de son salut éternel ».

---

(1) Fr. Sarcey, *Souvenirs de jeunesse*, p. 212 et suiv.
(2) Jules Lemaître, *Les Contemporains*, II, 217.

VI.

Dans un joli petit volume, *Gare à vos yeux!* Sarcey a raconté, d'une façon très intéressante, l'épisode de sa cataracte et de l'opération qu'il subit si bravement et si heureusement. Il était myope, « outrageusement » myope, « le citoyen le plus myope de la république des lettres ». Un moment, en 1884, il était devenu aveugle et, pendant cette crise et jusqu'à son entière guérison, il avait pris gîte, rue Oudinot, chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu.

Il crut devoir, si non s'excuser, du moins s'expliquer là-dessus : « Quand le bruit se répandit à Paris que j'allais, moi, le farouche ennemi des congrégations religieuses, moi, le *tombeur* assermenté du parti clérical, me remettre aux mains d'hommes qui portaient une soutane et répondaient au nom de Frères, ce fut, parmi beaucoup d'honnêtes gens qui me font l'honneur de me témoigner quelque intérêt, un grand étonnement, j'allais presque dire un grand scandale. Toutes les feuilles dévotes, ou soi-disant telles, s'emparèrent de l'incident et la résolution où je m'étais déterminé devint un texte inépuisable de railleries faciles: je fus blagué, c'est le mot vrai de la situation, je fus blagué sur toute la ligne » (1).

Il aurait pu, d'un seul mot, fermer la bouche aux railleurs, en disant que M. Perrin, l'illustre oculiste, avait exigé de lui ce sacrifice; non, il voulut donner un autre éclatant exemple de tolérance. « Eh bien ! dit-il (2) oui,

(1) Fr. Sarcey, *Gare à vos yeux!*, p. 62.

(2) Id., *id.*, p. 71.

je suis allé chez les Frères sans y être forcé, parce que cela m'a plu, et que j'ai cru bien faire en y allant. Et j'ajouterai de plus que je suis sorti de chez eux pénétré de reconnaissance pour la bonne grâce et la bonne humeur de leur dévouement. Ce sont des infirmiers modèles. Et l'un d'eux même, le frère François, dont on a tant parlé dans les journaux à mon sujet, est mieux qu'un infirmier, c'est un homme fin, instruit et aimable ».

Sarcey, étant condamné, après l'opération, à une sorte d'immobilité intellectuelle et physique, pour abréger cette longue nuit d'insomnie, composa un sonnet. Et il choisit, naturellement, pour sujet, l'opération qu'il venait de subir. A cinq heures du matin la besogne était terminée et il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain un jeune homme entra dans sa chambre et le lui demanda, de la part du directeur de son journal. Sarcey lui répondit : « On m'a déjà bien assez blagué pour mon séjour en ce couvent ; je ne veux point être l'homme au sonnet de la comédie. Je ressemble à Victor Hugo en ce point que je n'ai, comme lui, fait qu'un sonnet dans ma vie ; j'aurai sur lui cet avantage de ne jamais l'avoir laissé publier » (1).

Mais voici le joli sonnet que M. Henri Castets a publié dans la *Revue encyclopédique*, IX :

— On a tiré le lit sous la haute fenêtre
D'où tombe en large nappe un beau jour, franc et droit.
Le patient s'y couche, il attend ; tout son être
Se roidit, frémissant d'un invincible effroi.

Perrin est calme. Il prend un acier fin et froid ;
Sous la paupière ouverte où son regard pénètre,
Il promène la pointe et cherche à reconnaître —
Pour frapper à coup sûr — le juste et bon endroit.

(1) Fr. Sarcey, *Gare à vos yeux,* p. 92.

Il fend l'œil d'un trait sec, élargit la blessure,
Pince du cristallin la pellicule obscure
Et l'enlève: « C'est fait », dit-il, l'air simple et grand.

L'autre râle, épuisé. Mais soudain, ô surprise!
Il a cru voir.... il voit dans une lueur grise
La main qui le torture, et la serre en pleurant. (1)

---

(1) A. De Pontmartin, dans les *Souvenirs d'un vieux critique*, VI, 251 dit que Fr. Sarcey, ne pouvant pas écrire et voulant graver ses vers dans sa mémoire, se les récitait à lui-même, à demi-voix, dans le silence et dans le recueillement de la nuit. Selon lui, le frère François, qui le veillait, avait saisi le fameux sonnet au passage et le lui avait envoyé. Le voici tel qu'il le reproduit:

Je crois, en vérité, que j'avais fait un pacte
Avec le vieux Satan, conseiller de malheur.
Je tançais sans merci chaque discours, chaque acte
Du prélat, du curé, du Frère et de la Sœur.

On trouverait chez moi l'édition compacte
Des méfaits dont je fus l'ardent accusateur....
Pardonne-moi, mon Dieu! c'était ma cataracte!...
A présent, je serai le parfait bénisseur.

Je prétends désormais, pour réparer mes fautes,
Célébrer sur les toits les vertus de mes hôtes,
D'une tendresse égale aimer le Récollet,

Le Suisse, le bedeau, le prêtre, le lévite;
Et, si quelque farceur veut blaguer le jésuite,
D'un poignet vigoureux je le prends au collet.

Il n'y a aucun doute que ce sonnet est apocryphe et qu'il ne fut point composé par Sarcey. D'ailleurs M. A. De Pontmartin lui-même a la pudeur d'ajouter: « Si vous me dites que le bon frère François, un peu assoupi, ou priant pour la conversion de son cher malade, a entendu ce qu'il aurait voulu entendre, ou bien que, dans le long trajet de la rue Oudinot aux bords du Rhone, le sonnet a changé d'avis, je suis trop poli pour vous contredire ».

Depuis cette époque Sarcey, jusque-là très voltairien comme About, renonça tout à fait à faire sur les journaux des campagnes contre le cléricalisme et se montra encore plus tolérant en matière religieuse. Et il finit — et cela causa une grande surprise parmi ses connaissances — par faire élever un de ses fils au collège Stanislas, dirigé par un prêtre.

Malheureusement le jour même où il assistait, dans cet établissement, à la première communion de son fils, se manifestèrent les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter.

VII.

Comme journaliste Sarcey soutint d'autres âpres et fougueuses polémiques.

Un peu après 1860 Émile de Girardin eut l'idée de fonder un journal d'informations, la *Liberté*, qui devint le point de mire de virulentes attaques. Francisque Sarcey, qui rédigeait alors la causerie dramatique de l'*Opinion Nationale*, tout en rendant hommage à l' « admirable talent de polémiste » d'É. de Girardin, critiquait l'étroitesse de son goût, l'accusait de « rabaisser le journalisme contemporain », et terminait son article par cette peinture peu flatteuse du nouveau régime : « Ce n'est plus qu'un amas informe, indigeste de petits faits, qui tombent les uns par-dessus les autres, sans qu'aucun ferment d'idées mette en jeu et fasse lever cette pâte coupée en lourdes tranches. Tous les mondes défilent tour à tour devant les yeux ; chacun contient son fait divers. Mais de tous ces pitoyables ragots il ne se dé-

gage pas une pensée juste, pas une vue d'ensemble, pas même une observation de détail : c'est la conversation pure et simple de Prud'hommes d'estaminet en face d'une chope et d'un domino.... ».

Pâles de rage, les rédacteurs de la *Liberté* s'assemblèrent et jurèrent de laver dans le sang de Sarcey l'injure faite à la *Liberté*. Ils savaient en matière de duel les principes d'É. de Girardin, qui refusait coûte que coûte de croiser le fer; et alors ils tirèrent au sort. Le sort désigna Pessard.

A. Brisson (1) raconte les péripéties de ce duel légendaire. Pessard avait pour Sarcey la plus franche sympathie et Sarcey tenait Pessard en particulière estime; mais l'honneur commandait et les deux champions devaient obéir. « Ils montèrent en landau par une froide matinée d'octobre et se dirigèrent vers les solitudes du bois de Vincennes. Sarcey et Pessard échangeaient, malgré leur querelle, des regards presque amicaux. Leurs témoins les mirent face à face le glaive en main, puis s'éloignèrent de quelques pas, afin de régler un point de détail. La discussion fut longue, car, si les adversaires étaient d'humeur pacifique, les témoins se haïssaient. Malespine et Arnould d'un côté; Duvernois et Fouvielle de l'autre, criaient à tue-tête, trépignaient, levaient les bras. Pendant ce colloque, Sarcey et Pessard, réduits à l'inaction, causaient tranquillement à quatre pas l'un de l'autre. — J'ai froid, dit Sarcey. Je vais remettre mon paletot. — Excellente idée ! ajouta Pessard. Nous avons bien le temps de nous égorger. Et, ma foi ! mon cher Sarcey, puisque l'occasion s'en présente, je ne résiste pas au plaisir de vous dire que j'honore infiniment votre ca-

---

A. Brisson, *Portraits intimes,* 1ère série. Paris, A. Colin 1904, p. 64 suiv.

ractère et votre talent. — J'en ai autant à votre service. — Mais alors que faisons-nous là ? — Je ne sais trop. Il paraît que vous m'avez abreuvé d'outrages. — En êtes-vous sûr ? — Dame ! Tout le monde me l'affirme. C'est pourquoi il est nécessaire que je vous tue, à moins que vous ne préfériez me tuer. — Moi ! mon cher Pessard, j'aimerais mieux déjeuner avec vous au café Vachette !... — Vous n'êtes pas dégoûté.... La conférence s'éternisait. Porthos-Malespine menaçait du poing d'Artagnan-Fouvielle, et Aramis-Arnould faisait siffler sa cravache aux oreilles d'Athos-Duvernois. Alors Sarcey, pris d'un rire homérique, laissa échapper ce mot devenu célèbre. — Allons séparer nos témoins ! ».

Ce grotesque incident aurait dû mettre fin à la violente polémique. Mais non. Émile de Girardin publia le lendemain la lettre suivante, dans laquelle Sarcey était sottement insulté : « Demander réparation d'une injure, c'est lui faire l'honneur de l'élever jusqu'à soi ; sa juste flétrissure n'est pas dans le péril qui la change en courage ; elle est dans l'impunité qui lui garde sa lâcheté et fait paraître l'injure encore plus vile ».

Sarcey railla agréablement le style de M. de Girardin et couvrit de ridicule sa pompeuse et prétentieuse phraséologie.

Toutes les gazettes s'en mêlèrent.... et la fastidieuse polémique continua encore quelque temps.

Une dispute d'un autre genre fut celle-ci : En 1863 Mademoiselle Pauline de Melin intenta un procès à l'*Opinion Nationale*, puisque Sarcey, qui signait alors le feuilleton dramatique du journal, y avait exprimé l'avis que la jeune actrice, dans le rôle d'Andromaque à l'Odéon « n'avait pas même le talent d'une écolière de troisième ordre ».

Malheureusement Mademoiselle de Melin n'avait en-

core jamais joué Andromaque à l'Odéon; sous son nom, Sarcey avait condamné une autre actrice qui remplissait ce rôle. Il allégua sa bonne foi, et le tribunal rejeta ce premier grief.

Dans un autre article Sarcey, attaquant à nouveau Mademoiselle de Melin, affirmait qu'elle avait eu des procès avec son directeur, que ses procédés avec les représentants de la presse étaient inqualifiables, et qu'elle faisait beaucoup parler d'elle, « moyens bons », ajoutait-il, « pour attirer l'attention du public ».

Le tribunal jugea que ces allégations dépassaient les limites d'une critique même sévère et constituaient plutôt des attaques au caractère de la personne. Par conséquent il condamna Sarcey et le gérant du journal à une amende et à 1.000 francs de dommages-intérêts envers Mademoiselle de Melin (1).

Devant un jour se battre en duel à cause de son feuilleton, Sarcey envoya à son adversaire cette lettre : « Monsieur, je ne suis pas officier de cavalerie, mais critique sérieux et myope. Ni mes études, ni mes goûts, ni mes moyens physiques ne me destinent à la carrière des armes. Si vous n'êtes pas de mon avis, vous êtes libre de me contredire ; si vous êtes amoureux de M.lle une Telle, tâchez qu'elle quitte le théâtre ou qu'elle joue mieux. Mon métier est de dire la vérité dans l'intérêt des artistes et du public, et non de rompre des lances. N'essayez pas de me forcer par quelque moyen brutal à me mesurer avec vous. Je vous ferais un bon procès et vous auriez six mois de prison. Les voies de fait ne sont excusables qu'avec le critique insolent ou bravache.

---

(1) Trib. de la Seine, 26 février 1863. Voir Max Buteau, *Le Droit de Critique en Matière Littér. Dram. et Artistique*. Paris, J. B. Sirey, 1910, p. 100.

Un homme de sens qui a fait cette réponse acquiert son indépendance et tous ses lecteurs sont avec lui ».

Dire honnêtement ce qu'on croit être la vérité et laisser crier les sots : c'était bien là le programme de mépris indifférent et d'indulgente rudesse, auquel Sarcey conforma toujours sa vie.

LE CONFÉRENCIER

I.

Nous avons vu dans les premiers chapitres avec quelle bonhomie, quelle verve, quelle gaieté mêlée de scènes discrètement émues, Francisque Sarcey a raconté, dans les *Souvenirs de jeunesse*, son enfance et ses débuts comme professeur et comme journaliste.

Maintes fois on demanda à Sarcey la suite de ses vivants souvenirs ; mais ce ne fut qu'après quelques années d'hésitation, qu'il se décida à publier les *Souvenirs d'âge mûr* (1). Ce volume se tient à un sujet tout spécial : les conférences, les débuts, les succès et les chutes de Sarcey comme conférencier, les méthodes pour préparer et débiter une conférence, la manière de se présenter en public, le commencement, les grandeurs et la décadence de l'institution de la conférence en France.

Ce joli livre a naturellement le même ton de sincérité absolue, qui a tant contribué à l'autorité incontestée de Sarcey. Ce n'est pas la seule force de Sar-

(1) Francisque Sarcey, *Souvenirs d'âge mûr*. Paris, P. Ollendorff, 1892.

cey, dit G. Frédérix (1), « cette persuasion de sa constante franchise, qu'il enfonce en tous les esprits. Sa verve, la netteté et la vivacité de son style, sa ténacité à exposer ses idées et à les faire paraître raisonnables, ses théories fermement déduites et son abondance de souvenirs sont des mérites assez sûrs pour fonder une réputation. Mais rien ne l'a plus servi, pour s'emparer de la confiance de ses lecteurs, que cet air de sincérité brusque de tous ses écrits. Il a eu l'habileté de se composer une manière, un talent, de son tempérament personnel. Personne ne peut toujours dire l'absolue vérité, pas même Sarcey, qui la dit le plus souvent ; mais il a toujours donné l'impression qu'il la disait invariablement, cette difficile vérité. Son tour de style et sa décision de nature ont imprimé à tous ses articles ce mouvement familier, où on croit que c'est un homme véridique et bien informé qui parle, et non un lettré ingénieux qui disserte ».

Fr. Sarcey raconte donc avec sa bonhomie spontanée et ordinaire, avec un naturel, une verve, un copieux qui sont une joie pour le lecteur, ses campagnes de conférencier. Car c'est surtout de conférences faites au théâtre et sur des pièces de théâtre qu'il s'agit ; et, lorsque M. Sarcey essaie de définir les conditions du genre, il traite encore la conférence comme il ferait d'une œuvre dramatique. Il en fait principalement consister l'excellence dans l'adaptation parfaite de la parole et des moyens du conférencier à l'état d'esprit, aux préjugés, à l'intelligence, à l'ignorance ou à la paresse du public ; et il nous laisse entendre qu'une conférence ne saurait être bonne ou mauvaise « en soi », mais seulement dans son rap-

---

(1) G. Frédérix, *Trente ans de critique*. Paris, J. Hetzel, 1900, tome 1er, pp. 354-55.

port avec un auditoire. En quoi, dit M. J. Lemaître (1) « il a raison ; car une conférence n'est pas plus une leçon de Sorbonne ou un chapitre de critique qu'un drame, ou une comédie n'est un poème ou un roman ».

II.

Ce fut un lundi de décembre 1863 que Félix Hément demanda à Sarcey s'il voulait parler en public pour la première fois.

Il avait loué, quai Malaquais, une grande salle où il comptait donner trois ou quatre conférences par semaine, et il avait proposé à Sarcey d'en ouvrir la série par une conférence sur Corneille.

Sarcey ne vit là qu'une classe à faire et il accepta sans se faire trop prier, sûr de lui, puisqu'il reprenait, pour un jour, le métier de professeur qu'il avait exercé durant dix années.

Le souvenir de cette première conférence lui resta éternellement gravé dans la mémoire. Il n'y avait que cinq personnes en tout dans la salle. F. Hément lui fit, comme il y était contraint par les convenances, force compliments ; mais l'expérience ne fut plus renouvelée.

Sarcey avait oublié cet incident et ne songeait point aux conférences, lorsqu'un soir, au théâtre, il fut abordé par Henri de Lapommeraye, qui lui représenta avec autant de vivacité et avec de si enveloppantes câlineries l'intérêt qu'il y avait de restaurer ou plutôt d'établir la conférence en France, qu'il finit par se laisser prendre.

(1) J. Lemaître, *Impressions de théâtre. Septième série.* Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, p. 90.

Mais, était-il né pour la conférence ? Il faut bien croire qu'il avait quelque aptitude à parler en public, puisque, après tout, il avait réussi à se faire un nom ; mais il ne s'y était préparé par aucune étude.

Les gens du monde, dit Sarcey dans ses ***Souvenirs d'âge mûr*** p. 17 « croient aisément que l'on apprend à parler en professant dans les lycées. Il n'en est rien ; on n'a pas besoin d'éloquence dans une classe, et j'oserais presque dire que l'éloquence y est nuisible. Un professeur qui aime à parler et qui parle trop est presque toujours un assez mauvais professeur. On prend empire sur les élèves moins en les séduisant par les grâces ou par l'agrément du discours qu'en ayant l'air de croire profondément à ce qu'on leur enseigne et de s'intéresser passionnément à ce qu'ils font. Croire et aimer, c'est tout le professeur ».

Et à page 19 il ajoute : « Je ne me rappelle pas un seul jour où j'aie fait une leçon suivie, où j'aie été éloquent, où, plus simplement, beau diseur. Je croyais aux lettres que j'enseignais ; j'aimais mes élèves pour l'amour d'elles ; il me semble que, sérieusement, j'ai été un excellent professeur, et même un professeur rare ; mais je ne m'étais point, dans ma classe, rompu à l'art de la parole ».

Le choix de la conférence tomba sur le théâtre de Dumas, pour lequel Sarcey avait un certain nombre d'idées personnelles. Il prépara la leçon, sans se préoccuper nullement de la composition du public auquel il allait avoir affaire.

Le soir convenu il débarqua à Sceaux. Il entra dans la salle tout souriant et il se vit aussitôt perdu, en voyant « s'étager de rang en rang des visages roses de jeunes femmes et de jeunes filles, et parmi ces physionomies

gaies et souriantes quelques têtes graves de papas qui étaient venus faire tapisserie » (1).

Il eut instantanément la sensation qu'entre la conférence qu'il apportait et ce public aussi frivole qu'ami des préjugés, il y avait une incompatibilité absolue ; et ce fut comme une bouffée de froid qui lui souffla la figure. Il n'était pas encore assez maître du métier pour renverser d'un coup la conférence et en débiter une autre qui fût mieux accommodée au public ; il dut parler, et ce fut un désastre.

Il devait en voir, hélas ! beaucoup d'autres. Mais c'était le premier, et il se serait arraché les cheveux d'être allé de lui-même, sans y être forcé, chercher l'amer chagrin de cette déception et la honte de cette défaite.

Rentré chez lui, il rumina toute la nuit sa fâcheuse aventure et jura qu'on ne l'y prendrait plus. Il était résolu de se tenir à son serment.... mais, étant faible de caractère, il devait nécessairement y retomber.

Et ce fut lorsque Eugène Yung lui proposa de prendre sa revanche à l'Athénée-Comique, et qu'il lui fit sonner l'avantage de conquérir par la parole un monde où ses feuilletons n'avaient pas encore pénétré, flatta ses instincts de polémiste, lui dit qu'il pourrait porter devant cet auditoire quelques-unes des querelles qu'il avait soulevées dans le journal et gagner une seconde fois la bataille, que Sarcey ne put résister davantage et qu'il y consentit.

Il ne s'agissait plus que de trouver un sujet. La recherche ne fut ni longue ni difficile. Il allait de soi qu'il parlerait du théâtre, puisque le théâtre était le plus ordinaire objet de ses préoccupations et parce que le meilleur de sa renommée lui venait de l'étude qu'il en faisait dans le *Temps*, semaine à semaine.

---

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 21.

Il avait beaucoup réfléchi sur le rôle de la convention au théâtre, et il avait sur ce sujet un certain nombre d'idées qui lui paraissaient assez neuves. Il lui sembla qu'en les exposant, il intéresserait au moins la partie du public qui se piquait de philosophie. Il se reprocha bientôt sa faiblesse d'avoir accepté, il se traita de lâche et d'imbécile ; mais le vin était tiré.

Alors, dit Sarcey (2) « il me passa par la tête une idée extravagante, folle, absurde, une idée dont je frémis encore quand j'y pense, car elle n'allait à rien moins qu'à me faire piquer une tête dans le trou noir d'un irréparable four, mais qui me parut la plus raisonnable et la plus spirituelle du monde. Quel a été ton but, me dis-je, en acceptant de hasarder cette conférence ? C'est de voir si tu as reçu de la nature le don de la parole. Car sans le don, dans tout art, quel qu'il soit, on ne fait rien et l'on n'arrive à rien. Si tu apprends ta conférence par cœur, ou si tu l'écris pour la lire, ou même si tu la prépares trop exactement, tu pourras bien être applaudi comme les camarades, mais tu ne seras pas renseigné sur la question qui se pose devant toi. Le mieux est de ne pas songer d'avance à ce que tu diras. Tu connais à fond le sujet dont tu vas parler : fixe l'ordre des points sur lesquels portera le développement ; mais, une fois les grandes divisions de la leçon bien arrêtées, fie-toi pour le reste à l'improvisation. Si ça marche, c'est que tu as le don ; si tu patauges, c'est que tu ne l'as pas ; l'épreuve sera concluante, tu ne recommenceras plus, et on te laissera tranquille ».

Ce raisonnement était des plus bizarres. Sarcey, qui ne s'était jamais exercé à l'art de la parole, prétendait déjà discourir sur un thème d'esthétique, sans avoir

(2) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 36.

prévu ni aménagé les développements dont il devrait l'entourer, sans s'être inquiété de la façon dont il les présenterait au public !

C'était insensé ; mais il y gagna de passer les huit jours qui le séparaient de cette conférence dans une merveilleuse tranquillité d'esprit. Le cœur ne commença sérieusement à lui battre que le matin du grand jour. Il fut pris d'une inquiétude qui alla jusqu'au malaise.

« La peur me galopait plus furieusement », écrit-il dans ses *Souv. d'âge mûr,* p. 38 « à mesure que s'avançait l'heure. Je sentais toute l'impertinence de ma conduite ; j'en voyais le danger qui était là, ouvert, béant sous mes yeux. J'avais à peine touché au déjeuner le matin ; il me fut impossible de rien manger le soir ; mon estomac se serrait, et les morceaux me croissaient à la bouche : j'étais dans un état pitoyable. A la maison, on me suppliait d'envoyer un mot pour prévenir que j'étais malade, que j'avais été pris d'un enrouement subit. Je rejetai ces propositions avec horreur. J'avais pour principe en journalisme qu'il n'y a d'autre excuse à ne pas « faire son article » que d'être mort la veille ; et encore.... ajoutais-je. J'estimais qu'un conférencier était tenu des mêmes obligations. Quand on est sur l'affiche, il faut marcher coûte que coûte ; on n'a pas le droit de se dérober. Mais de quelle ardeur j'eusse souhaité que les cataractes du ciel s'ouvrissent et qu'il en tombât une épouvantable averse ou même cette neige propice qui m'avait sauvé déjà d'un premier échec. Mais non ; la nuit s'annonçait sereine ».

La soirée se partageait en deux conférences. Sarcey était le second sur programme. Il dut attendre une bonne heure dans le salon du foyer, en proie à une inquiétude qui ne lui permettait pas de rester en place.

C'était un supplice intolérable. Il ramassa toutes ses

forces pour faire bonne contenance, quand l'appariteur le chercha ; mais il était si troublé, qu'il commit, en entrant, la plus sotte des méprises.

Derrière la scène, où se tenait l'orateur, les jours de conférences, et qu'occupait l'orchestre les soirs de concert, il y avait tout en haut un orgue, où l'on arrivait par une galerie. Sarcey, qui n'avait pas de bons yeux et qui était fort ému, s'imagina que c'était de cette galerie qu'il devait parler ; il y monta vivement, et il n'y eut pas plutôt fait son apparition, qu'il entendit un éclat énorme de rire. Il resta interdit. Mais Eugène Yung, courant après lui, le rattrapa sur son perchoir et le ramena, riant lui-même de tout son cœur, à la table où l'attendait le verre d'eau traditionnel.

Tout le monde riait à se tordre. Yung riait également ; et la bévue était si plaisante que Sarcey se mit à rire lui-aussi. C'était un effet de vaudeville, et il allait parler théâtre.

Il tira de cet incident un exorde très agréable ; on rit davantage : toute sa frayeur disparut comme par enchantement. Il savait fort bien ce qu'il voulait dire. « C'étaient, dit-il (1), des idées absolument personnelles, et que je pouvais confirmer par une foule de faits, empruntés au répertoire courant. Une fois embarqué dans mes démonstrations, j'oublie absolument que j'ai un public devant moi ; il me semble que je cause avec un ami. J'y mets la chaleur et la verve que je porte dans la conversation ordinaire ; je hasarde.... ou plutôt non.... je ne hasarde pas, le mot n'est pas juste ; toutes les familiarités de l'entretien le plus débridé me coulent naturellement de la bouche ; quand le mot ne m'arrive pas, je le demande, on me le souffle de l'auditoire ; je remercie, et l'on éclate

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 40.

de rire. Je ne peux pas finir une seule phrase, mais le public n'y prend pas garde; il a l'air de s'amuser énormément; il croyait voir un conférencier, il avait, comme dit l'autre, trouvé un homme. Un gros homme, de visage bon enfant, de gestes exubérants, mais sans façon, parlant à la bonne franquette, un peu vulgaire de tournure et de langage, mais si convaincu, si impétueux !... Et puis, dame ! il y avait cela encore, c'est que j'avais quelque chose à dire, c'est que je disais quelque chose. L'auditoire se sentait emporté dans ce torrent de phrases mal faites et inachevées vers une idée juste, et j'en reviens là, neuve ou tout au moins curieuse ».

Le succès de cette conférence fut prodigieux et hors de toute proportion avec la réalité. Sarcey en fut comme étourdi et ivre, parce qu'il lui semblait marcher dans un rêve.

Il s'en retourna bras dessus bras dessous avec son ami Laurier, le subtil avocat, qui discerna le premier le futur génie de Gambetta et qui lui dit : « Tu viens de parler comme une corneille qui abat des noix. Il s'agit maintenant de refaire par art ce que tu as fait sans t'en douter aujourd'hui : tu as inventé, comme se font les trois quarts des inventions, par hasard, une manière. Il faut que tu en fasses, *ta* manière. Ce ne sera peut-être pas aussi facile que tu crois ».

Ce n'était pas facile, en effet, et Sarcey ne tarda pas à s'en apercevoir.

Dans le premier enivrement de ce succès inespéré, il avait accepté de faire une conférence tous les huit jours à l'Athénée. Il ne doutait plus de rien. Il lui semblait qu'une foule de sujets de conférences se levaient de l'amas déjà considérable de ses feuilletons et lui dansaient devant les yeux.

Il se proposa d'exposer à l'auditoire de l'Athénée

toutes ses vues théoriques sur le théâtre. Il fut naturellement obligé de les débrouiller, et de se les rendre claires à lui-même ; il les éprouva ensuite à cette infaillible pierre de touche du public, et il dut en rejeter quelques-unes.

Il parlait tous les jeudis : avec quelle émotion voyait-il revenir ce jour fatal ! Il avait toute la semaine roulé dans sa tête cette malheureuse conférence, et quand il touchait à l'heure de la produire devant le public, c'étaient des transes et des affres. Il était tourmenté de toutes les angoisses de l'incertitude, ne sachant si jamais il réussirait à empaumer le public, ou s'il tomberait à plat devant lui.

C'est qu'avec son système, qui s'aggravait de son inexpérience, il n'y avait pas de milieu : c'était un succès à tout casser ou une chute sans fond. Et il ne pouvait rien en prévoir. « Succès ou chute » dit-il dans ses *Souvenirs d'âge mûr* p. 47 « dépendait.... de quoi ? Je ne saurais le dire au juste ; de tout et de rien, d'une première phrase froidement accueillie, d'une dame qui se levait pour s'en aller, d'un vent coulis me soufflant à l'improviste sur la nuque, du moindre incident qui, les jours où j'étais mal disposé, les jours marqués d'un caillou noir, suffisait à me démonter et me frappait le cerveau d'une sorte de paralysie. Je continuais de parler, car il n'y avait pas moyen de s'arrêter ni de fuir ; mais j'entendais des mots se dévider et tomber de mes lèvres sans que j'y eusse part. et il me semblait qu'ils n'avaient point de sens, et je suais, à en voir l'écoulement, de honte et de pitié ».

Ces soirs-là, il rentrait chez lui, désespéré et furieux. Il se couchait et ne pouvait dormir. Il sentait son sang tourbillonner dans tout son être, avec une sorte de grondement sourd, et battre impétueusement à larges coups,

ses artères. La fièvre le tenait éveillé jusqu'au jour; il se levait, après ces nuits d'insomnie, horriblement fatigué.... et il se remettait à préparer la conférence suivante.

Les insuccès l'irritaient sans le décourager. Il n'en revenait à la charge qu'avec plus de passion et d'énergie. La *Revue des Cours* lui faisait presque toutes les semaines l'honneur de donner un compte rendu de sa conférence. Et ces analyses, écrites avec un soin infini, ranimaient à chaque fois son ardeur. Il était enchanté de se voir si bien compris et souvent même refuté d'une façon si spirituelle.

Ayant pris goût à la conférence, il avait fini par aimer les émotions qu'elle lui donnait chaque semaine, il commençait à se blaser sur le journalisme; il était devenu à peu près indifférent aux louanges ou aux blâmes que lui attirait le feuilleton dramatique.

III.

Et quand l'Athénée fut fermé, il reprit, en 1869, avec un éclat plus retentissant, une nouvelle série de conférences aux Matinées Ballande, où chaque représentation de pièce était précédée d'une conférence.

A la première conférence que Sarcey fit sur les *Horaces* de Corneille, la salle (c'était l'immense salle de la Gaîté) était pleine d'une foule très animée « de collégiens dont on était fort embarrassé le dimanche à la maison, entre deux et six, et que leurs parents menaient là, comme à une préparation au baccalauréat; de petits bourgeois, férus de respect pour le vieux répertoire, qu'attirait la modicité du prix; d'ouvriers cherchant une occasion de s'instruire à bon compte; de jeunes gens studieux dé-

vorés de l'amour du théâtre ; de toute cette population flottante qui, le dimanche, quand le soleil se cache, ne sait que faire de son après-midi, dont la longueur lui paraît démesurée » (1).

Devant ce public immense Sarcey se sentit tout de suite plus à l'aise qu'il n'était dans le cadre plus restreint de l'Athénée. L'exubérance de ses gestes, le mouvement de toute sa personne, les audaces familières de son langage, les éclats d'une voix très sonore et d'une diction naturellement ample et vive s'harmonisaient mieux « avec ces espaces vides où j'évoluais en toute liberté, en face de ces douze cents têtes tournées vers moi, que je dominais de mes mains jetées en avant, par-dessus la rampe » (2).

Il fit durant les deux saisons théâtrales de 1869 et 1870 une campagne très brillante à la Gaîté ; puis, les matinées Ballande furent, comme tout le reste, interrompues par la guerre.

Pendant le siège la conférence fut, avec les lectures publiques, une des rares distractions de ces jours d'angoisse et de deuil. Sarcey en fit beaucoup, à cette époque, et sur toutes sortes de sujets (3). Car il commençait à parler avec une grande facilité et sans avoir besoin de faire une longue préparation.

---

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 73.

(2) Id., p. 78.

(3) Sarcey adorait même la chanson. Il avait pour elle une prédilection personnelle et atavique. Elle lui plaisait par son rythme, sa clarté, sa belle humeur, ses qualités bien françaises. Et puis il se souvenait de celles que fredonnait son père, et dont on se régalait en famille, le dimanche, et que tout le monde reprenait en chœur. Le public, dit A. Brisson, *Portraits intimes*, V, 158 « n'a pas oublié de quelle manière généreuse il donna son concours à la régénération du café-concert, et les feuilletons débordants de verve, de sagesse et de

Mais une conférence lui resta profondément gravée dans la mémoire, parce que ce fut le plus terrible four de sa vie. Il devait parler, au Cirque d'Hiver, sur la *Symphonie pastorale* de Beethoven. La chose lui parut si aisée, qu'il crut toute préparation inutile. Il se fia à l'improvisation, comme il avait fait au jour de ses premiers débuts.

Il ne fit pas réflexion que, ce jour-là, il avait pris pour sujet un coin de littérature qu'il connaissait à fond, où il apportait, à défaut d'habileté de parole, des idées personnelles, longuement méditées et mûries.

Il descendit les boulevards et se dirigea vers le Cirque, confiant et gai, les mains dans les poches, en vieux troupier sifflotant un petit air.

Il avait été de garde aux fortifications, et au lieu de passer chez lui pour revêtir l'habit noir de rigueur, il avait trouvé spirituel de conserver le costume militaire, veston et képi. Il arriva : le Cirque était bondé de spectateurs. Du haut en bas, sur tous les gradins, un noir fourmillement de têtes : « il y avait là réuni et serré tout ce que Paris comptait de gens pouvant donner cent sous ».

A sa vue, un long murmure courut la foule. C'était son veston qui faisait un effet désastreux ! Il ne perdit pourtant pas contenance, et par un artifice qui lui avait déjà réussi plus d'une fois, tirant son entrée en matière

---

paternelle bonhomie qu'il consacra à cette entreprise. Il paya de sa personne, il monta sur les tréteaux, il expliqua au peuple ce qu'était la vraie, la saine chanson. Que dis-je ! il chanta la *Mère Grégoire* (au milieu de quelle ovation !) en imitant au refrain le from.... from.... du violoncelle. Ce qu'il s'amusait ! Et ce qu'on s'amusait dans la salle !... ». Et combien d'autres épisodes gais et plaisants à la fois y aurait-il à évoquer sur ses conférences musicales !

de ce qui faisait son embarras même, il se mit à peindre l'aspect farouche de ces fortifications qu'il venait de quitter et la désolation des campagnes que l'on apercevait du haut des talus. Il s'empêtra dans sa peinture et il commença à bafouiller sérieusement. Ne sachant plus comment finir cette funeste conférence, il déclara en terminant que les Français seraient toujours des Français et conclut par le cri de *Vive la République,* qui n'avait qu'un rapport bien lointain avec la *Symphonie pastorale* de Beethoven.

De tous les échecs que Sarcey subit en ce genre, celui-là fut, sans contredit, le plus piquant. Le hasard avait réuni, dans cette salle, une foule de gens qui ne l'avaient jamais entendu parler, mais qui, sur le bruit de sa réputation, le tenaient pour un des premiers conférenciers de Paris. Ce fut une sorte d'écroulement.

« Dix ans plus tard » dit-il dans ses *Souvenirs d'âge mûr* p. 89 « je rencontrais encore dans le monde des personnes qui n'avaient jamais assisté qu'à une seule de mes conférences, et c'était celle du Cirque, pendant le siège, et elles m'en faisaient compliment. — Ah ! vous avez dit des choses charmantes sur la musique, tout à fait charmantes. Je les aurais dévorées. — Laissez donc ! j'ai été absurde ».

Par bonheur, les journaux ne s'occupèrent pas de ce menu incident, car ils étaient tout entiers aux détails du siège et aux polémiques de la guerre.

IV.

La guerre finie, il y eut dans tous les esprits un grand mouvement en faveur de l'instruction. Naturellement la conférence bénéficia de cette turlutaine nou-

velle, et les matinées Ballande reprirent en 1872 avec un éclat nouveau et retrouvèrent, au lendemain de la Commune, le succès qu'elles avaient obtenu à la fin de l'Empire.

Sarcey s'était fait l'historiographe de ces conférences dans le feuilleton du lundi et il était devenu l'un des conférenciers les plus assidus.

Lui et Henri de Lapommeraye ne tardèrent pas à être les deux colonnes sur lesquelles reposaient ces matinées. Aussitôt qu'un conférencier manquait de parole à Ballande, ou quand il n'en trouvait pas pour un sujet qui semblait peu attrayant, c'était Lapommeraye ou Sarcey qu'il allait chercher. Et ils répondaient toujours : Présent ! et ils allaient gaiement au feu. Le public et le journalisme avaient fini par associer ces deux noms à l'entreprise de Ballande.

Pendant ces années Sarcey passa en revue tous les chefs-d'œuvre classiques et, par-dessus le marché, un assez grand nombre d'ouvrages de second ordre, que Ballande exhumait à titre de curiosités. Dans ce genre de conférences il remporta des succès quelquefois retentissants ; mais le souvenir de deux matinées ne l'abandonna jamais.

Il écrivait alors tous les matins au *XIXe Siècle*, et un jour il avait dans le journal d'About adressé une petite semonce (1) aux écoliers d'un lycée de Paris, à propos d'une frasque que ceux-ci s'étaient permise. Ils avaient pris feu sur cette injure : « on s'était conjuré, on avait fait partie de louer l'orchestre du théâtre et d'y siffler l'insulteur de la jeunesse française » (2).

---

(1) Sarcey s'était servi, au courant de l'article, de ce qualificatif : *ces malins singes*.

(2) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 116.

Sarcey ne se doutait de rien, quand il reçut le samedi matin un billet de son vieil ami M. Gaucher, par lequel il le prévenait que ses élèves organisaient pour le dimanche un furieux boucan et un fort charivari en son honneur. Il ne fit, en effet, que rire de cet avis, lui, qui était né avec l'instinct de la combativité.

A midi, selon sa coutume, il se mit en route à pied, ruminant tout le long des rues et des boulevards l'exorde de sa conférence.

Il entra dans le théâtre par la porte des artistes. On était un peu nerveux dans les coulisses ; les acteurs avaient eu vent de ce qui se préparait. Il n'eut pas plutôt prononcé la formule sacramentelle : Mesdames et Messieurs » que l'orage éclata.

Ah ! quel vacarme ! « Ils avaient tous des sifflets à roulettes, et ils ne s'interrompaient de siffler que pour crier : des hurlements sauvages, des cris variés d'animaux, et de temps à autre sur l'air des lampions : « Des excuses ! des excuses ! » Quelques-uns, plus farouches, criaient même : Pas d'excuses, à la porte ! » (1).

Sarcey attendit, résigné et souriant. A la moindre éclaircie, il essayait de jeter une phrase, qui était à l'instant couverte par un énorme brouhaha. Il n'insista pas, même pour ménager ses forces et sa voix.

Tout à coup un avocat, que Sarcey connaissait à peine, enjamba le rebord de la loge, sauta sur la scène, lui serra la main, et embouchant sa trompette en lança les éclats à travers ce tumulte. A ce renfort inattendu, les assaillants redoublèrent de fureur ; et ce fut alors une nouvelle tempête de cris et de sifflets. Tout à coup il commença à faire l'éloge de Sarcey, celui de Ballande, celui de la jeunesse qui pouvait être égarée un

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 119.

instant, mais qu'un seul mot parti du cœur devait ramener aux sentiments généreux. Mais les sifflets ne faiblissant pas, « arriva la police sous la forme de municipaux qui, malgré quelques résistances individuelles, emmenèrent hors de la salle les plus déterminés de la cabale ».

L'insurrection vaincue, Sarcey, avec un emportement de parole extraordinaire, fit sa conférence, et quelle sorte de conférence ! Il goûta pleinement cette fois-là le délicieux plaisir de sentir un public vibrer sous sa main.

Mais comme il allait finir, un coup de sifflet honteux partit d'un coin de l'orchestre :

— Oh ! mon jeune ami, lui dit Sarcey, « votre montre retarde d'au moins quarante minutes ».

Le mot n'était pas autrement spirituel ; mais eût-il été cent fois plus bête on l'eût applaudi tout de même : ce fut une explosion de rires et de bravos.

A la sortie, il alla demander la grâce de ceux qu'on avait menés au poste. Il leur serra la main, après une petite admonestation paternelle. L'un d'eux, plus arrogant, lui dit en secouant la tête que « ça ne pouvait pas finir comme ça, et qu'on le sifflerait encore. »

— Eh bien ! mon ami, lui dit Sarcey d'un ton plaisant, « je ne veux pas vous priver de ce petit plaisir. Je ne devais pas parler dimanche prochain ; mais, pour vous être agréable, je prierai Lapommeraye de me céder son tour de conférence ; tâchez de ne pas vous faire mettre en retenue » (1).

Le bruit de ces petits incidents s'était répandu dans le public, de sorte que le dimanche suivant la salle était bondée ; il y avait du monde jusque dans les couloirs. Mais aucune manifestation hostile ne se produisit.

---

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 123.

Sarcey parla froidement et on l'écouta de même. Parce que c'est toujours une entreprise bien délicate que de faire une conférence devant un public dont l'esprit est ailleurs.

L'autre matinée dont le souvenir ne l'abandonna guère, ce fut le dimanche qu'il dut substituer, à la salle du Châtelet, About, retenu au lit par une bronchite.

La toile se leva ; il s'avança à la rampe, portant sa table, comme il en avait l'habitude, au trou du souffleur. Tandis qu'il se livrait à cette opération, il entendit courir du haut en bas de la salle un murmure de surprise et de désappointement. Voici ce qu'il raconte (1) :

— « Eh bien ! oui, dis-je en regardant le public, ce n'est que moi.... Et j'accompagnai la phrase d'un geste de résignation et d'humilité qui fut, à ce qu'il paraît, d'un si irrésistible comique que toute la salle part d'un fou rire. Ce début m'encourage ; je me mets à conter avec beaucoup de verve et de bonne humeur le rhume d'About, les instances de ces messieurs, mes inquiétudes sur le public ; je lui peins à lui-même les états d'esprit par où il vient de passer ; tout le monde se reconnaît à ce tableau, et l'on rit de plus belle. J'aborde le sujet, et de temps en temps je m'arrête : ce n'est pas ça qu'About aurait dit.... Voulez-vous que je vous dise ce qu'About aurait dit, et ce qu'il aurait dit beaucoup mieux sans doute, et je le fais parler et je lui réponds : c'est une comédie dont tout le sel est dans la gaieté bon enfant de l'improvisation. Je n'ai guère eu, dans ma vie de conférencier, de succès plus instantané et plus complet. Le lendemain, je reçus des organisateurs de la fête un encrier monumental avec cet exergue : *Vale, scribe et ora* ».

---

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 126.

Mais tout a fin dans ce monde et l'institution des conférences s'épuisa peu à peu et tomba lentement en ruines. Ballande obtint la concession du Théâtre Déjazet et y fonda le troisième Théâtre-Français. Sarcey y fit encore un petit nombre de conférences; mais elles n'attirèrent plus la foule; le goût n'y était plus.

Il avait gagné, à cette campagne poursuivie courageusement durant plusieurs années, d'apprendre le métier tant bien que mal, de se rendre compte de ses procédés et de s'en faire *sa* manière.

V.

En 1866 Sarcey commença à faire des conférences en province; mais il ne rencontra que des insuccès presque partout. Il parla à Nantes, où il fut, deux jours de suite, franchement exécrable; à Lyon, où il fut très médiocre; et dans quelques villes de la Normandie et de l'Est. A chaque conférence il avait senti, sous les compliments obligés de ceux qui l'avaient invité, l'étonnement chagrin de gens déçus dans leur attente.

Après la guerre il fit dans plusieurs villes d'autres conférences qu'il perdit les unes après les autres, tout comme autrefois; mais, à vrai dire, ce ne furent pas des fours scandaleusement noirs; ce furent des chutes plus décentes.

Les causes de ces déconvenues Sarcey ne les pénétra que longtemps après. A cette époque-là la question religieuse avait pris un caractère aigu. Gambetta avait, de sa voix puissante, lancé son cri fameux: « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! ».

Sarcey écrivait, sous les ordres d'Edmond About, au *XIXe Siècle* et tous deux ils lançaient, presque chaque jour, contre le parti clérical, des articles très vifs et fort amusants, que tous les journaux républicains de province reproduisaient à l'envi, et dont la vogue était prodigieuse. C'était une plaisanterie qui avait passé en dicton que Sarcey « déjeunait le matin d'un curé et soupait le soir d'un moine ».

Il ne cessait de répéter aux personnes qui l'engageaient pour une soirée de gala que jamais, sous aucun prétexte, il ne touchait en conférence ni à la religion ni à la politique, qu'il s'enfermait strictement dans le domaine des lettres pures : le public était animé de sentiments hostiles. Et en vain aurait-il crié sur les toits qu'il ne regardait pas l'anticléricalisme comme un article d'exportation provinciale, il était imprégné d'un parfum d'anti-cléricalisme si violent qu'il s'exhalait même de son silence : et le public s'en vengeait aux conférences.

D'autres insuccès cependant furent dus plutôt à son entêtement. Les meilleures qualités dont il faisait preuve dans ses conférences étaient la bonhomie et la familiarité ; mais parfois il poussait aisément l'une jusqu'à la trivialité, l'autre jusqu'au débraillement.

A Paris, personne n'y prenait garde ; on le blaguait un peu pour ses incartades de langage ; mais, comme il les rachetait par une sincérité et un feu de paroles extraordinaires, on ne s'en fâchait point.

Il connaissait bien ces défauts qui faisaient partie de son être ; et, sentant qu'il lui serait impossible de s'en corriger tout à fait, il s'était étudié à s'en composer une manière personnelle. Il aurait dû comprendre que la province n'était pas Paris et qu'il n'avait pas encore assez d'autorité pour imposer à ces nouveaux publics les excessives familiarités de sa manière. Que de

fois, par exemple, avait-il lu, le lendemain, dans les journaux qui rendaient compte de sa conférence : « M. Sarcey n'a pas jugé à propos de se mettre en frais pour nous. Il n'a pas cru, sans doute, qu'il valût la peine, ayant affaire à des provinciaux.... »

Et il recevait ainsi sa volée de bois vert. Et il se dépitait en vain ; toutefois il ne voulait pas comprendre l'état d'esprit du public qui se pressait pour l'écouter, et il ne faisait aucun effort pour lui plaire. Il commettait l'impardonnable sottise de s'en prendre au public, quand il était le seul et vrai coupable.

VI.

L'âge et la multiplicité de ses occupations le retenant à Paris, il n'alla plus guère en province. Il eut plus de chance à l'étranger.

Il ne fit qu'une seule conférence à Londres, qui lui rapporta même 40 guinées : une conférence qu'il dut écrire après pour la Revue *Nineteenth Century* et qui fut très goûtée par le public anglais.

On lui offrit de se rendre à Copenhague, en Russie, dans l'Amérique du Sud, mais il se déroba.

La Belgique et la Hollande furent les seuls pays étrangers où il exerça l'industrie de la conférence.

Il fit connaissance avec le public belge, pour la première fois, à Marchiennes, non loin de Charleroi. Le président du cercle, qui était un homme fort aimable et très hospitalier, le reçut à bras ouverts. A peine débarqué, il trouva la table chargée de victuailles et tout autour de joyeux compagnons d'un merveilleux entrain, qui semblaient tous s'être donné le mot pour lui faire fête.

On le pressa de prendre place, et il se laissa gagner à leur verve et à leur gaieté, et il dut aussi emplir son verre et le choquer contre les leurs.

Sa conférence sur les pamphlets de Paul-Louis Courier fut bien accueillie par le public, qui la trouva excellente, admirable. Puis on le mena dans une salle du cercle, où il trouva une quarantaine de personnes attablées silencieusement devant des chopes et qui l'attendaient pour boire. A minuit ils s'assirent pour souper. Sarcey ne voulait manger qu'une aile de poulet, mais il n'y eut pas moyen, et il dut tenir tête à ces bons vivants.

Il ne trouva pas en Belgique, dans les autres centres de population, les mêmes mœurs et la même expansion de gaieté rabelaisienne que dans ce petit coin de terre privilégiée ; mais partout ailleurs il rencontra la même humeur accueillante, le même goût d'hospitalité large et fastueuse, le même désir d'être agréable, sans banalité de compliments fades. Il visita, en conférences, la plupart des grandes villes de la Belgique et les publics lui parurent très ouverts, et, dans ses mauvais jours, très courtois. Il y obtint cependant de très grands succès. Une fois seulement il eut un four à Anvers et puis un échec colossal à Bruxelles, à propos de la conférence *Le Mot et la Chose.*

En Hollande il alla de triomphe en triomphe. Il fut comblé d'attentions délicates et bienveillantes et reçut beaucoup d'éloges et de compliments.

Rentré à Paris, Sarcey fit encore, à la salle des Capucines, quelques séries de conférences, qui eurent l'air de plaire aux habitués.

VII.

Et voici à présent les fameuses *règles* posées par Fr. Sarcey pour faire une bonne conférence (1).

1.º Il faut avoir le don. Oh ! un petit don, un tout petit don. Il ne s'agit pas d'être né pour la grande éloquence. « On peut arriver dans ce genre à des jolis succès sans un ensemble éminent de qualités supérieures ; mais encore faut-il posséder de certaines aptitudes, modestes si l'on veut, mais réelles ». Il y a des écrivains très habiles et même des causeurs étincelants, et qui ne parleront jamais en public: les uns parce qu'ils n'ont pas la parole facile, les autres parce qu'ils ont une voix sourde et molle.

2.º Il faut avoir quelque chose à dire. Oh ! pas des choses originales, non ! « Les idées neuves, les aperçus singuliers, les points de vue paradoxaux.... si vous en avez, gardez-les prudemment dans votre poche, à moins d'être sûr du public auquel vous vous adressez, et d'être plus sûr encore de votre autorité sur lui. On n'enseigne aux gens que ce qu'ils savent, on ne leur persuade que les choses dont ils ont déjà un penchant à être convaincus ; on ne leur ouvre que les idées sur lesquelles ils ont par avance des lumières ; le bon grain de la parole ne germe que s'il tombe sur les esprits de longue main préparés à le recevoir. Quand je parle d'avoir quelque chose à dire, j'entends par là qu'il faut avoir sur le sujet que l'on traite des idées que l'on a trouvées soi-même, ces idées fussent-elles aussi vieilles que le monde. Une idée personnelle n'est pas une idée

(1) Voy : *Souvenirs d'âge mûr*, pp. 131-168.

neuve; il n'y a pas beaucoup d'aperçus originaux: c'est une idée que l'on a découverte, après beaucoup d'autres, par l'effort de son initiative individuelle. L'originalité consiste non à penser des choses nouvelles, mais à penser par soi-même des choses que des milliers de générations avaient pensées avant vous. Sachez-le: il n'y aura de bon, dans votre conférence, que ce que vous aurez pensé vous-même, et ce que vous aurez pensé vous-même aura toujours un petit cachet d'originalité. Supposons que vous avez à parler du *Cid* de Corneille. Vous avez pensé que Chimène sacrifie son amour à son devoir, que Rodrigue est un héros, bouillant d'amour et de jeunesse, que Don Diègue est un Gascon épique.... N'allez pas vous embarrasser de scrupules et vous répéter tout bas: mais tout le monde a dit ça! Tout le monde l'a dit! tant mieux d'abord, parce qu'il y a des chances pour que votre public en soit enchanté, vous voyant ainsi dans le vrai jusqu'aux oreilles. Mais tout le monde ne l'a pas dit comme vous le direz; car vous le direz comme vous l'avez pensé, et vous l'avez pensé vous-même ».

Et il insiste, et il redouble mirifiquement, dans une de ces riches poussées de bonne humeur et d'imagination joviale qui lui étaient si familières:

« Vous devez faire table rase de tout ce qui a été dit avant vous sur le sujet que vous traitez. Si vous reprenez, même sciemment, les idées des autres, c'est que vous vous les êtes assimilées, c'est que vous les avez faites votre chair et votre sang. Vous les lancez du haut du Sinaï avec la conviction du prophète, qui vient de voir Dieu face à face. C'est Dieu qui vous a révélé lui-même ces vérités merveilleuses, que Chimène sacrifie son amour à son devoir, que Rodrigue est un héros, et que le Cid est une œuvre qui pétille de jeunesse. Vous en êtes convaincu, imprégné, flamboyant, quand vous

descendez la montagne. Vous êtes heureux et fier de les apporter à votre public; vous les lui imposez. Si vous ne tirez pas de vous-même la matière de votre discours, vous pourrez faire ou d'ingénieux papotages de salon ou de sévères leçons de Sorbonne, vous ne ferez jamais une bonne conférence ».

3.° Il faut mettre vos idées en ordre ; il faut composer. Ayez un premier point, un second point, un troisième point, comme dans les sermons. « Une conférence n'a chance de s'imposer au public et de lui plaire que lorsqu'en rentrant à la maison chacun des auditeurs peut dire à sa femme, qui lui demande des nouvelles: Voici quelle était sa thèse, et, pour la soutenir, il a dit ça d'abord, puis ça, et enfin ça pour conclure. Il ne faut dans une conférence avoir qu'une idée mère, qui s'éclaircit et se confirme par trois ou quatre groupes de développements successifs ».

Et comme dans la préparation d'une conférence, ce qu'il avait toujours rencontré en dernier c'était l'ordonnance générale du sujet et la disposition des développements, il conte comment il s'y prenait, tout en reconnaissant que ce procédé n'est pas le meilleur et qu'il lui avait joué plus d'un méchant tour :

« Je savais ce que je voulais dire ; j'avais mes idées sur le sujet. Sentant mon impuissance à les ordonner, je ne m'inquiétais pas de la composition et je prenais au hasard un des thèmes à développer, et je le ruminais, le tournant et le retournant dans ma cervelle, sans me demander à quelle place il faudrait le mettre. J'en faisais autant des autres : je les prenais comme le caprice du travail me les apportait, je les roulais longtemps dans ma tête, et peu à peu, sans que je sache trop comment, les grandes lignes se dégageaient et me devenaient visibles. Les développements s'ordonnaient pour ainsi

dire d'eux-mêmes et prenaient leur vraie place, et je n'arrivais le plus souvent à établir et arrêter l'ensemble de la composition que longtemps après avoir fortement préparé chacune des parties ».

Du reste il n'y a pas de recette pour trouver cet ordre dans les idées. On le trouve en y songeant, voilà tout. A force de rouler dans sa tête les idées particulières qu'on a sur un sujet, une idée maîtresse finit par s'en dégager, à laquelle les autres se subordonnent alors d'elles-mêmes.

4.° Il ne faut jamais lire une conférence écrite, et il ne faut jamais réciter une conférence apprise par cœur.

Oh ! que le vieux maître a raison ! s'écrie M. J. Lemaître (1). « Oh ! la peur de ne pas retrouver les phrases apprises ; l'écœurement qui vous prend, à sentir tout à coup l'artifice déplacé des élégances qu'on profère ; le labeur des yeux comme retournés en dedans pour y déchiffrer je ne sais quelle image d'un texte fuyant et brouillé ; l'impossibilité de *voir* le public, de distinguer un visage parmi la masse confuse et vaguement effrayante qu'on a devant soi ; et les mains dans les poches et les mains à la moustache, on ne sait pourquoi ; et votre voix qui sonne faux à vos propres oreilles ; et ce sentiment, qu'il n'y a aucune communication, aucune, entre l'auditoire et vous, et qu'il s'ennuie, et qu'il ne vous écoute pas, et qu'il ne reste que par politesse, et que vous êtes ridicule et pareil à un mauvais histrion qui ne sait ni son métier ni son rôle.... »

Si on lit une conférence, les yeux attachés sur le papier ne s'ouvrent plus sur la foule pour la magnétiser ; et si on la récite, le regard plonge au dedans, hypnotisé par le travail de la mémoire, et il ne s'en

---

(1) J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, VII, 94.

dégage plus cette électricité qui éveille et secoue l'auditoire. Quelques-uns cherchent à ruser : ils font semblant d'improviser ce qu'ils lisent du coin de l'œil sur un manuscrit habilement dissimulé, ou ils feignent d'hésiter sur le mot d'une phrase qu'ils ont apprise d'avance et qu'ils savent par cœur.

« Ce sont là des malices cousues de fil blanc dont le monde n'est dupe que peu d'instants. Il ne tarde pas à pénétrer l'artifice: le développement est trop régulier, la phrase est trop arrêtée et trop polie, les mots eux-mêmes sont d'un choix trop juste ou trop ingénieux, tout cela sent et trahit l'apprêt ».

Mieux vaut donc, quand on lit ou qu'on récite, le faire franchement.

5.º N'emportez point de notes, au moins dans les conférences d'apparat, qui doivent se faire devant un public nombreux, dans une grande salle. Une seule note est permise, le plan de la conférence, en quelques lignes, pour le cas où l'on perdrait subitement la boule, ce qui arrive souvent.

6.º Ne faites pas de citations, ou, si vous ne pouvez faire autrement que de citer, citez de mémoire. La citation sera peut-être tronquée, mutilée, dénaturée; tant pis pour l'auteur !

7.º On ne prépare une conférence qu'en se promenant. Le mouvement du corps fouette le sang et aide au mouvement de l'esprit. « Tout en marchant, prenez un thème de développement, le premier venu, ou celui qui vous tient le plus au cœur et forcez-vous à l'improviser. Ne vous inquiétez pas des phrases mal faites, ni des mots impropres, allez toujours votre train ; poussez jusqu'au terme du développement, et, une fois au bout, recommencez le même exercice; recommencez-le trois fois, quatre fois, dix fois, sans vous lasser. Vous aurez

d'abord quelque peine: le développement sera court et maigre; peu à peu, autour du thème principal, viendront se grouper ou des idées accessoires ou des faits probants, ou des anecdotes afférentes, qui l'étendront et l'enrichiront ». Gardez-vous pourtant de fixer et de retenir dans votre mémoire quelqu'un de ces essais de développement. Car il ne faut jamais rien savoir par cœur.

Cet exercice sert « à vous préparer un large et plantureux humus de tours et de mots sur le sujet que vous devez traiter. L'idée vous l'avez; c'est l'expression que vous cherchez. Vous craignez que les mots et les formes de phrases vous manquent. Il faut en accumuler par avance un nombre considérable; c'est un amas de munitions dont vous vous précautionnez pour le grand jour ».

Et encore: « Le grand principe auquel il faut toujours revenir, c'est que tout en conférence doit être improvisé; mais, prenez-y garde! on n'improvise avec succès devant le public que ce que l'on a vingt fois improvisé en son particulier » (1).

(1) Sarcey fut dès le début et resta toujours un improvisateur. Il écrivit dans le *Temps* du 20 février 1899 « Est-ce parce que je crois le système de l'improvisation meilleur? J'ai scruté ma conscience, je commence à croire que c'est parce que je serais incapable de faire autrement. Je n'ai pas pour un sou de mémoire, et, bien que j'aie la cervelle farcie de citations, il me serait impossible d'en rapporter, même en écrivant, une seule qui fût exacte. Je suis horriblement myope, et il m'est interdit de consulter de l'œil un livre ou un papier. Force m'a été de parler sans notes. Et naturellement j'ai fait comme tout le monde, j'ai érigé en système ce qui n'était qu'une impossibilité de faire autrement. J'ai improvisé à tour de bras et aux dépens de qui il appartiendrait. Ah! fichtre! Je sens bien ce qui me manque en cet art, car, quoi qu'en disent les jeunes écoles, je ne suis ni un imbécile ni un ramolli. Oui, j'ai versé dans

8.° Dédaignez l'applaudissement que soulève la péroraison. Une conférence ne vaut point « par l'ingéniosité d'un exorde, par la brillante fanfare d'une péroraison, par le nombre et l'éclat des phrases à facettes semées dans le discours; elle vaut par l'ensemble de sa masse ». Et fuyez l'applaudissement « comme la peste ». Un public qui applaudit est un public à qui vous laissez le loisir de ne pas écouter. Quand il bat des mains « c'est un signe qu'il ne s'attache plus à l'idée que vous exprimez, qu'il n'est plus emporté, roulé dans le torrent du discours ».

Le seul applaudissement qui compte, le seul vrai « c'est l'attention du public qui se laisse si bien gagner à ce que vous dites, qu'il ne songe plus à la façon dont vous l'avez dit ».

9.° Moquez-vous des transitions. Quand vous avez terminé un développement, vous en abordez tranquillement un autre, « comme à dîner, quand vous avez mangé le potage, vous passez à l'entrée et au rôti ».

10.° Le ton de la conférence doit être celui de la causerie. Tâchez d'être, par art, une fois assis sur la chaise du conférencier, « ce que vous êtes naturellement dans votre salon, quand vous causez avec cinq ou six personnes et que vous prenez le dé de la conversation ».

Et Sarcey résume ses conseils dans cette formule, qui est moins humoristique qu'elle n'en a l'air: « il vous est permis, il vous est même recommandé de vous faire une tête pour la conférence, mais il faut que cette tête soit la vôtre ».

---

tous les défauts qu'entraîne l'improvisation, quand elle n'est pas canalisée, endiguée par un long travail, mais voilà où a été ma malice. Je me suis fait de mes défauts une manière et j'ai vécu assez longtemps pour l'imposer au public ».

11.° Ne dînez jamais avant l'heure de la conférence. « Un potage, quelques biscuits trempés dans du bordeaux, rien de plus. Si vous craignez des tiraillements d'estomac, joignez une tranche de roastbeef, mais sans pain. Ne vous chargez pas l'estomac (1). Étendez-vous une demi-heure sur un canapé, et dormez un bon coup ».

12.° Allez seul, à pied, où l'on vous attend, improvisant, réimprovisant, ruminant votre exorde, si bien que « lorsque le rideau se lève, vous êtes parfaitement entraîné, vous êtes en forme ».

13.° Parlez debout ; on dispose d'une voix plus ample et plus forte ; mais « surtout on domine son auditoire, on le tient sous son regard ».

14.° Parlez derrière une table, bien que vous n'ayez aucune note à lire. « On est maintenu par la table et ramené au ton de la conversation ».

15.° Surveillez enfin vos jeux de physionomie et vos gestes ; mais pas trop.

VIII.

Et voici, par là-dessus, la grande règle des règles. « Il faut plaire ». Quand un conférencier rate sa confé-

(1) Sarcey repousse ces dîners de gala auxquels, en province, le conférencier ne peut se dérober sous peine de se brouiller avec le sous-préfet, l'adjoint au maire et le précepteur. Il se demande comment font les orateurs politiques pour prononcer de longs discours après les banquets officiels et il a soin d'ajouter. « En ai-je vu de ces ministres qui, tout le temps du repas, roulaient, préoccupés, des boulettes de mie de pain sous leurs doigts et ne répondaient que distraitement aux agaceries de leurs voisins.... ». Ils repassaient leurs rôles ! Le mot est joli, dit A. Bernheim, *Trente ans de théâtre*, III[e] série. p. 21, et les remarques de Sarcey sont fort justes.

rence, c'est toujours le public qui a raison contre lui (1). Si le public est bête, « vous avez été plus bête que le public, car vous deviez prévoir, flairer sa bêtise et y accommoder votre discours ».

Et M. Sarcey arrive à cette magnifique formule : « Quand on a affaire à un public de crétins, il faut savoir que l'on va parler à des cretins et ne leur dire que ce qui peut persuader des crétins ».

En somme pour Sarcey la conférence est évidemment « à la critique littéraire ce que le vaudeville ou le mélodrame et le théâtre en général est à la littérature. Il ne conçoit pas plus la conférence sans l'auditoire que la comédie sans les spectateurs. C'est donc, en dernière analyse, la foule qui fait la bonté de l'une et de l'autre » (2).

Cette théorie, poussée à l'extrême, interdirait toute espèce de progrès et de renouvellement ; car, pour plaire à la foule, il ne faut pas trop dépasser la foule. Sarcey savait que le monde marche en dépit de tout, que la « théorie du succès » à été celle de Molière parlant de son art, ce qui n'a pas empêché Molière d'être un novateur de quelque génie.

---

(1) Le public ! tout pour lui était là, en théâtre, en critique, en conférence. Il en voulait à Jules Janin, dit A. BERNHEIM, *Trente ans de théâtre*, 1ère série, p. 221, qui écrivit « que le théâtre est une futilité et que le public ne compte pas ; il en voulait à tous ceux qui, exerçant le métier de critique, considèrent le théâtre non comme un plaisir, mais simplement comme un métier. Il partait de ce principe que le public sait gré au critique, aussi bien qu'au dramaturge et au conférencier, de le tenir comme confident, conseiller et ami. C'était ce qu'il appelait : éclairèr la lanterne du spectateur. Dumas disait : l'art des préparations ».

(2) J. LEMAÎTRE, *Impressions de théâtre*, VII, p. 96.

En outre M. Sarcey ne faisait qu'obéir à sa nature ; il avait lui-même une âme publique, une âme vraiment sociable et populaire ; il avait l'impérieux besoin de se sentir en communication avec le grand nombre. Il était fort peu individualiste ; il était de ceux qui réduisent leur vie intime au *minimum*. Et si plus tard il a paru un peu moins fréquemment en public, il n'en a continué pas moins à conférencier à la salle des Capucines, aux matinées de l'Odéon et surtout à la Bodinière, comme conférencier sur les livres (1).

Le rêve de sa vie était d'avoir, dans quelque journal, un feuilleton hebdomadaire où il pourrait faire pour les livres ce qu'il faisait au *Temps* pour le théâtre. Mais il n'eut pas la même fortune. Il pensait de se conquérir une clientèle par les moyens dont il s'était servi pour le feuilleton dramatique.

Et il disait : (2) « Lire avec soin les livres dont je voudrais parler, les analyser consciencieusement, afin de mettre les pièces mêmes sous les yeux du public, et conclure par un jugement raisonné, qui vaudrait naturellement ce que vaut celui qui l'aurait porté. Je commencerais par avoir un petit nombre de lecteurs attentifs ; je ne me rebuterais point, car je sais que rien de sérieux ni de durable ne se fait sans beaucoup de temps et de patience L'autorité, c'est la confiance des autres, et l'on n'emporte point la confiance d'un coup de force. On la gagne lentement, à force d'avoir souvent raison et

(1) Chaque mardi, à quatre heures de relevée, l'infatigable Sarcey dévoilait à quelques centaines de jeunes femmes et de jeunes filles les beautés des auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle. La conférence terminée, Sarcey était assailli, envahi, reconduit jusqu'à la porte. On lui posait des questions, on lui envoyait de gentils sourires, on lui demandait des conseils, etc.

(2) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 253.

de prouver qu'on a raison. Peut-être y réussirais-je plus vite à cette heure, ayant déjà d'autre part une réputation de probité littéraire fortement établie ».

Non, on ne peut imaginer le nombre de journaux et de revues où il tenta de fonder cette critique et de se tailler cette influence. Il n'eut pas de veine : dix fois il se crut près de réussir ; dix fois son pot au lait fut renversé sur sa tête.

Mais un jour le directeur de la salle des Capucines lui proposa de faire, chaque semaine, sur les livres, son feuilleton parlé. Ce n'était pas la même chose. Oh ! non. Il avertit le directeur, qu'il se faisait de fortes illusions sur le succès rapide de cette tentative, que la constitution d'un public serait une œuvre de longue patience.

Le directeur lui parla de piquer la curiosité de la foule par des titres attirants; de faire flamboyer sur l'affiche les noms des livres à scandale, ceux des écrivains autour de qui sonnaient toutes les fanfares de la réclame.

Mais Sarcey ne voulut rien de tout cela ; et il fut convenu qu'il serait absolument maître de ses choix pour les sujets à traiter ; qu'il ne consulterait que ses préférences personnelles, sans tenir compte, qu'autant qu'il le voudrait bien, des engouements de la foule. On avait choisi le jeudi, parce que c'était un des deux jours de la semaine où la Comédie Française ne donnait jamais de première, ni ne faisait de reprise importante.

Il commença donc, sans tambour ni trompette, devant un auditoire assez restreint; et il continua, durant seize années, sans autre interruption que celle qui lui était imposée par la fermeture de la salle durant les trois mois d'été. Il n'eut là ni succès très brillants ni chutes retentissantes: ni le local, ni le public, ni le sujet ne comportaient ces extrêmes ; c'était un train presque

toujours égal de conférences sérieuses, dont quelques-unes seulement faisaient plus de plaisir que d'autres.

Il se trouva tout de suite aux prises avec une difficulté qu'il avait bien soupçonnée, mais dont il n'avait pas calculé l'importance. « Quand on écrit sur l'ouvrage de la veille un article de critique littéraire, on n'est pas toujours assuré d'être lu du public, on peut compter qu'on le sera certainement de l'auteur » (1).

Il allait faire chaque semaine un feuilleton parlé, et c'était une question de savoir s'il aurait beaucoup d'auditeurs ; il était sûr d'en avoir au moins un, l'auteur lui-même, qui écouterait dissimulé derrière un des piliers de la salle, ou, à défaut de l'auteur, quelqu'un de ses amis, envoyé par lui pour écouter la conférence et lui en rendre compte, parfois même sa femme ou sa fille. Les auteurs, en général, Sarcey les avait trouvés d'assez bonne composition. Ils causaient ensemble, au sortir de la conférence, discutaient les points douteux et presque toujours ils se quittaient en se serrant la main. Il n'eut, avec le nombre infini d'écrivains qu'il tint sur la sellette, que des rapports de courtoisie sèche ou aimable, selon le caractère des gens.

Mais les femmes, les sœurs et les amies des auteurs étaient d'une intransigeance autrement farouche. Il les avait toujours à ses conférences plantées au premier rang, en face de sa chaire, entourées parfois de personnes de leur connaissance. Elles étaient terribles.

« Vous avez beau user de tous les ménagements d'expression que suggère l'habitude d'un langage poli » dit-il dans ses *Souvenirs d'âge mur* p. 266 « elles sentent sous cette phraséologie la pointe de la critique, et elles regimbent, et elles s'emportent ; elles abondent alors

---

(1) *Souvenirs d'âge, mûr*, p. 261.

en récriminations désobligeantes. Que de fois j'ai été traité d'imbécile et de goujat par de jolies lèvres rosées ! ».

Les disciples non plus n'étaient pas commodes. Toutes les fois qu'il parlait d'un écrivain passé chef d'école, il était sûr d'avoir, en dehors de son auditoire ordinaire, un certain nombre de jeunes gens tous fanatiques du maître, qui rugissaient intérieurement au moindre mot de réserve et de critique. C'était la danse des œufs qu'il lui fallait exécuter tous les jeudis.

Il ne fut d'abord pas très habile à cet exercice : il ne cassa que les œufs sur lesquels il marchait ; mais il les cassa tous. L'adresse vint peu à peu ; il s'observa davantage, il se fit, à la longue, un vocabulaire de mots atténués, d'équivalents ingénieux, de suggestives réticences, de suspensions malicieuses et de tours perfides.

La nature l'avait doué d'une grande bonhomie d'allures et de langage. Il s'étudia à en jouer. Il faisait passer les critiques les plus fortes, en ayant l'air de les laisser échapper innocemment, comme s'il ne se doutait pas lui-même de leur vivacité, et il en accentuait encore l'énergie en feignant de s'apercevoir tout à coup qu'il allait trop loin ; il essayait alors, avec une gaucherie simulée, de les rattraper au vol, et les excuses, où il faisait mine de s'embarrasser exprès, se tournaient souvent en critiques nouvelles.

IX.

La longue pratique des conférences fut pour Sarcey une excellente école de politesse. Il y dépouilla lentement ce qu'il y avait de fruste et de sauvage dans sa manière.

Les brusques poussées de style brutal se firent de plus

en plus rares chez lui ; « et je suis convaincu » dit-il à page 281 de ses *Souvenirs d'âge mûr* « que, si j'avais encore seulement deux ou trois siècles à vivre, je deviendrais une perfection, ce que nos pères appelaient : un petit saint en niche ».

Et voici le procédé, qu'après de longues et nombreuses expériences, il avait adopté pour ses conférences sur les livres nouveaux des auteurs vivants.

Il commençait par dire quelques mots sur l'auteur et ses précédentes œuvres, s'il les connaissait, et s'il avait quelque chose de bon et d'utile à en faire connaître. Et tout aussitôt il entrait en matière par le récit du roman, si c'était un roman ; par l'étude des grandes divisions de l'ouvrage, si c'était un livre de philosophie ou d'histoire ; par la nomenclature des plus belles pièces et de leurs sujets, si c'était un recueil de poésies.

Mais, le plus souvent, c'était un roman. Et il contait le roman, et indiquait la distribution générale des événements dont se composait le récit, en prenant, parmi ces événements, de préférence ceux où se marquait plus nettement l'idée même de l'ouvrage et, parmi les personnages, ceux qui lui paraissaient le mieux mettre cette idée en lumière.

Il s'accommodait au sens de l'ouvrage, aux idées et aux tendances de l'auteur ; il mettait le doigt juste sur le point d'où la lumière jaillissait et se répandait sur tout le reste, et à ce point unique il s'y attachait, et tout rapportait, de propos délibéré, sabrant sans pitié les détails qu'il n'y pouvait faire rentrer violentant les autres.

Il ne fit en effet que porter dans la conférence les procédés dont l'expérience du journalisme lui avait appris l'excellence dans la chronique.

Lorsqu'il s'agissait de faire quelque citation de l'ou-

vrage dont il parlait, il usait le plus souvent d'un artifice qui lui réussissait presque toujours. Il faisait doucement converger la conférence vers le morceau important qu'il avait à lire, et qu'il improvisait d'abord à sa manière, tâchant d'en reproduire le mouvement, et tout à coup s'interrompant : « Je ne sais pourquoi je gâte ainsi une page admirable ; écoutez donc l'auteur » (1). Et il repartait dans le même mouvement, emportant avec lui le public.

Il variait ce truc de cent façons (2), mais il n'arrêtait pas le développement du sujet devant une lecture, « comme un cheval de course devant une rivière trop large » : il glissait par une pente presque impossible de l'improvisation à la lecture.

Et il conseille de ne pas lire en conférence autant que possible. « Vous tenez bien mieux votre public en

---

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 294.

(2) Un autre truc fréquent était celui de la montre. Un jour qu'il développait à quelques amis, avec sa malicieuse finesse, ses théories favorites, l'un d'eux lui demanda pourquoi il s'arrêtait net au milieu d'une conférence, pour prier un spectateur placé au dernier rang de l'orchestre de lui dire l'heure. Mais le spectateur, répondit Sarcey gaîment, « c'est mon souffleur à moi, conférencièr. Il est bien entendu, qu'il n'est ici question que de celui qui parle, qui improvise, car la conférence n'est pas une leçon apprise par cœur : c'est une conversation avec plusieurs centaines de personnes qui écoutent sans interrompre. Donc, il faut que. moi qui parle. je n'oublie jamais mon idée principale, essentielle, ma scène à faire. Si par malheur je m'en éloigne, je dois retrouver le chemin ; or, le seul moyen de reprendre ma route, c'est encore de m'adresser à ce spectateur !... En lui demandant l'heure, j'appelais au secours : j'avais perdu le fil ! Ce qui est grave, pour le conférencier comme pour l'acteur qui est en scène, c'est de manquer de mémoire.... Eh bien ! toutes les fois que je manque de mémoire,

votre main, dit-il (1), quand vous l'avez sous votre regard et que vous ne le quittez pas des yeux. Le temps de chercher le papier ou d'ouvrir le livre à la page, la nécessité de baisser la tête et d'interrompre le courant magnétique établi entre les auditeurs et vous, le changement de voix qui est inévitable quand on passe de l'improvisation à la lecture, tout contribue à détacher

---

j'ai recours au truc de la montre. Il m'a toujours réussi. Tandis que le spectateur, surpris, interloqué, me renseigne, j'ai le temps de rassembler mes idées, et le tour est joué ». Et le truc de la montre était exécuté avec tant de bonhomie que le public n'y voyait rien et partait en longs applaudissements. Le conférencier continuait, parlant selon sa nature, s'appliquant à ce que le spectateur le suivît et le comprît. Toujours, dit A. BERNHEIM, *Trente ans de théâtre* Ière série, p. 223 « il voulait qu'on retrouvât l'homme dans la conférence et c'est ce qui lui permettait de dire que ses familiarités, ses phrases inachevées et torrentueuses n'étaient ni des procédés ni des trucs, mais faisaient corps avec lui-même, avec sa personne, son caractère. Être soi, rester soi, c'était, pour lui, l'important ». A propos de la montre, un mot de Sarcey, dit l'abbé L. CL. DELFOUR, *La Religion des Contemporains*, II, 68 « a des chances d'arriver jusqu'à la postérité lointaine. On sait qu'il n'aimait pas M. Renan, qui le lui rendait avec usure. Celui-ci préparait patiemment, contre celui-là, des épigrammes dont la plus célèbre est ainsi rapportée par M. Maurice Barrès : « Je vais, me dit M. Renan, vous raconter un mot que je fis à M. Sarcey. Il se plaignait sans trêve qu'on lui eût volé sa montre au théâtre : M. Sarcey, lui dis-je, qu'est-ce que cela vous fait ? Vous avez toujours regardé l'heure à la montre des autres. D'ailleurs, vous avez bien raison : il vaut mieux retarder avec tout le monde, que marquer l'heure juste, tout seul ». A quoi M Sarcey répliqua par une critique des procédés littéraires de M. Renan qui se terminait par ces mots : « M. Renan est le plus délicieux des fumistes ; c'est un fumiste ».

(1) *Souvenirs d'âge mûr*, p. 303

de vous des gens bien en train de vous écouter. Toutes les fois que les citations ne s'imposeront pas à vous avec une nécessité absolue, parlez sans papier ni livre, et au cas où vous aurez un passage à recommander, indiquez-le, en estropiant le texte si votre mémoire vous sert mal. La défense de lire serait encore bien plus étroite si vous parliez sur une vaste scène ou dans un immense amphithéâtre, devant un public très nombreux. Elle irait en ce cas spécial jusqu'à l'interdiction. Plus l'auditoire est considérable, plus grande est la nécessité de le dominer, et prendre un livre en main, c'est lâcher son public ».

X.

Francisque Sarcey aima beaucoup la conférence. Il y dépensa une somme énorme de travail pour un résultat qui fut des plus minces. Il aurait pu reporter sur d'autres besognes l'effort prodigieux d'esprit et le nombre incroyable d'heures qu'il jeta dans ce trou sans fond et sans écho ; eh bien ! il ne regretta jamais ni son temps, ni sa peine, ni son argent, parce qu'il goûta à la conférence le plaisir de la lutte contre le hasard, la terrible et charmante sensation de l'aléa.

Certes, on a eu raison de dire que Sarcey se plaisait à conseiller, à enseigner, à diriger, et que, toujours, partout et quand même, il restait professeur ; et son enseignement était ingénieux et solide. Car, outre qu'il excellait à démontrer la « technique » de l'art qu'il adorait, il avait au plus haut point, lorsqu'il expliquait le théâtre passé, l'intelligence des rapports entre les sociétés et les formes d'art, et le sens du relatif, qui est le sens historique lui-même.

Et cet homme d'un si rare bon sens était aussi un écrivain d'imagination copieuse et d'inépuisable « humour ». Les lointains personnages de l'ancien théâtre français, il les repétrissait de ses gros doigts agiles, il les déformait peut-être, mais comme il les faisait vivre ! Nul n'a mieux que lui fait sentir la persistante vérité humaine et le réalisme des classiques français.

A la fin de ses *Souvenirs d'âge mûr* Fr. Sarcey souhaite que ses lecteurs se disent : « C'était tout de même un brave homme et un rude travailleur, il savait ce dont il parlait et même il n'était pas tout à fait aussi bête qu'ont bien voulu le dire les beaux esprits de son temps ». Vous voyez que « je ne suis pas ambitieux », ajoute-t-il, comme dernier mot.

On lui a fait meilleure et plus pleine mesure. Et les esprits ouverts, les lettrés de bonne et diverse culture l'ont aimé avec ses injustices et ses intolérances, puisqu'elles venaient de sa robuste et originale nature, de sa ronde franchise, de sa sincérité cordiale mais rude et de son optimisme enjoué.

L'HOMME

I.

Par tout ce qui précède on peut se faire une idée complète et exacte de ce que fut cet homme. Une volonté tenace, un bon sens aiguisé, un naturel franc et solide, un inépuisable fonds de gaieté qu'il devait à une santé robuste, une humeur quelque peu batailleuse, exempte de toute rancune, un esprit vif, un cœur chaud sous une apparence parfois bourrue, une absolue indépendance, une prodigieuse passion du travail : tels sont les traits saillants qui apparaissent lorsqu'on étudie de près les caractéristiques du maître feuilletoniste.

Son existence fut toute de labeur. La grande place qu'il occupa, la haute estime dont il fut entouré, ce qu'il devint, il ne le dut qu'à ses efforts assidus et persévérants, à une profonde conscience de ses devoirs professionnels.

Il compta beaucoup d'amis et d'admirateurs. Et si, dans l'ordre purement littéraire, il eut de nombreux détracteurs, des adversaires acharnés et irréductibles, aucun d'eux ne contesta jamais son intégrité, sa bonne foi, sa pureté d'intentions.

C'était en effet un honnête homme, bon, charitable, spirituel, insoucieux de l'argent, largement hospitalier.

« Pour garder ma liberté d'allures, a-t-il dit avec sa sincérité habituelle, je n'accepte d'aller nulle part ; je vis chez moi sans faire de visites à personne, comme un ours ; un très accueillant d'ailleurs, et d'humeur fort gaillarde, mais me refusant à tout devoir de société. J'ai décliné tous les honneurs dont quelques-uns m'ont été proposés ; et cela, non point par un sot mépris, mais uniquement pour n'être tenu à aucune obligation envers personne, pour avoir intacts les bénéfices de mon isolement qui, je le répète, n'est nullement farouche ».

II.

Plus que sa vie littéraire, sa vie privée était devenue très régulière et très bien ordonnée.

Il avait épousé M.lle Julie-Thérèse Carbonari, une femme pleine d'une intelligence pratique qui était la seule que Francisque ne possédât pas pleinement. Elle était très dévouée et attentive, elle veillait sur la santé, sur les imprudences et sur les excès de travail de son mari, sur ses prodigalités et sur toute l'économie de sa modeste fortune, comme une mère aurait pu faire et comme le meilleur des intendants n'aurait pas fait.

Et cette jeune femme, sa fidèle compagne, qui avait eu le courage de s'instruire toute seule et de conquérir son diplôme d'institutrice, était, en même temps, très capable, non seulement de comprendre les travaux de critique de son Francisque, mais d'y aider par des lectures bien faites et des extraits bien choisis qui s'accumulaient sur le bureau du maître pour s'y transformer, le cas échéant, en de bons et substantiels articles. Bref, elle fut pour lui le type de la piété, l'Antigone dé-

vouée, dont la collaboration lui fut précieuse, en raison de la fatigue croissante de sa vue.

Il eut quatre enfants, une fille, mariée depuis au savant, sympathique et spirituel M. Adolphe Brisson, directeur très apprécié de l'importante Revue hebdomadaire *Les Annales Politiques et Littéraires*, et trois fils, pour lesquels il eut toujours un tendre attachement.

En 1872 Sarcey acheta, rue de Douai, un petit hôtel habité avant lui par un peintre. Son intime ami, l'architecte Charles Garnier, se chargea de transformer en cabinet de travail le vaste atelier qui occupait presque tout le second étage.

Une immense bibliothèque couvrait de haut en bas les parois de ce cabinet. Et c'était là que, chaque matin, invariablement, vers huit heures et demie, en quittant sa chambre à coucher, Francisque allait s'asseoir devant sa table de travail.

Il écrivait un ou deux articles et, durant ce temps, il ne voulait voir personne. Vers onze heures la consigne était levée. Il recevait alors jusqu'à l'heure du déjeuner des solliciteurs de toutes les conditions sociales, pour lesquels il était soit un inspirateur, soit un conseiller, soit une sorte de confesseur laïque, soit une honnête providence.

Sa porte était toujours ouverte et il tendait volontiers la main aux nouveaux venus. Il écoutait ces visiteurs avec une patience inaltérable, retournant de temps à autre ses besicles, afin de discerner leur physionomie (1). Dès les premières paroles, il devinait à qui il avait affaire. Sa franchise était quelquefois assez brusque, mais

---

(1) Les besicles de Sarcey portaient deux sortes de verres, qu'il appliquait tour à tour sur son œil valide, pour voir de loin ou de près.

elle s'humanisait vis-à-vis des femmes, « surtout lorsqu'elles avaient une voix et un visage agréables ». Il leur témoignait une politesse nuancée de galanterie, dont elles sentaient tout le prix.

Il était très bienveillant et foncièrement accueillant pour les jeunes gens et les débutants, pourvu qu'ils ne fussent pas arrogants et prétentieux, ce qui diminuait quelque peu le champ de sa bienveillance, mais lui laissait encore un petit domaine où elle s'exerçait très chaudement.

Il leur faisait un accueil froid et indifférent, seulement lorsqu'il ne comprenait pas l'aspiration vague et indécise de leurs talents vers des formes d'art nouvelles et obscures. Mais, alors même qu'il les méconnaissait et les raillait, il restait sympathique à leurs efforts.

Il avait un défaut à sa cuirasse d'indifférence et ce défaut était du côté du cœur. Mais, pour les choses de l'esprit, nul ne montra plus de liberté dans la façon dont il disait sa pensée et plus de tolérance dans la façon dont il acceptait qu'on lui répondît par une pensée opposée.

Il était charitable jusqu'à la prodigalité et généreux jusqu'à l'imprudence ; il n'épargnait ni ses soins, ni ses peines, ni son argent.

Il avait par là une âme vraiment sociable et populaire, l'impérieux besoin de se sentir en communication avec le grand nombre. « Entrez, dit La Bruyère ; les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant.... L'homme de lettres est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, habillé, sain ou malade.... ».

C'était tout à fait la pensée de Sarcey. Il réduisait sa vie intime au minimum. Il était homme de place pu-

blique. Il n'avait pas de secret, ni dans la vie, ni dans sa pensée.

Le petit hôtel de la rue de Douai voyait passer presque tout ce que le monde des lettres et surtout du théâtre comptait d'hommes et de femmes de talent. C'était un défilé toujours nouveau de lettrés, d'auteurs, de comédiens, d'artistes et d'actrices. La maison était hospitalière entre toutes.

« Dix ans, dit M. Henry Fouquier, j'en ai été l'hôte assidu. Notre goût commun du théâtre, notre collaboration au *XIXe Siècle*, à l'heure des luttes mémorables, avaient créé entre nous un lien solide d'amitié que rien ne relâcha jamais, que la mort seule devait briser. Cette amitié fut sans nuages. Avec des formes diverses et la variété de nos natures, nous avions le cerveau fait de même. Que de fois, sans que nous puissions être soupçonnés de nous inspirer l'un de l'autre, nous pensâmes et nous écrivîmes de façon tout à fait semblable !... »

Chaque mardi Sarcey recevait à déjeuner ses amis, les personnes que ceux-ci amenaient et même des visiteurs fortuits. « J'avais pour amis, dit-il (1), des gens d'esprit, des Parisiens, et des Parisiens qui ont de l'esprit sceptique et blagueur. Tous les matins j'en avais à déjeuner de douze à vingt, tantôt plus, tantôt moins, qui avaient choisi mon petit appartement de la rue de la Tour-d'Auvergne comme lieu de rendez-vous. On y mangeait assez mal, mais fort gaiement. Il s'y disait mille folies et l'on n'y parlait point politique ».

Les fameux déjeuners du mardi, remarque M. Fouquier « ont été ma joie et ma distraction pendant des années. Ils n'étaient pas ce qu'en a dit la légende, si souvent trompeuse en son mensogne ingénu. La joie n'en était

(1) Fr. Sarcey, *Souvenirs d'âge mûr*, p. 66.

pas, certes, bannie. Presque toutes les femmes de théâtre y prirent part. Mais que de conversations sérieuses en leur forme libre et gaie ! Que de questions d'art agitées avec une gravité qui excluait seulement la pédanterie ! Que de bon sens et d'esprit dépensés en ces agapes où le maître de la maison n'était pas le dernier à payer son écot ! Les gloires du théâtre, les réputations des artistes étaient discutées là, en complète liberté, avec une indépendance et une impartialité que tempérait seule la crainte de ne pas être bon et de décourager ceux qui aimaient le même art que nous ! ».

Rien n'était plus gai et plus jovial et en même temps rien n'était plus instructif et plus amusant, que ces libres réunions, où l'on était spirituel sans prétention, où la bonhomie malicieuse du maître se communiquait aux hôtes, où la familiarité restait de bon ton, où la raillerie n'aurait pas pu devenir méchanceté sans être arrêtée à l'instant par l'air attristé du président et d'où l'on sortait allégé en quelque sorte et plus alerte pour rentrer en souriant, comme lui, dans le combat de la vie quotidienne.

Lorsque deux heures sonnaient Sarcey congédiait sans façons ses convives. « Mes enfants, vous êtes bien gentils, disait-il, mais il faut faire l' article ». Et sous la bonhomie de cette phrase s'affirmait l'habitude et le culte du travail. Et il se remettait à l'œuvre.

Jamais il n'a sacrifié le devoir au plaisir. Il s'efforçait plutôt de les concilier l'un l'autre, de consacrer à chacun la part qui lui revenait. Et ce fut là sa philosophie.

Souvent il répétait: « J'ai eu des entraînements, j'ai commis quelques sottises, mais aucune d'elles ne m'a fait oublier l'instant de la copie. Ça, c'est l'arche sainte,

c'est sacré ». Il avait du mérite à accomplir sa tâche, car elle était sans cesse interrompue.

Dans une dédicace à sa fille, en tête de ses *Souvenirs de jeunesse*, Sarcey a écrit ces mots, qui résument sa philosophie : « Il y a une leçon que tu emporteras, je le souhaite, de cette lecture. J'ai beaucoup travaillé, mon enfant, et je travaille encore énormément. Il faut travailler dans la vie, il n'y a que cela au monde de bon et de vrai. Le travail m'a épargné bien des sottises et m'a consolé de celles que j'avais faites. Voltaire a exprimé dans un livre que tu liras plus tard, le mot où se trouve le secret du bonheur : il faut cultiver son jardin ».

III.

Dans une page humoristique, dit A. Brisson (1), Abraham Dreyfus s'amusa à tracer le tableau d'une des audiences matinales de Sarcey. « La réalité dépassait ce qu'avait imaginé la fantaisie du chroniqueur. Le cabinet de Sarcey était un microcosme où défilaient tous les types de l'humanité, les plus ordinaires et les plus exceptionnels, pour lui confier leurs espérances, leurs projets ou leurs chimères. Romanciers et poètes en quête d'un éloge, dames du monde ruinées et aspirant à la fortune de Sarah Bernhardt, inventeurs de génie, acteurs à la recherche d'un engagement, entrepreneurs de tournées, comiques sans emploi, tragédiens inconnus ou méconnus, docteurs-es-lettres porteurs de leurs thèses, apprentis dramaturges, traducteurs d'Horace, compilateurs et commentateurs :

---

(1) Voy. l'article *Pèlerinage*, mis comme préface au 1er volume des *Quar. Ans de Théâtre.*

ils arrivaient à la file, s'installaient au coin du feu et exposaient longuement leur cas. Sarcey prêtait l'oreille à ces discours. Il s'y montrait bénévole, accueillant avec une égale mansuétude l'orgueilleux sociétaire et l'obscur élève du Conservatoire. Il n'était rebelle qu'aux manuscrits. Encore ne parvenait-il pas toujours à se défendre contre eux. Parfois il se laissait arracher la promesse d'une lecture. Il la subissait, pestant tout bas contre sa faiblesse. Il s'enfonçait sur sa chaise, fermait à demi les yeux et se résignait au supplice. C'était un tableau charmant et digne de tenter un peintre ».

« L'été dernier, ajoute A. Brisson, sous les marronniers de Nanterre, j'assistai à une scène de ce genre. L'auteur, pâle et chevelu, psalmodiait des alexandrins où la doctrine de Çakya Mouni était très noblement formulée.... Soudain il s'arrêta.... Un soupir harmonieux et rythmé s'exhalait des lèvres de son juge, et ce soupir avait toute l'apparence d'un ronflement. Çakya Mouni cessa de parler et je vis passer sur son front un nuage mélancolique. Vingt secondes — longues comme un siècle — s'écoulèrent. Puis Sarcey se ranima. — Alors, vous disiez, mon cher enfant ?... Je pensai que cette défaillance pouvait cacher un grain de malice. Il est des conjonctures où le sommeil est une opinion. Au reste, le critique ne réussissait pas à décourager les importuns ; jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu ce qu'ils désiraient, ils lui livraient assaut ; et toujours leur persévérance fut récompensée. Sarcey possédait une vertu qui n'est pas commune chez les gens de lettres. Il oubliait non seulement les blessures qu'il avait portées, mais celles qu'on lui avait infligées. La rancune ne l'empoisonnait pas. Il n'était, dans aucune mesure, vindicatif, et ne trouvait pas mauvais que l'on abusât de son excessive bénignité. Un jour je fus étonné de rencontrer dans son logis un

esthète qui s'était, en mille occasions, déchaîné contre lui et l'avait couvert d'injures. Il lui apportait un volume récemment éclos et le priait de le recommander au public. Un tel cynisme me confondit et je ne pus me tenir de marquer, en termes discrets, ce qu'avait d'inattendu cette humilité succédant à tant d'irrévérence. — Il paraît, dit Sarcey en riant, que vous m'avez traîné dans la boue ? Ma foi, je n'y songeais plus. Vous ne refuserez pas de déjeuner avec moi ? Le poète accepta l'invitation. Il eut son article. A la mort de Sarcey, il s'est montré très sévère.... La conscience, n'est-ce pas ? a ses lois imprescriptibles, auxquelles un honnête homme doit obéir !... Qu'il entrât un peu d'orgueil dans cette condescendance, je ne le conteste pas. Chaque service qu'on lui demandait était un hommage rendu à la générosité de son caractère et à l'autorité de son talent. Et puis, l'amour qu'il avait du théâtre lui faisait découvrir des raisons d'amusements dans les mille comédies qui se nouaient autour de son influence. Il feignait de n'y pas prendre garde ; il n'en était jamais dupe. La vie théâtrale contemporaine aboutissait à son cabinet ; on en suivait les phases en notant les noms de ceux et de celles qui s'y faisaient annoncer. Un frou-frou de soie retentissait dans l'escalier, la porte s'ouvrait, Mlle X.... accourait, empressée, affectueuse : — Mon Dieu ! cher maître, comme il y a longtemps qu'on ne s'était vu ! Je suis montée en courant. Sarcey, bonhomme, lui tendait la main ou bien l'embrassait sur les deux joues : — Alors, mon enfant, tu es de la prochaine pièce ? Et la jolie comédienne de rire, voyant son innocente ruse dévoilée Quelques-unes avaient l'effronterie de revenir entre la première et le feuilleton, dans le vague espoir d'influencer ou de pressentir le jugement de l'Oncle. Elles perdaient leur peine. Il était impénétrable. Il leur faisait sentir doucement leur man-

que de tact. L'auteur, s'il accompagnait son interprète, prenait sa part de ce muet reproche Mais le compte rendu n'en gardait aucune trace. Sarcey était immuablement sincère, incapable de dissimuler son impression véritable Tout au plus en atténuait-il, par bonté d'âme, la vivacité. Et encore ces très légères concessions lui infligeaient-elles comme une gêne comme un malaise, qui se laissaient deviner entre les lignes ».

IV.

Pour des raisons particulières Sarcey, au grand déplaisir de ses intimes et du monde du théâtre, dut interrompre ses déjeuners du mardi, mais bientôt il regretta de ne plus voir ses camarades et les reçut le vendredi, avec le même accueil bienveillant.

Il avait à cette époque changé son genre de vie ; il était devenu végétarien, buvait de l'eau et ne mangeait que des légumes, des œufs et du poisson ; mais il va sans dire qu'il n'imposait nullement un pareil régime à ses convives.

L'après-midi, il préparait ses conférences et dépouillait son énorme correspondance où, au milieu de demandes de toute sorte, il trouvait, le plus souvent, les sujets de ses nombreux articles.

Le feuilleton du lundi, au *Temps*, était l'objet de sa préoccupation constante. Il le commençait le samedi matin à sept heures et y travaillait sans relâche. Il ne souffrait pas d'être troublé dans ce labeur qui durait parfois jusqu'à trois heures de l'après-midi. Il envoyait alors au journal sa copie, qu'il complétait le lendemain, si c'était nécessaire.

Il avait coutume de dire à sa vaillante compagne : « Si je ne fais pas mon feuilleton, c'est que je serai mort ; et je crois bien que je ressusciterai pour l'écrire ».

Et cela était si vrai que, lorsqu'en sortant du théâtre un soir il fut obligé de s'aliter, atteint de la bronchite qui devait l'emporter, il n'avait pas d'autre pensée.

On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se lever pour écrire l'article que, pour la première fois (1), il ne pouvait envoyer au journal.

Il fut frappé en pleine force, en pleine puissance, en pleine activité, en pleine bataille, en plein succès, au champ d'honneur, enseignant aux jeunes le travail, l'amour de la lutte, la volonté, la bonté. Le 6 mai 1899 il était au Théâtre-Français, à la première représentation du *Torrent*. Le 7 mai, le lendemain, paraissait son dernier feuilleton. Le mercredi suivant, 10 mai, fut un jour très occupé pour lui. Il fit deux articles, il déjeuna avec M. Jules Claretie, il assista à la première communion d'un de ses fils au collège Stanislas. Le soir il était au théâtre, où il apparut pour la dernière fois. La nuit était froide. Il ne trouva à la sortie qu'une voiture découverte (2). Il rentra chez lui avec une fluxion de poitrine.

A l'émoi de tout Paris et d'une partie de l'Europe, le feuilleton de Sarcey ne parut pas la semaine suivante.

---

(1) Une autre fois seulement, en 1884, il ne put faire l'article ; et ce fut lorsque, pour conserver la vue, il dut prendre le temps de subir une grave opération.

(2) En effet l'imprudence lui était une règle. Il sortait du théâtre, dit Jules Claretie « en voiture découverte, sans pardessus. Après une soirée passée à écouter un drame, il allait causer durant des heures dans un bureau de rédaction. Il aimait à la fois le *home* qui sent la bonne odeur des livres bien reliés et la salle de journal où le journaliste hume l'odeur de l'encre d'imprimerie comme un soldat aspirerait la poudre ».

Étendu sur son lit de douleur, il voulait à tout prix se lever pour accomplir sa chère besogne.

Et quand ses intimes, accourus à son chevet, lui eurent fait comprendre qu'il devait y renoncer, il tomba dans un sombre accablement.

Il expira le 16 mai 1899, sans avoir repris connaissance depuis le dimanche.

Ses obsèques, quoique privées, furent des funérailles nationales. La moitié de l'Académie Française, tous les théâtres de Paris, les représentants de tous les journaux, un nombre immense d'homnes de lettres, d'amis, d'admirateurs y assistaient.

Selon sa volonté formelle, il fut incénéré et, suivant son désir, sur la tombe où sont enfermées ses cendres, on ne lit que ces simples mots: « Ci-gît Sarcey, professeur et journaliste ».

V.

Depuis ses excursions à l'étranger comme conférencier, Sarcey avait quitté rarement Paris. Il se bornait à suivre la Comédie-Française à Londres (1), à faire, l'été, de courts voyages à Royan, où il trouvait un bon théâtre, et à visiter rapidement parfois, pour le même motif, Marseille, Monte-Carlo et Lyon. Durant la belle saison, il habitait sa maison de Nanterre où, bibliophile passionné, il entassait des livres et vivait la franche et honnête vie de famille.

Il chérissait les livres non pas à la façon de certains bibliophiles, qui ne goûtent en eux que la rareté et qui les

(1) Voy. dans le *Temps* les piquants articles de M. Fr. Sarcey qui, en 1868 comme en 1879, fut l'historiographe du voyage.

rangent dans des vitrines comme des objets d'art, sans jamais les ouvrir ; il les aimait pour les lire et pour s'en servir. Il les connaissait intimement. C'étaient ses vieux compagnons. Des souvenirs particuliers et précis s'attachaient à chacun d'eux. Plusieurs y avaient été apportés par les auteurs eux-mêmes qui, sachant l'humeur accueillante du critique, les lui remettaient en mains propres. « Quelle que fût la valeur du volume, dit A. Brisson (1), il le maniait avec précaution. A la manière dont il en coupait les feuilles, dont il y glissait le couteau d'ivoire, on sentait qu'il éprouvait du respect pour la matière imprimée. Et réellement les livres lui étaient sacrés ; il n'y déposait pas de marques à l'encre ou au crayon ; il n'en cornait même pas les pages ; et quand il les devait étudier, pour la préparation d'une conférence ou d'un feuilleton, il s'en assimilait la substance, et notait sur un papier les réflexions qu'ils lui avaient suggérées ; lorsqu'il en voulait citer un passage, jamais l'idée ne lui fût venue de s'armer d'une paire de ciseaux et de sacrifier l'exemplaire. De telles mutilations l'emplissaient d'horreur. Il avait la constance de copier tout au long les lignes à reproduire ».

Mais comment il parvenait, tout seul et par l'unique secours de son énergie tranquille, à accomplir la colossale besogne qu'il assumait, c'était une énigme. Il ne voulait pas garder de secrétaires auprès de lui. Il repoussait les propositions innombrables dont il était assailli. Il avait successivement ouvert son logis à une douzaine de bibliothécaires, mais leur zèle ne l'avait pas assez satisfait pour qu'il recommençât l'expérience.

---

(1) A. Brisson, *Portraits intimes*, V série, p. 65.

VI.

Il était doué d'une rare ténacité de caractère, et ce fut grâce à cette lente et invincible obstination qu'il dut d'arriver, sans être un orateur ni un écrivain de premier ordre, à une situation considérable dans la conférence et dans le journalisme.

« Je ne me rebute jamais de rien, dit-il, (1) et j'ai toujours, dans la vie, poussé droit devant moi, vers le but que je m'étais marqué, avec l'entêtement du Breton qui, n'ayant pas de marteau, enfonce un clou dans la muraille en le frappant du front. Je porte cette disposition d'esprit dans les petites choses comme dans les grandes, et je sens, lorsque je n'ai pas réussi, lorsque je me suis heurté à un obstacle imprévu une envie têtue et boudeuse de revenir contre lui, de le démolir pièce à pièce et de passer ».

Mais il avait un défaut : il était vaniteux. Il était peut-être un peu trop sensible aux adulateurs et parlait un peu trop de lui-même; mais il en parlait avec une naïveté aimable et dont personne ne pouvait être désobligé et qui donnait plutôt le désir de le connaître qu'elle n'inspirait de l'éloignement à son endroit. Cependant sa complaisance aux flatteurs n'était point sotte, et dans le regard, moitié reconnaissant, moitié railleur, dont il les accueillait, comme on lisait bien le mot célèbre : « Tu me flattes, mais continue ».

Et pour ce qui est de ce qu'il parlait trop de lui, dit É. Faguet (2) « il n'y a pas à dire qu'il évitait d'en par-

(1) Fr Sarcey, *Souvenirs d'âge mûr,* p. 221.

(2) É. Faguet, *Propos littéraires*, II, 280.

ler, non, mais il en parlait gentiment, bonnement, avec rondeur, sans fausse modestie, mais vraiment avec un peu de la vraie. Il se louait, il se raillait, il se gaussait de lui, le tout en franche bonne humeur ; il disait : « J'étais là, telle chose m'advint », mais aussi gaillardement quand c'était une mésaventure que quand c'était un succès. Et comme dans son office de conférencier il tournait ses imperfections en moyens de plaire, il lui fut donné, même dans la vie morale, de tourner en qualités jusqu'à ses défauts ».

VII.

Pour un moment il fut aussi un joueur de Bourse. Il avait fait la sottise de s'y laisser prendre. Il était pourtant d'humeur prudente, et la multiplicité des travaux auxquels le condamnait un métier qu'il aimait par-dessus tout lui laissait bien peu de temps pour s'occuper des spéculations de Bourse. Mais il aimait les émotions du jeu, et il croyait, en achetant ou en vendant des valeurs à terme, ne se donner qu'un petit divertissement de peu de conséquence.

Tout alla bien dans les premiers temps ; il gagna, il perdit, mais des sommes peu importantes. Puis, peu à peu, il se départit de sa modération et risqua de plus grosses sommes. Il n'y voyait nul inconvénient, car la Bourse, en ce temps-là, ne subissait que des variations médiocres. Ce fut alors qu'il connut les douloureuses incertitudes de l'homme qui a pris une position à la Bourse, et qui interroge l'avenir en frémissant.

Il perdit son calme et sa gaieté. Il perdit surtout la netteté de son jugement. Chose bizarre ! Il avait une

telle habitude de l'analyse psychologique, qu'il s'étudiait lui-même et se trouvait absurde de ne pas en terminer tout de suite avec des opérations hasardeuses, qui lui avaient enlevé toute sa bonne humeur, toute sa joie de vivre. Il ne pouvait prendre son parti. Il se faisait reporter, et, à chaque fois, c'était une nouvelle perte, et il attendait toujours quelque événement mystérieux qui allait changer la face des affaires et lui rendre son argent.

Il faut encore noter qu'il n'allait pas lui-même à la Bourse. Il n'en subissait pas les fiévreux contacts et les entraînements soudains. Mais il était, quoiqu'il s'en tenait éloigné de sa personne, emporté dans son tourbillon. Et il se rendait bien compte de son impuissance absolue à porter sur les faits qui intéressaient la Bourse un diagnostic sûr. Il écoutait le pour et le contre, qui se croisaient par-dessus sa tête, et horriblement troublé, affreusement perplexe, il cherchait la manière d'en sortir et ne la trouvait point.

Le krach arriva enfin. Tout ce qu'il avait, depuis quinze ans, amassé d'économies y périt en un jour. La leçon lui avait coûté cher ; mais ce fut une bonne et profitable leçon. Il se jura à lui-même que, ses dettes une fois payées, il ne s'adresserait plus à la Bourse que « pour acheter au comptant ».

Et depuis lors, dit-il, « j'ai, comme le savetier de la fable, le jour où il rapporta les cent écus à son voisin le financier, recouvré toute l'élasticité de mon esprit, toute la gaieté de mon caractère, toute ma verve d'écrivain. Il paraît que, pour être radicalement guéri, j'avais besoin de cette douche. Bienheureux encore de n'avoir pas été submergé et roulé par elle ».

VIII.

D'esprit extrêmement subtil sous ses dehors de bonhomie, bonhomie où il entrait une part de naturel et une part de volonté, il se rendait un compte exact de ce qu'il y avait encore de respect dans les railleries qu'on lui adressait. Il était devenu l'oracle écouté. Dès qu'il se montrait dans une salle de spectacle, les yeux se portaient vers lui. Tiens, disait-on, voici « *l'oncle !* ».

Ce fut Rodolphe Salis qui, voyant un jour Sarcey entrer au Chat Noir, lui avait donné cette qualification familière dans une de ces allocutions fantaisistes et mirifiques, dont il avait le secret.

Le mot avait fait fortune, et bientôt Sarcey était devenu *l'oncle* de tout le monde. Ce qu'on ne savait pas, dit H. Castets (1) « ce que nous a appris M. Adolphe Brisson, c'est que, bien avant Salis, ce surnom avait été donné à Sarcey. Ed. About lui écrivait en 1860 : « Oncle, je te félicite et t'embrasse. Voici la fin de ma copie. Tâche de m'envoyer beaucoup d'argent ». Et, s'il appelait ainsi son camarade de collège, c'est, selon toute vraisemblance, parce que celui-ci lui donnait de bons conseils, s'efforçait de l'arrêter dans ses entraînements, le grondait un peu, mais pas trop, en souriant, à la façon des oncles. Ce que faisait Sarcey, dès cette époque, il n'avait cessé de le faire depuis pour nombre de gens ».

Ce surnom lui convenait à merveille. Il lui resta et il l'accepta de bonne grâce. Et il était très bien nommé ainsi ; et ce nom exprimait à merveille la parenté fami-

---

(1) Dans la *Revue encyclopédique*, IX, 24 juin 1899.

lière de son robuste esprit avec les têtes innombrables de la foule.

Il était si connu, il était devenu si populaire, que depuis longtemps on ne jouait guère de revue, où l'on ne vît figurer Sarcey sous un aspect caricatural et drolatique. Il ne s'en fâchait jamais ; il était le premier à en rire, pourvu que la charge fût spirituelle.

Il applaudit lui aussi, comme les autres, la joyeuse fantaisie de Jules Chacel et d'Edmond Sée : *Le Lever du Critique.* Et ce n'était pas seulement au théâtre qu'on se « payait la tête » de Sarcey.

Dans les dernières années de sa vie, aux cortèges carnavalesques des étudiants, on ne manquait jamais de faire figurer, sur un char, l'effigie de l'oncle, avec son corps énorme et sa large face débonnaire. C'était bien là la popularité. Et Sarcey ne trouvait pas mauvaises toutes ces plaisanteries, et, au fond, il en éprouvait une secrète joie.

Durant les fêtes franco-russes, la popularité de M. Sarcey faillit devenir la cause d'une émeute ; un monsieur, qui lui ressemblait parfaitement, fut l'objet d'une manifestation sympathique, mais bruyante, qui inquiéta la police.

L'abbé L. Cl. Delfour (1) dit d'avoir vu dans un almanach une image, au bas de laquelle on lisait ces mots en grosses lettres : *Sur la plage de Royan.* « L'artiste avait représenté une sorte de déluge en miniature : devant les flots qui brusquement avaient envahi la plage tous les baigneurs s'enfuyaient épouvantés. Que se passait-il donc ? Une tempête s'était-elle abattue sur Royan ? Non. Cette subite inondation avait une cause moins effrayante et plus littéraire, que l'artiste signalait en

(1) L. Cl. Delfour, *La Religion des contemporains,* II, 52.

ces termes : État de la plage au moment où l'illustre critique M. Sarcey, entre dans l'eau. Ainsi, l'embonpoint de M. Sarcey est presque aussi célèbre que les lunettes de M. Thiers ou le nez de M. Jules Ferry ».

IX.

Contrairement à ce qui se produit d'ordinaire, tandis que chaque jour Fr. Sarcey jetait son talent et sa vie aux quatre vents de la presse, sa pensée s'était rassérénée et élevée. Dire qu'il n'a pas joui de l'épanouissement de sa renommée, que les hommages qui allaient le chercher au théâtre, à son fauteuil d'orchestre, ne lui étaient pas très doux, que le titre d'oncle, qui l'avait apparenté à tout ce que les lettres comptaient de distingué, ne flattait pas son amour propre d'ancêtre, ce serait méconnaître le naturel qui était un des charmes de son caractère, et où le goût de popularité, dont il ne se défendait pas, trouvait son compte.

Il ne voulut ni richesse, ni honneurs, ni hommages, ni politique, non par fausse modestie ou impuissance orgueilleuse, mais par vraie philosophie, amour exclusif des lettres et sentiment juste de ce qu'il était.

Ce furent ses amis qui désirèrent pour lui l'Académie Française et la décoration de la Légion d'honneur ; mais il repoussa toujours leurs flatteuses avances, quoi qu'en dise H. Becque (1).

C'est là une espèce de courage qui n'est pas si mince, à en juger par sa rareté.

---

(1) Voy. un article plein de fiel dans les *Souvenirs d'un auteur dramatique*, cit. pp. 111-112.

En vérité, dans la séance de réception à l'Académie Française de Jules Lemaître en 1893, par une dérogation généreuse et charmante aux usages, M. O. Gréard le désigna nommément comme y manquant et fut applaudi unanimement par la compagnie et par le public.

Le soir même Sarcey écrivait à M. Gréard : « Merci, tu m'as donné aujourd'hui un strapontin à l'Académie. Mais j'ai dit adieu, bien définitivement adieu, à Satan et à ses pompes ».

Quelques années auparavant avait paru « *La profession de foi* » dans laquelle Sarcey donnait les raisons qui le détournaient de solliciter les suffrages de l'Académie Française et où il déclarait que sur sa tombe il ne voulait que deux titres gravés: *professeur et journaliste.*

Sarcey n'avait pas oublié cet article et, quelque tenté qu'il fût peut-être, au fond de son cœur, du juste désir d'aller s'asseoir en une compagnie où sa place était marquée, il poussa le scrupule jusqu'à rester fidèle à cette déclaration que tant d'autres avaient faite avant lui et qui l'avaient tout à coup oubliée.

Journaliste militant, il ne voulut pas renoncer à l'*indépendance* de sa plume. Pour lui, rien ne pouvait valoir la satisfaction de continuer à dire librement ce qu'il pensait. Son seul plaisir était le spectacle ; son seul souci, l'accomplissement de la bésogne littéraire de chaque semaine.

Ce sera l'honneur de sa vie d'être demeuré, jusqu'au bout, fidèle à lui-même.

Le journaliste tint parole au journaliste.

X.

En témoignage de la fermeté de caractère, de l'indépendance absolue et du désintéressement de Fr. Sarcey,

nous reproduisons ici — comme conclusion de cette étude — l'admirable lettre qu'il publia le 10 novembre 1889 dans les *Annales politiques et littéraires* sous le titre de

PROFESSION DE FOI (1).

« Voici la succession d'Émile Augier ouverte à l'Académie. Quelques personnes qui ne sont pas les moindres dans cet illustre corps m'ont fait l'honneur de penser à moi et de m'inviter à courir les chances de l'élection. J'ai été, comme vous le pensez bien, profondément troublé et touché de ces ouvertures. J'ai longtemps hésité sur le parti qu'il y avait à prendre ; ma résolution est arrêtée aujourd'hui, et si je prends pour confidents de mes incertitudes les abonnés des *Annales politiques et littéraires*, c'est que, de tous les journaux où j'écris, il n'y en a pas un seul où je me sente plus en communauté d'idées et de sentiments avec mes lecteurs. Je les tiens pour des amis, et j'ai plaisir à causer avec eux à cœur ouvert.

Je ne suis point de ceux qui prennent plaisir à cribler d'épigrammes faciles l'Académie française ; je n'en ai jamais parlé qu'avec déférence et estime. J'ai eu plus d'une fois dans ma vie occasion de secouer des académiciens ; j'ai toujours professé pour l'Académie un profond respect. C'est, avec la Comédie-Française, dans l'ordre des lettres, la seule institution qui rattache la nouvelle France à l'ancien régime et renoue, à travers la révolution de 1789, la chaîne des traditions. Elle jouit dans une partie du public lettré et dans tout le public bourgeois d'un prestige extraordinaire. Les railleurs les plus déterminés sont bien forcés de convenir qu'après tout, si elle compte un petit nombre de non-valeurs, elle réunit les illustrations les plus éclatantes de notre pays : Alexandre Dumas fils, qui, après avoir blagué l'Académie, avait fini par s'y présenter, disait en forme de réponse à ceux qui lui reprochaient cette manière de palinodie : « Que voulez-vous ? C'est toujours amusant d'être d'une compagnie où l'on n'est que quarante ». Il aurait pu ajouter que, sur ces quarante, il y en a peut-être

(1) Voy. aussi *Quarante Ans de Théâtre*, t. VIII, p. 427 suiv.

trente ou même trente-cinq qui ont un nom, qui font figure dans les lettres, dans les arts, dans l'éloquence, dans la politique, dans les salons, et que tous, même les inconnus, sont des hommes bien élevés, avec qui il y a plaisir à se rencontrer les jours de séance et à causer librement.

C'est là une thèse que je n'ai cessé de soutenir dans le journalisme. On m'a vu durant trente années, assidu aux séances de réception, écouter dans un coin qui est devenu le mien par tradition et que les habitués me réservent, les discours du récipiendaire et de l'orateur de l'Académie ; le soir, j'en rendais compte dans un journal, et je les lisais en conférence, tâchant d'y relever ce qui faisait honneur à la noble assemblée.

Je n'étais donc pas arrêté ni gêné, comme auraient pu l'être quelques-uns de mes confrères, par des déclarations comme celles qui ont échappé à M. Émile Zola autrefois et dont il se repent aujourd'hui, comme celles qu'a formulées à diverses reprises et avec un mépris hautain M. Alphonse Daudet. Je n'avais point, comme le fier Sicambre, à adorer ce que j'avais brûlé ; car je n'avais rien brûlé du tout. J'avais toujours considéré que le titre d'académicien est la plus belle et la plus enviable des récompenses que puisse souhaiter un homme de lettres.

Je ne pouvais donc qu'être flatté des bonnes dispositions que me témoignaient quelques académiciens, qui me laissaient entendre que peut-être serais-je, parmi les concurrents éventuels, un de ceux qui avaient le plus qualité pour parler avec compétence d'Émile Augier et prononcer son oraison funèbre.

Franchement — je ne ferai pas avec vous de fausse modestie — je ne me croyais pas indigne d'un tel honneur. Quand il m'arrivait de jeter un regard en arrière sur ma vie, il me paraissait que trente ans de journalisme, durant lesquels j'avais semé tant d'idées justes dans un si grand nombre de feuilles publiques, pouvaient plaider pour moi et gagner ma cause près de juges se piquant de récompenser, sinon l'étendue et l'éclat, au moins l'inattaquable probité du talent et un goût des bonnes lettres qui ne s'est jamais démenti.

Il y avait donc bien des raisons pour que je misse à profit

les sympathies que l'on m'entr'ouvrait discrètement, et que je me présentasse aux suffrages de l'Académie. Je n'en fais pas le fier ; j'ai eu pendant quelques jours l'esprit très agité; je n'ai pas dormi du bon somme qui m'était habituel. L'incertitude me tenait éveillé, inquiet; c'est un cruel tourment de ne pas savoir ce qu'on doit faire.

Il n'y avait qu'un moyen pour moi de recouvrer le repos. C'était de prendre une décision ferme.

Elle est prise. Je ne présenterai pas ma candidature à l'Académie.

Ne croyez pas que ce soit par la crainte de la lutte. Je suis né polémiste, et j'ai l'instinct de combativité chevillé à l'âme. La perspective d'une bataille à engager m'exciterait au lieu de me décourager. Il n'y a d'amusant au monde que de se battre; c'est un sport comme un autre que le sport académique, et je suis né joueur.

J'ai d'autres motifs.

Je suis dans le journalisme militant. Le hasard qui m'a poussé dans le sens où m'engageait mon goût personnel, m'a jeté dans la critique, où j'ai conquis lentement un certain renom. Je me suis éparpillé dans un grand nombre de genres ; mais il est évident que c'est dans la critique dramatique que je me suis taillé le meilleur de ma réputation, et si l'Académie m'eût nommé, c'est qu'elle eût voulu honorer en moi le feuilletoniste du lundi, un des héritiers de notre glorieux prédécesseur Jules Janin.

Eh ! bien, je ne me fais pas d'illusion. Il va sans dire que je ne me crois ni un sot, ni un cuistre, comme les jeunes gens qui parlent de moi affectent de le dire. Mais je sais fort bien que la qualité que le public estime en moi par-dessus tout, c'est la sincérité.

Le jour où j'ai pris la plume en main, je me suis juré de toujours donner, sur toute œuvre passant sous mes yeux, un avis, bon ou mauvais, mais qui serait le mien ; et de le donner franchement, nettement, au hasard de ce qui en pourrait arriver. J'ai été fidèle à ce serment ; le public a fini par avoir foi en moi ; il m'a pris pour ce que je me donnais. Il a cru.

Je l'ai souvent dit : l'autorité en critique, c'est la confiance des autres. Cette confiance, je l'ai gagnée lentement, jour à jour, à force, non de talent, mais d'assiduité et de probité. Je recueille à cette heure le bénéfice d'une longue persévérance. On dit souvent de moi : C'est un imbécile ! c'est un idiot ! c'est un crétin ! c'est un vieux pion ! mais on ajoute : Il dit ce qu'il pense.

Je n'en veux pas davantage. C'est sur cette idée que j'ai donnée au public de ma parfaite bonne foi qu'est établie ma réputation et que repose mon autorité.

Je me souviens que — il y a bien des années de cela (je commençais à être fort connu sur le pavé de Paris), — quelques amis me dirent que ma barbe noire me durcissait le visage et que je ferais mieux de la couper. J'allai chez un coiffeur qui me l'abattit. Je n'étais plus reconnaissable. Le lendemain, je rencontrai Gaston de Saint-Valry, un journaliste mort aujourd'hui, qui était un philosophe très sagace :

« Vous avez eu tort, me dit-il, les Parisiens vous voient avec votre barbe ; il ne faut jamais qu'un homme célèbre les dérange de l'image qu'ils se sont faite de lui ».

Le mot me frappa. Je l'ai gardé comme principe de conduite. Si je me présentais à l'Académie, invinciblement, tous ceux qui ont dans ma sincérité la foi la plus absolue, inclineraient à penser que je subordonne ma critique aux nécessités de l'élection.

Tenez ! un exemple. On reprend une comédie de M. Camille Doucet. Moi, personnellement, j'aime assez ce genre, démodé à présent, qui me rappelle Colin d'Harleville, une de mes admirations de jeunesse. J'en ai dit plus d'une fois et très librement le bien que j'en pensais. On a pu dire : Ce Sarcey a un drôle de goût ! On dirait à présent : Ah ! voilà, il a besoin da la voix de Monsieur Doucet, et je perdrais tout mon crédit, et cette pensée me serait insupportable.

Il y a beaucoup d'auteurs dramatiques à l'Académie. Je sais que quelques-uns ne répugnent point à l'idée de me donner leur voix. Mais, moi, serais-je aussi à mon aise pour dire du bien ou du mal de leurs pièces ?

Je garderais sans doute ma liberté d'allures et aucun d'eux ne m'en voudrait, car ce sont des esprits supérieurs, et très exempts de ces petitesses.

On s'imagine dans le public qu'il faut à un critique une grande hardiesse pour dire d'une pièce de Dumas, qu'il trouve mauvaise, qu'elle est mauvaise. Mais point du tout, rien n'est plus aisé. Je sais que Dumas, s'il a un moment de mauvaise humeur, en reviendra vite. Il est fort au-dessus de ces misères. Il n'y a guère d'homme au monde à qui j'aie été plus désagréable qu'à Sardou. Je le tiens en assez haute estime pour croire que, tout en me prenant pour un homme dont l'intelligence est fermée aux belles œuvres, il voterait pour moi, s'il n'avait pas d'engagements antérieurs.

Le vrai courage, c'est de dire de la pièce sans importance d'un journaliste de deux sous ce qu'on en pense véritablement. Il vous en garde une haine implacable. J'avoue que moi, qui me suis fait une loi de la sincérité, j'ai quelquefois hésité à parler d'un vaudeville, que j'aurais pu passer sous silence, le public ne s'en souciant point : A quoi bon ? me disais-je, personne ne m'en voudra de l'oubli. Et je connais l'auteur ; si je démolis son chef-d'œuvre, j'en ai pour six mois à être lardé tous les jours d'allusions désobligeantes ! Jamais je n'ai cédé à ces lâches suggestions, et j'y ai eu quelque mérite.

Il n'y en a point à critiquer Dumas, Feuillet, Pailleron, Sardou, Halévy ou Meilhac, ou d'autres écrivains de cette envergure. Ils vous en veulent un jour et vous tendent la main ensuite.

Ce n'est donc pas par la peur que j'aurais de les désobliger que je me retire de la lutte. Non, c'est que je suis l'esclave de l'opinion. Le public croirait qu'une fois candidat, et plus tard, académicien, si je devais être nommé, je ne puis plus dire la vérité, que je ne la dis plus. Je perdrais la moitié de ma force.

J'ai déjà fait bien des sacrifices à cette opinion. J'ai, pour la conquérir, refusé tous les honneurs, quels qu'ils soient, qui sont comme les revenant-bon de ma profession : présidences, décorations et le reste. Je me suis tenu sévèrement à l'écart

du monde, n'acceptant jamais une invitation qui pourrait m'exposer à la nécessité de rendre gracieusetés pour gracieusetés ; j'ai vécu comme un ours ; ours, il vaut mieux que je reste.

Si le journalisme, que j'ai aimé presque autant que l'École normale, avait besoin de moi pour être représenté à l'Académie, peut-être aurais-je cédé à cette considération. Mais il a pour représentant notre illustre doyen John Lemoinne, et j'en vois derrière moi deux autres, peut-être trois, qui se dirigent doucement vers l'Académie et tiendront très brillamment la place que je leur laisse.

Je n'ai qu'une ambition : c'est que, sur ma tombe, on mette cette légende qui résumera ma vie :

SARCEY

Professeur et Journaliste.

Me voilà au bout de cet article ; j'en ai pourtant dispersé aux quatre vents des milliers et des milliers, il n'y en a pas un que j'aie écrit avec plus d'émotion et d'angoisse : car ce sont là des discussions sur lesquelles il n'y a plus à revenir ; elles engagent la vie.

Mais le sacrifice est fait, le pont est coupé derrière moi ; et maintenant, en avant ! »

OUVRAGES DE FR. SARCEY.

En dehors de ses feuilletons et de ses nombreux articles de journaux et de revues, etc. F. Sarcey a aussi publié :

1862. *Le Mot et la Chose,* in-12. Paris, Lévy et Ollendorff.

1862. *Le Nouveau Seigneur du village,* in-12. Paris, Charpentier.

1868. *Le Bilan de l'année 1868* avec Castagnary. Paris, Charpentier.

1871. *Le Siège de Paris,* impressions et souvenirs, in-12. Paris, Flammarion.

1876. *Étienne Moret,* in-12. Paris, Lévy.

1876. *Le Piano de Jeanne - Qui perd gagne - Il ne faut jamais dire : fontaine.... - Un ami véritable,* in-12. Paris, Lévy.

1876. *Paul-Louis Courier,* écrivain.

1880. *La Comédie Française à Londres. Voyage de 1879,* Journal de M. Fr. Sarcey. Paris, Ollendorff.

1882. *Les Misères d'un fonctionnaire chinois et de Henri Pernier.* Paris, Charpentier.

1882. *Les Odeurs de Paris. Assainissement de la Seine.*

1878-1884. *Comédiens et Comédiennes* (1ère série 1876-1877 ; 2e série 1882-1884), gr., in-8. Paris, Librairie des Bibliophiles.

1883. *La Question des Aliénés.*

1883. *A propos des manuels.*

1884. *Gare à vos yeux.* Sages conseils donnés par un myope à ses confrères, in-16. Paris, Ollendorff.

1884. *Souvenirs de jeunesse,* in-12. Paris, Ollendorff.

1889. *Adeline Dudlay.*

1892. *Souvenirs d'âge mûr,* in-12. Paris, Ollendorff (réédités en 1897 sous le titre de: *Conférences et Conférenciers*).

1893. *Paris vivant.* Paris, Société artistique du livre illustré.

1893-1894. *Comment je devins conférencier.* Paris, Ollendorff.

1895. *Grandeur et décadence de Minon-Minette,* ill. par Redon. Paris, Ollendorff.

1897. *Fourmi et Fourmilière.* L'Assurance à la portée de tous.

1900-1902. *Quarante Ans de Théâtre.* Feuilletons dramatiques. Paris, Bibliothèque des Annales politiques et littéraires, 8 vol.

TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . *Page* IX

Bibliographie XI

La jeunesse de Fr. Sarcey 1

L'École Normale. 14

La carrière de professeur : à *Chaumont* 39

» » à *Lesneven* 52

» » à *Rodez* 58

» » à *Grenoble* 64

La dernière année de professorat 77

Sarcey journaliste 97

Le critique dramatique 126

Le polémiste 202

Le conférencier 230

L'homme 270

Ouvrages de Fr. Sarcey 296